

LE THEATRE
DV MONDE,

OV IL EST FAICT VN AMPL
DISCOVRS DES MISERES
HVMAINES:

Composé en Latin par P. Boaystuan, sur-
nommé Launay, puis traduit
par luy-mesme en
François.

*Avec vn brief discours de l'excel-
lence & dignité de
l'homme.*



A L O N D O N,
De l'Imprimerie de Edmund
Bollifant.

M. D. LXXXVII.

3

A TRESEXCELLENT ET
REVERENDISSIME SEIGNEVR ET
prelat, Monseigneur Iacques de Betoun,
Archeuesque de Glasco, & Ambassadeur
d'Escoffe, Pierre Boaystuaui salut & per-
petuelle obeissance.

MONSEIGNEVR, quelques anciens Philo-
sophes ont formé de marueilleuses complain-
ctes cõire l'ingratitude & mesconnoissance
de l'homme, de ce qu'il ne descend iamais en
luy mesme, & n'a sa propre nature en consi-
deration, combien que son industrie & prouidence soit si
grãde qu'elle penetre par tout. De sorte que ny l'espaisseur
& solidité de la terre, ny la violence & profundité de la
mer, ny l'amplitude & estendue de l'air, ny l'ardeur ou
distance du soleil, ny les cours & reuolutions, tant des
cieux que des astres, ne peuuent retenir ou empescher la
clerité de son esprit, qu'il ne recherche l'essence, nature,
& ressort de tout ce qui est contenu en l'vniuers. Il n'y
a furie d'animal qu'il ne dompre & maistrise, & luy seul
demeure sans frein. Il a descouuert par sa diligence &
vniuersité la propriété des herbes & plantes, les vertuz se-
crettes des pierres, la calcination des metaux. Et neant-
moins il est si bien masqué & desguisé, qu'il se desconnoist
soymesme. C'est le herault, truchement, & oracle de tou-
tes choses contenues au pourpris de ce monde, & si est a-
ueugle & muet en ses propres affaires. Il voltige & dis-
cours par tous les elemens; il reforme, ordonne, compasse
& balance ce qui se voit sou la concauité des cieux, & si
est confus & retif en luy mesme. A raison dequoy (Mon-
seigneur)

A 2

4
seigneur) ie luy ay dressé ce Theatre, auquel il peult con-
templer & aduiser, sans estre tiré hors de soy, son infirmi-
té & misere, à fin que faisant anatomic & reueuë de tou-
tes les parties de sa vie, il soit esmeu à detester sa vilité.
Et si nous voulons estre iuges equitables des actions hu-
maines, qu'est-ce autre chose que ce monde, sinon vn
Theatre, où les vns ionent l'estat des mechaniques, & de
basse condition? Les autres representent les Roys, Ducz,
Comtes, Marquis, Barons, & autres constituer en digni-
tez? Et toutesfois dès qu'ils ont tous posé leurs masques, &
que la mort vient qui met fin à ceste sanglante tragedie,
ils se recognoissent tous pour hommes. Et lors le Seigneur
qui est au ciel, se rid le leurs folies, entreprinse, & vani-
tez, (comme Daudid tesmoigne) mais d'un ris si espouen-
table, qu'il nous faict transir de peur, & trembler toute la
terre. L'homme doncques (ce me semble) a vn assez ample
subiect pour s'exercer, s'il veult contempler de bon œil,
tant la structure du corps humain, qu'une infinie de ca-
lamitez & miseres, de lesquelles il est enueloppé depuis sa
naissance iusques au tombeau, & auisant lors sapiteuse
metamorphose, & excellent degre d'honneur, duquel par
son forfaict il a degeneré, il est contrainct de contempler
le ciel, le regretter, sousspirer apres luy, comme le lieu de son
origine & naissance. Qui est en somme, (Monseigneur)
ce que pour le present ie vous puis offrir, consacrer, ou de-
dier. Encores qu'il fault que ie confesse (comme la verité
est) que qui voudroit auoir esgard à la consummation de
voz vertuez, integrité de vie, sincerité de meurs, à la cog-
noissance de toutes disciplines, tant diuines que hu-
maines, aux rigoureux assaulx de fortune, laquelle vous
auez vaincuë & domptée; aux merites tant de vostre re-
publique d'Escoffe, que de la nostre François: la me-
moire desquelles est si grande, qu'elle a penetré par toute
l'Europe:

l'Europe: il seroit trop plus decent & conuenable de vous honorer d'un Theatre de triomphe & d'honneur, enrichy de toutes les couronnes, & ornemens, desquelz les anciens Romains auoyent accoustumé de celebrer, & eterniser la memoire de ceux qui auoyent faict seruice à leur patrie, que vous presenter vn Theatre de miseres tel qu'est le tilre du mien. Duquel vostre grandeur se contentera s'il luy plaist, attendant quelque autre œuvre micux elaboré & poly, que ie traicteray aydant Dieu en autre langue, & qui de brief sortira en lumiere soubz la profection & faueur de voz diuines vertuz.

A V D I C T S. S O N E T S V R
L E S M I S E R E S H V M A I N E S,
P A R P. B O A Y S T V A V.

L'un bruyt de Mars l'horrible cruauté,
L'autre des Roys faict sa voix chanteresse:
L'autre adorant vne ame pecheresse,
Pein& l'immortel en l'humaine beauté:

L'autre en son cœur dit que l'eternité
Pleue ça bas sa plus grande largesse
Pour conquerter la terre vengeresse
Du grand vouloir dont il est surmonté.

Cestuy les biens, l'autre desire gloire:
L'autre veut faire vne longue memoire
De son esprit, pour s'immortaliser:

Mais moy ie pein&z les malheurs qui
nous pressent,

Les maux, les pleurs, & douleurs qui
nous blessent,

Voulant sur tout telz abus mespriser

A My Lecteur, soudain apres que te fis l'offre de la traduction de l'Histoire de Chelidonius, & de quelques autres beaux traictez de mon inuention, estant aduertuy avec quel tesmoignage de beneuolence tu les auoyz receuz, desirant te gratifier en plus grande chose, ie fus lors epoinçonné par ie ne sçay quel aiguillon de vertu, à voler plus hault, & proiecter quelque œuure de plus grand poix & labeur. Et apres vne infinité de diuers desseings, il ne se presenta chose (ce me semble) plus digne d'une republique Chrestienne, que ce chef d'œuure de saint Augustin en sa cité de Dieu, où il a dressé vn si furieux combat contre les Ethniques, que de leurs propres armes il les a rembarrez & vaincuz. A raison dequoy i'ay bien osé commettre ce present fardeau à mes foibles espaules, esperant avec la grace du Seigneur le produire & quasi enfanter en lumiere en nostre vulgaire, avec telle succillance qu'il seruira de bouclier contre les incursions d'une infinité de sectes qui pullulent et glissent aujourdhuy par le monde. Or maintenant ie te laisse iuger combien il m'a fallu sueiller, et quasi espuiser d'auteurs Grecs & Latins, pour conduire mon entreprinse à son effect desiré. La lecture desquelz n'a point esté oisue, ou frivole. Car outre qu'ilz m'ont grandement soulagé pour esclaircir les conceptions de mon auteur (qui est fort intriqué & obscur de luy mesme) j'en ay encore tiré vn autre fruit, & profit particulier car de tous leurs meilleurs traictez & sentences, i'ay basti & confus ce Theatre du monde, duquel maintenant ie te fais present, t'assurant (afin que ie ne fraude aucun de sa gloire) que ie n'ay pardonné à auteur quelconque, sacré ou prophane, Grec, Latin, ou vulgaire.

L'auteur
traduit la
cite en
Dieu en
notre lan-
gue.

7
yaire, duquel ie n'aye tiré cuiſſe ou aſſe, pour plus entier
ornement & decoration de mon œuvre. De ſorte que ſi tu
luy veux impoſer le nom de Rapsodie ou Recueil de diuer-
ſes auctoritez, tu ne luy ſeras point d'injure. Ce que j'ay
enueyrpris d'autant plus hardiment, que telles matieres
(qui ſont quaſi Satyres & anotomies de vices) ſe doiuent
plus volontiers traicter par grauité de ſentences & ex-
emples de noz maicurs, que par autre liaiſon de ſtile. Au
reſte ie m'aſſeure, que quelques delicats auoueront bien
qu'il ya ie ne ſçay quoy en ceſt œuvre digne d'eſtre leu:
mais que parmy ces roſes il y a beaucoup d'autres choſes
trop aigres, ſeueres & ameres. Et telz cheuaux rongneux
qui craignent l'eſtrille, et qui ſont ſi chazouilleux en leurs
affections, qu'ilz voudroyent ben auoir liberté de mal faire
& que deſenſe fuſt ſuiète aux autres de les reprendre, ie
ſupplie bien fort auant que paſſer outre, qu'ilz regardent
auec quelle auctorité & rigueur, les anciens eccleſiaſti-
ques, comme Sainct Ambroiſe, Sainct Hieroſme, Sainct
Iean Chryſoſtome, Sainct Auguſtin, Origene, Tertullian,
Euſebe, & Lactance, ont reprins les vices qui regnoyent
de leurs temps: & de quelle audace Sainct Bernard eſcrit
au Pape Eugene, & de quelle fureur il ſ'eſleue contre les
mauuais prelatz, au ſermon qu'il fiſt au ſynode des paſte-
urs, & au trentetroiſieſme ſermon des Cantiques, lors qu'il
met le cautere ſi auant en l'ordure de leurs vices, ſe com-
plaignant de leurs pompes & delices ſuperflues, & des
pauures brebis & Eglizes de Jeſuchriſt, qui demeurent ce
pendant deſertes. Quelles eſpines, ſ'ilz auoyent ouy la ma-
lediction de S. Pierre ſur Ananie & Saphire? leſquels
voulans tenter l'eſprit du Seigneur, moururent prompte-
ment de peur. Qu'ilz aduiſent comme Sainct Paul parle
au grand Preſtre, l'appellant ſepulchre farde & blanchy:
Sainct Iean aux pecheurs, les appellans prozénie de vipe-

res. Qu'ilz considerent comme Epimenide Grec parle aux Candicns, lesquels il appelle bestes cruelles & abominables, menteurs effrontez, vcmres paresseux. Qu'ilz considerent semblablement quelz propos tiennent Helie & Esayc aux Babyloniens, de quelz brocards & poignants traitts ilz vsent, encores qu'ilz soyent deux prophetes graues & seueres. Mais quelle occasion auroyent les docteurs, philosophes, Prophetes, & Apostres anciens de s'escarmoucher, s'ils auoyent rencontrè vn tel siecle que le nostre qui est si corrompu, depraue & consict en toutes especes de vices & abominations, qu'il semble proprement que soit le retract & l'esgouist, où toutes les immundicitez des autres siecles & aages se soyent venues espurer & vuyder. Quant à mon regard, ie ne fais point icy office de censeur ou reformateur de vices (me recognoissant homme comme les autres) encores que quelquefois ie les appelle par leur nom: mais avec tel assaisonnement & modestie, que ie ne m'attache qu'aux vices, & non point aux personnes: & ne me contente pas seulement de descouurir les abus du monde, afin que les simples & moins rusez, s'engardent: mais quand & quand ie monstre le vray usage & remede des choses. Et par ainsi, ceux, qui ne pourront supporter vne liberté & rondeur d'escrire, qu'ilz apprennent doncques pour l'aduenir à si bien reformer & conduire l'estat de leur vie, qu'ilz n'engendrent scandale aux autres, & à eux diffamie: attendu que la saison est venue qu'estans en ce monde, comme en vne compaignie de liberté, on ne peut si bien masquer, desguiser, ou dissimuler les vices que la fumée & odeur n'en ressorte. Or recey doncques (Lecteur debonnaire) ce present traitté, lequel ic' ay voulu communiquer en deux langues, Latine & Françoisse, pour te faire cognoistre que ie ne veux à l'auenir laisser escouler vne seule particule de ma vie, qui ne rapporte quelque profit au public.

9

SONET DE I. A. D E B A I F,
au Seigneur de Launay.

*A bien bon droit, Launay, tu nommes ceste vie
Le Theatre du monde, où les dieux immortelz
Prennent plaisir de voir les malheureux mortelz
Où rir en Comedie, ou plaindre en Tragedie.
Heureux sera celuy, qui voyant la lumiere,
Spectateur seulement des autres debandé,
S'exemptera du ieu qui nous est commandé,
Celuy de l'heur des Dieux ne s'esloignera guere.
O Launay, meritant vne louange grande,
Des troubles d'aujourd'uy tu te fais spectateur
Où plus que la raison toute rage commande.
Et despeignant au vif le Theatre du monde,
Tu ouures le chemin pour iouir de cest heur,
Nous tirant des malheurs dont ceste vie abonde.*

A V S E I G N E V R D E L A V -
nay, F. Belleforet Commingeois,
S O N E T.

*Si du flatteur de court la langue piperesse
(Qui chatouille & endort les plus discrets humains)
S'arrestoit contemplant les œuvres de tes mains,
Alors que tu nous peincts & l'humain foiblesse,
Et les assauts diuers qu'une folle ieunesse
Endure, en bastissant ses desseings plus que vains,
Et les ans de travaux, de la mort mesme plains
Qui sont foibles les pas de l'autre vicillesse:
O Launay, ny les grans, ny ceux là qui les pipent
Par un sucré propos: ny ceux là qui dissipent
Le droit & ça bas planté, ne mettent en desordre*

Ce qu'une fois le ciel limita iustement.
 Mais las ! ce nostre temps est brouillé tellement,
 Qu'à bon droict tu en peux separer tout bon ordre.

Autre sonet audit de Launay

Celuy qui n'aprit oncq' qu'à humer la gluante
 Poison de volupté, ô Launay, fuira
 L'amer de tes labeurs : celuy reiectera
 Le miel qui est coulant de ta langue eloquente.

Mais celuy qui rauy d'une force latente
 Des dieux suit la vertu, avec toy pleurera
 Les folies humaines, avec toy chassera
 Le desir qui le fait aymer sa chair meschante.

Heureux est avec toy cil qui est spectateur
 Des folastres humains sans que de leur erreur
 La trace prenne pied de son cueur au milieu.

Et sages sont ceux là, qui par le fait d'autrui
 Donnent au temps suyuant si assuré appuy,
 Que l'homme qui estoit terrestre, deuent Dieu
 Ou mort, ou vie.

AV

11

AV SEIGNEVR DE LAVNAY, LE
Conte d'Alsinois, valet de chambre
du Roy.

E L E G I E.

De Lavnay quand ie voy & quand ie considere
Pensant & repensant ce que ta docte main
Doctement nous escrit ce beau Theatre humain,
Ie pleure avecques toy nostre humaine misere :

En moy mesme ie dy : Mon Dieu qu'est ce que
l'homme !

O que sa vie est breue, il est comblé de deuil,
Voire dès le berceau iusqu'au sombre cercueil,
Tant nous fut le malheur de la fatale pomme.

Toussiours soubz le hazard nostre vie est en crainte.
En trainant apres soy la mort qui pres la suit,
Et se pendant le temps legerement s'enfuit,
Et puis voicy le iour qu'elle doit estre esteincte.

Ainsi voila comment la vie coule & passe,
Et puis nostre peché (qui est nommé si grand)
Enuers le Createur incessamment nous rend
Confuz, pource qu'il est toussiours deuant sa face.

Quand ie voy d'autre part la dignité, l'essence
De l'homme, pour lequel le Createur a fait
Ce monde merueilleux diuinement parfait,
En luy baillant de tout la superintendence :

Ie dy, l'homme est heureux s'il se sçait bien cognoi-
stre :

Et plus heureux encor, s'il sçait qu'en ce bas lieu
Il est né seulement pour adorer son Dieu,
Son pere & createur, son seigneur & son maistre.
Bien que premierement à quatre pieds chemine,
Muet comme la brute, encore plus imparfait,
Tansost il se renforce, & devient tout parfait,

Prenant

Prenant l'accroissement d'une vigueur diuine.
 Et bien qu'il considere estre nay sans defense,
 Homme fragile & nud: il sçait qu'il est mury
 D'autre condition, & que Dieu l'a garny
 Outre les animaux, du don de sapience.

L'homme a la sapience & l'ame raisonnable
 Pour cognoistre son Dieu; pour sçauoir diuiser
 Et le bien & le mal, le bien pour en user,
 Le mal pour l'euitier comme chose damnable

De regarder en bas la brute est coustumiere,
 Mais le regard de l'homme au ciel est arresté,
 Pour regarder le lieu de l'immortalité,
 Dont celeste, il a prins son essence premiere.

L'homme donques paruient par vertu & science
 A l'immortalité qui est souuerain bien,
 S'il mesprise sa vie, & s'il se cognoit bien,
 N'ayant que de iustice & de Dieu cognoissance.

Qui cognoist la iustice, & Dieu, & sa parole,
 Reiettant tout cela qui est de l'homme vain,
 Il ioue bien son rolle en ce Theatre humain,
 Duquel, mon de Launay, tu es le protocole:

Vueille le tout puissant nous donner assurance,
 Telle, que toy & moy puissions si bien iouer
 Qu'avec les bien heureux il nous daigne auoir,
 Et nous mettre à sa dextre, où gist nostre esperance.

13

LE THEATRE DV MONDE,
OV IL EST FAICT VN AMPLE
discours des miseres de l'homme, en-
semble de plusieurs vices qui regnent
pour le iourd huy en tous
les estatz de la terre.



LVSIERS anciens philoso-
phes Grecz, Latins, & Barba-
res, apres auoir diligemment
contemplé toutes sortes d'a-
nimaux, & curieusement re-
cherché leur maniere de vi-
ure, & conseré leur condition
& naturel avec le nostre, se
sont escriez qu'entre tous ce-
ux qui respirent, & se traient sur la terre, n'y en a
aucun plus miserable que l'homme.

Autres plus rigoureux censeurs des œuures de na-
ture, ont commencé à blasphemer contre elle, l'ap-
pellant cruelle maratre, au lieu de gracieuse mere.

Les autres ont deploré tous les longs iours de
leur vie, les calamitez humaines, & ont accompa-
igné leurs pas de larmes, comme vn Heraclite: se
persuadantz que tout ce qui se peult contempler
soubz la concauité des cieux, n'est autre chose qu'
vn vray Theatre de misere, digne de continuelles
plainctes & perpetuelle compassion.

Les autres par vn ris de mesuré (comme vn De-
mocrate) ont poursuiuy les vices qui regnoient en
la terre: le quels'il estoit resuscité pour le iourd'
huy, & qu'il vist le desordre & confusion qui est en
nostre

nostre republiq; Cherstienne, auroit iuste occasion de redoubler son ris, & s'en moquer à gorge deployée.

Il'y en a eu encores vn autre espee, mais de nature el plus estrange, quine se sont pas seulement contentez de murmurer contre nature, ou se plaindre de ses effectz, mais par vne haine particuliere se sont attaches à l'homme leur semblable, pensant que nature l'eust constitué comme vne butte ou blanc, contre lequel elle vouloit décocher toutes les fleches de son ire & malediction. Entre lesquelz Thimon philosophe Athenien a esté le plus affecté patriarche de sa secte, lequel se declairoit apertement capital ennemy des hommes, & le tesmoignoit en presence de tous, & mesme le confirmoit par effect: car il ne vouloit conuerser ou communiquer avec les hommes, mais demeura toute sa vie seul en vn desert avec les bestes, esloigné de voisins, de peur d'estre veu, ou visité d'aucun: & estant confiné en telle solitude, ne parloit à personne, hormis quelquefois à vn vaillant capitaine Athenien, qui se nommoit Alcibiade; encore ny parloit il pour aucune amitié qu'il luy portast, mais pource qu'il preuoyoit qu'il deuoit estre le fleau, & tourment des hommes: & specialement pource que ses voisins les Atheniens anoyent beaucoup à souffrir de mal par luy, & ne luy suffisoit d'auoir les hommes en horreur & abomination, & de fuir leur compaignie comme celle de quelques furieux animaux, mais d'abondant il cherchoit leur ruine & inuenoit tous les moyens qu'il pouuoit d'esteindre le genre humain: à raison dequoy il fist faire plusieurs gibets en son iardin, afin que les desesperez & ennuyez de

de viure s'y allassent pendre. Et ainsi que quelques années apres il eut besoin de s'accomoder, & d'amplifier vn peu son desert, il luy fust force les faire abatre pour l'aise de son edifice, sans plus grande deliberation s'en va à Athenes, où despitueusement il congregea le peuple comme vn heraut qui veut annoncer quelque chose de nouueau. Et quand ilz entendirent la voix rauque & barbare de ce monstre hideux, & connoissans de longue main son humeur, accourent promptement comme par quelque soudain miracle pour l'escouter. Lors il s'escrie. Citoyens d'Athenes, si quelqu'un de vous a deuotion de se pendre, qu'il se haste promptement, car ie veux faire couper mes gibetz pour certaine necessité qui m'est suruenue. Puis ayant vſé de telle charité enuers eux, il s'en retourna à sa maison sans les haranguer autrement, où il vesquit plusieurs ans sans varier ou changer d'opinion, & ne cessa de philosopher le reste de sa vie sur la misere humaine, iusques à tant que les angoissés de la mort commencerent à le presser. Lors detestant nostre humanité iusque au dernier soupir; ordonna expressement que son corps ne fust inhume en la terre, qui est l'element commun & retriſte de tous, de peur que les hommes n'eussent la veuë de ses os & cendres: mais il commanda estroitement qu'on l'enterrast sur le bort de la mer, à fin que la fureur des vagues empelchast les creatures d'en approcher. Puis il fist mettre cest epitaphe recité Par Plutarque, sur son sepulchre:

*Après ma miserable vie
Je suis enterré souh^x ceste onde,
De sçauoir mon nom n'aye enuie.*

O lecteur, que Dieu te confonde.

Voila comment ce pauvre philosophe apres s'estre par trop plongé en la contemplation de la misere humaine, eust volontiers iamais n'auoir esté, ou bien estre transformé en quelque beste brute, pour la trop excessiue apprehension qu'il auoit des vices des hommes.

L A I S S O N S le philosophe Timon faire ses complaints, & escoutons vn peu les querimonies de ce grand Empereur Romain Marc. Aurelle, non moins philosophe qu'Empereur: lequel considerant profondement la fragilité & misere de la quelle nostre pauvre vie est continuellement assiegée, disoit: la bataille de ce monde est si perilleuse, l'issue si terrible & espouventable, que ie m'assure si quelque homme ancien sortist de terre, & fist vn fidele discours & monstre de sa vie, depuis l'heure qu'il sortoit du ventre de sa mere iusques au dernier soupir de la mort, & que le corps racontast toutes les douleurs qu'il a souffertes, & le cœur descouurrist tous les assaulx de la fortune, tous les humains seroient estonnés du corps qui auroit tant souffert, & du cœur qui auroit tant languy & dissimulé: ce que i'ay experimenté en moymesme, & le veux librement confesser, encore que ce soit mon infamie: mais peut estre aux siècles à venir profitable à autrui. En cinquante ans que i'ay vescu, i'ay voulu esprouuertous les vices de ceste vie, pour experimenter si la malice humaine peust estre satisfaite en quelque chose. Et apres auoir tout veu, i'ay trouué que tant plus ie mange, ie meurs de faim: plus ie boi, plus i'ay soif: plus ie dors, plus ie veux dormir; plus ie me repose, plus ie me romps: plus i'ay, plus ie

ie suis conuoiteux; plus ie cherche, moins ie trouue. Et finalement iamais ie n'ay eu chole en ma possession que ne m'en soit trouué empesché, & incontinent apres n'en aye souhaité vne autre. Ce que saint Iean Chrisost. ayant en admiration apres qu'il a deploré par grande compassion les calamitez des hommes, & les tenebres obscures, desquelles ils sont enuelopez, s'escrie disant: Je desireroys vne eschauguette si propre, que d'icelle ie peusse voir tous les hommes: & voudrois auoir vne telle voix qu'elle se peust estendre sur toutes les fins de la terre, pour estre entendue de tous les humains: afin de faire resoner avec le Roy Dauid vn tel cry: Enfans des hommes, iusques à quand auez vous voz cœurs endurcis & non sans cause: Car qui vouldra de sain iugement considerer l'estat du monde tel qu'il est auourd'huy, comme les tromperies, fraudes, blasphemés, adulteres, rapt, incestes, guerres, effusion de sang, violences, rapines, ambition, auarice, haynes, rancunes & vengeancez desquelz la terre est quasi enyurée: il pourra bien dire que nous aprochons bien pres de la saison de laquelle parle le prophete Esaie avec si grande abhominati- on, chapitre neufiesme, lors qu'il dit: Voz iniquitez ont faict diuision entre vous & vostre Dieu; voz pechez ont mussé sa face de vous, afin qu'il n'oye pas: Car voz mains sont souillées de sang, voz doigtz d'iniquité, voz leures ont proferé mensonges, & vostre langue iniquité. Personne n'inuoque iustice. Il n'ya aucun qui iuge selon l'equité. Ils conçoient felonnie, & enfantent iniquité. Ilz ont escloz des œufz d'aspicz, & ont tissé toilles d'aragnée. Qui mangera de leurs œufz, il mourra; & s'il les casse, il

en fortira vn Basilic. Leurs piedz courent en mal, & se hastent pour espandre le sang innocent. Leurs pensées sont pensées iniques. Verité est trebuchée és rues, & equité n'y a peu entrer. Noz iniquitez sont multipliées, & noz pechez portent tesmoignage contre nous. S. Bernard, en quelque lamentation qu'il faiët sur la misere de nostre vie, apréd à l'homme à cognoistre son infirmité, sans retirer hors de foy, afin que par la contemplation de foy mesme, il soit esmeu à detester sa vilité, lors qu'il dit: O homme nud & aueuglé, qui es composé de chair humaine, & d'ame raisonnable, aye souuenance de ta miserable condition! Pourquoy fors tu hors de toy mesme, & t'amuses aux choses externes, & t'endors aux vanitez de la terre, & te plonges aux delices caduques du monde? Ne consideres-tu point que tant plus tu t'approches de luy, tu t'esloignes de ton Dieu? Plus tu penses gagner par dehors, plus tu pers en toy ce qui est plus precieux. Plus es curieux des choses temporelles, plus mendiant es tu des spirituelles. Tu ordonnes tant bien toutes choses, & te contemples toy mesmes. Il n'ya animal que tu ne domptes, & tu demeures sans frain. Tu es vigilant par tout, & tu es endormy en tes propres affaires. Le desir des choses basses bouillonne en ton cœur, & se pendant les celestes demeurent esteinctes. Plus tu approaches la mort, plus tu t'esloignes de ton salut. Tu prens tant de peine de aorner & nourrir ce corps qui n'est qu'un vray vaisseau de fient, & sepulchre de vers, & tu laisses ta poure ame (qui est l'image de Dieu) affamée & deserte. Ce sont les cōplainctes que ce saint homme faisoit en son desert contre l'ingratitude du mode. Toutes lesquelles choses par nous deduites,

tant

Ce sans les.

tant de luy que des autres, ne tendent à autre chose qu'à prouoquer l'homme à la contemplation de soy, & luy monstrent combien il est vil & abiect; a fin qu'il apprenne à considerer à tous les momens du iour, comme il est en la main de Dieu, ainsi que l'argille & le vaisseau de terre en la main du potier, lequel il peut faire, desfaire, former, rompre, casser, & repairer ainsi que bon luy semble, sans luy faire tort ou iniure. Car qu'est ce autre chose que l'homme, si non vn simulachre ou statue en ce monde, qui est vne vraye boutique des œuvres de Dieu: lequel il ne fault que pousser qu'il ne tombe du hault de soy pour estre brisé & rompu, & tontefois quelque misere qui le puisse acabler, il se mesconnoist, & ne se peut abaïsser soubz le ioug de son Dieu.

OR ayant consideré l'estat humain vniuersellement, il nous est requis de faire vn discours plus ample de ceste matiere, & de contempler l'homme de plus pres: afin qu'il apprenne à s'humilier soubz la main de son Dieu. Et pource qu'entre tous les Ethniques Plin me semble plus dignement auoir philosophé sur nostre subiect, nous deduirons son tesmoignage, a fin que les Chrestiens à leur grande confusion & infamie reçoient instruction d'un payen, sans Dieu, sans loy, & sans estre aucunement illustré de la lumiere Euangelique. Considerons vn peu (dict il) comme il est force à l'homme couvrir sa chair aux despēs des autres animaux, lesquels fauorisez de la liberalité de nature apportent du ventre de leur mere, les vns des plumes, les autres du poil, autres du cuir, autres des escaïlles et toisōs: la grace de laquelle s'estend mesme iusque aux arbres, lesquels a porueuz d'escorces pour leur seruir

de propugnacles contre l'iniure du froid & violence de la chaleur. Encore pour mieux monstrier en quel contemnement elle a eu l'homme, elle l'a produit seul nud sur terre, quasi par desdain, comme vn fruit abortif. Et dès le iour de sa naissance luy a assigné les larmes pour heritage, qui sont quasi cōmé auantcoureurs & presages de ses calamitez futures. Voila le chef d'œuvre de nature, & pour lequel toutes les autres choses sont créées, qui est si debile de soy, que s'il est abandonné du secours d'autrui, il sera deuoré des autres animaux. Regardez le quand il sort du ventre de sa mere, vous le vertez lié, emmailloté, estendu sur la terre, immobile comme vn tronc. Voila celuy qui seul est né à orguel: qui commence sa vie par peines: mais à quel temps chemine il? Quand a il vsage de sa voix? quand peut il marcher? à combien de maladies est il subiect? Les autres animaux cognoissent leur naturel, les vns s'aident de leur vitesse, les autres de leurs forces: mais l'homme ne sçait rien (s'il n'apprend) de sa propre nature que pleurer. Il est seul entre les animaux, subiect à peine, passion, plaisirs, ambition, à l'auarice, à vn appetit desmesuré de viure, seul né à la superstition, seul au souey des choses qui viendront apres luy. Brief, il est subiect à ire & inimitié. Les autres animaux vivent en paix & amitié avecques ceux de leur espece: mais l'homme seul est ennemy de l'homme. Encore pour mieux favoriser & gratifier les animaux, nature les a pourueuz de maisons & habitacles propres pour se garder de l'inclemence du ciel & malignité du temps: comme aux grands elle leur a preparé cahots & cauernes en la terre, & aux petits, comme limaces, escargots,

& tortues, les a si bien accommodez, qu'ilz portent aisemēt leurs maisons avec eux, Il n'est pas mēmes les semences qu'elle n'ait couuertes d'espics; les autres plantes de gouffes; les noyaux de testes, calicules & escorces: & tout pour la conseruation de leurs especes: Mais l'homme n'a riens s'il ne cherche avec la sueur de son sang & insupportable labeur. Outre, si nous conserons la santé & valetude des animaux avec la nostre, nous trouuerons qu'ilz ont vn merueilleux aduantage sur nous: car nature nous a douez d'vne complexion tant debile & infirme, & subiette à tāt de diuerfes especes de maladies, qu'à peine sommes nous iamais parfaitemēt sains. Outre elle a chargé l'homme d'vn appetit de repaistre tāt insatiable, qu'il ne cesse de chercher cōtinuellement nouuelles viandes, & en ayant trouué à son goust, il ne peut qu'avec grande difficulté s'abstenir d'en prendre plus qu'il n'en faut, d'où prouiennent apres reumes, catarres, & autres infinies especes de maladies. Mais quant aux animaux, ilz se contentent de celles que nature leur a preparé sans les desguiser, ou forcer leur naturel, pour plaire à leur appetit. Outre nature leur a donné vne complexion tant bien reglée qu'ils n'en prennent iamais plus qu'il est requis pour leur nourrissement, ny au boire ny a. manger. Mais quand à l'hōme, tous les fruiēt de la terre, ceux des arbres, toutes sortes de herbes, legumes & racines, les poissons de la mer, les oyseaux du ciel ne luy suffisent: mais pour accabler du tout nature il les faut desguiser, farder, muer la substance en accident, & la nature en l'art: afin que par telz allechemens nature soit irritée & quasi forcée à en prendre plus qu'il n'est de besoing: puis quand

la nature est trop chargée, & que l'estomach est bien plein, tous les sens sont troublez, de sorte qu'il n'ya aucun d'iceux qui puisse exercer son office. Et i'ay honte qu'il faut que ie die, que la friandise desmesurée, qui regne entre les Chrestiens pour le iourd'huy, est cause qu'il y en a plusieurs qui n'ont point de honte d'abandonner leurs corps, & leurs mēbres a toute vileinie, & à tous crimes quelques execrables que ilz soyent, iusques à en faire plusieurs maquereaux, larrons, brigans, empoisonneurs. Et suis esmerueillé que le vêtre de plusieurs n'est ia pourry, & corrompu pour leur excès: & ce pendant le pauvre Lazare est à leur porte qui meurt de faim & ne peut pas auoir des miettes qui tombēt soubz leur table. Et pourtant telz ventres paresseux sont appelez par les prophetes veaux gras, lesquels à bon droit sont cōparez aux bestes brutes: car leur ame qui est la meilleure partie d'eux (estant en ce corps ainsi perfumé de viande) est captiue cōme en vne prison obscure, en laquelle elle est quasi cōme noyée ou abismée, & les sens (qui sont les instrumēs desquels elle se doit seruir) sont enseuelis là dedans cōme dans les entrailles de quelq; animal. Et contre telz gourmans qui font leur Dieu de leur ventre, le prophete Esaye s'escrie: Malheur sur vous qui vous leuez matin, pour suiure l'yurongnerie, & pour boire iusques au vespre, afin que le vin vous eschauffe, lequel vice est pour le iourd'huy si familiar aux hommes, qu'il n'y a presque nation ou prouince qui n'en soit infectée, & qui ne face gloire de biē boire. Les Tartares, les Perles, les Grecz, ont celebré l'yurongnerie entre leurs plus grands triumphes, & cōtraignoyēt ceux qui se trouuoeyt en leurs bâquetz, boire

boire ou s'en aller. Les Macedoniens furent instruits par leur Empereur Alexandre de boire à oultrance. Mais sur toutes nations l'Italie a gaigné le pris, en laquelle (ainsi que Pline escrit) l'yurongnerie estoit en tel regne de son temps, que non seulement ilz beuuoient iusques au rendre : mais encore ilz contraignoient les iuments à boire du vin outre mesure.

*Yurongnerie
d'Alexandre.
Pline.*

PAUL Diacre en son histoire des Lombards, raconte vne chose quasi monstrueuse du vice d'ebriété de quatre vieillards, qui firent vn banquet, auquel ilz beurent les uns les vns des autres en la maniere qui s'ensuit. Ilz se desfierent à boire deux à deux, & comptoyent les ans que chacun auoit ; & celuy qui beuuoit contre son compaignon, deuoit boire autant de fois qu'il auoit d'ans. Et le plus ieune des quatre auoit cinquante & huit ans. Le second soixante trois. Le troisieme, quatre vingtz & sept : & le quatrieme, quatre vingtz & douze. De maniere qu'on ne sçait qu'ilz mangerent en ce banquet, ou peu, ou beaucoup : mais nous sçauons que celuy qui beut le moins, beut cinquante huit tasses de vin : & les autres consecutiuement, autant qu'ilz auoyent d'ans : de sorte, que l'un d'eux en beut quatre vingtz & douze. Ce n'est donc pas sans cause, que ce grand philosophe Platon cognoissant le dommage que le vin aporte à l'homme, disoit, que en partie les dieux l'auoyent enuoyé ça bas pour faire punition des hommes, & prendre vengeance de leurs offenses, les faisant (apres qu'ilz sont yures) tuer & occir l'un l'autre. Ce que considerant Cyneas ambassadeur du Roy Pyrrhus vn iour qu'il arriua en Egypte, & qu'il eut contempné

l'excessiue hauteur des vignes du pays, se print à dire, qu'à bon droit telle mere auoit esté pendue si haut, puis qu'elle porroit vn si dangereux enfant que le vin. Pour ceste cause Androcides aduertit ce grand monarque Alexandre, que le vin estoit le sang de la terre, & qu'il se deuoit bien garder d'en vser. Ce que n'ayant bien obserué, par son intemperance tua Clitus, brula la ville de Percepolis, fist empaller son medecin, & commist plusieurs autres ordz & infames excès. Et n'est point des noz ans que ces malheureux vices de glouttonnie & yrongerie ont ietté leurs fondemens sur la terre : mais ilz ont presque faict leur entrée au monde avec l'homme. La friandise de noz premiers peres Eue & Adam, fut cause que la porte de Paradis nous fut fermée. Esau en vendit son droit de primogeniture. Ce grand prophete saint Ian Baptiste apres que le tyran Herodes eut bien banqueté & gourmandé, fut cruellement occis & meurdry. Le mauuais riche en fust donné : Car il est dit expressement au texte, qu'il se uourrissoit grassement, & delicieusement; pource fut il enseuely aux enfers. Noe estant surprins de vin, monstra ses parties honteuses, & fut moqué de ses enfans. Loth desflora ses deux filles.

Nous voyons doncques de combien nature a plus fauorisé les animaux que nous, en ce qu'ilz bornent si bien leurs appetitz, & qu'ilz ne prennent que ce qui leur est necessaire pour la conseruation de leur santé, de sorte qu'ils ne sont point vexés d'une infinité de maladies comme nous sommes. Et s'il aduient qu'ilz soyent affligés de quelque mal, nature leur a enseigné les remedes propres, sans qu'ilz ayent besoing auoit refuge aux medecins,

Mars. 6.

medecins, lesquelz soubz vmbre d'un recipé, mu-
ent R. en D. & en font de cipé, & faut acheter bien
cher le trauail de celuy qui souuent nous cause la
mort: car la pluspart de leurs medecines laxatiues,
ne sont autres choses que vrais marteaux pour as-
fommer les hommes. Mais s'il aduient que les ani-
maux soyent malades, nature leur a enseigné les
remedes: Comme aux Ramiers, Geais Merles, &
Perdrix, lesquelz purgent leurs superfluitez avec
des fueilles de Laurier: les Pigeons, Tourterelles &
Poules avec l'herbe helixine; les Tortues guaris-
sent leurs morsures avec la cegue; les Chiens &
Chatz, quand ilz ont le ventre trop plein, ilz se vui-
dent, & purgent en mangeant de l'herbe mouillée
de rosée. Quand les Cerfs sont blesez, ilz ont re-
cours au dictamum: Quand la Belette veult com-
batre avec la souris, elle se prepare, & munit avec la
rue, afin de se rendre plus forte & dispose. Les Sang-
liers se medicinent avec le lierre, les Ours avec la
mandragore. Les Aigles se cognoissans estre estro-
ictes, & qu'elles font leurs œufz avec difficulté, elles
cherchent vne pierre nommée Aëtites, autrement
pierre aquilin, qu'elles apportent en leur nid, pour
se rendre plus larges, & pour pondre plus aisément:
laquelle est pour le iourd'huy en vsage entre plusie-
urs dames d'Italie, pour soulager leur en fante-
ment. Mesme il y ades animaux, qui nous seruent de
docteurs en Medecine, comme le Lorient appellé
Corios par Aristote, duquel il dict que si vn homme
ayant la iaunisse, le regarde, que l'oiseau meurt, &
l'homme en guarist. Quand les hirondelles voyent
que leurs petitz ont les yeux offentez de la fumée
des cheminées ou elles font leurs nids, ilz les gua-
rissent

*Aristo.
Pline.*

Aristo.

*Lorient.
Aristo. 22.
Iha. du 9.
liure des
animaux.*

*Polydore de
l'invention
des choses.*

rissent avec l'esclaire. Les couleuvres & autres serpens au printemps à celle fin de ietter leur peau plus a leur aise, & sentans que la veuë leur dimiune, mangent du fenoil pour soulager leur infirmité. Le Pelican se seigne luy mesme, & tire le pur sang de son corps, pour guarir ses petitz blessés de serpens. Les Cicoignes (ainsi que tous les naturelz confessent) ont en seigné aux Apoticairez l'usage des clisters, mettant de la mousse en leur siege, lors qu'elles se sentent oppilées.

PLUTARQUE quasi ray en admiration des faueurs que nature a departy aux animaux plus qu'aux hommes, a osé asseurer, que les animaux sçauent tous les trois genres de medecine: car apres qu'il a prouué qu'elles cognoissent la vertu & propriété de plusieurs herbes & simples, comme nous auons deduit, adiousté d'auantage, qu'ilz obseruent la seconde partie, que nous appellons Diette: car lors qu'ils se sentent trop repletz, ilz moderent leur pasture, & font abstinence, comme les loups & lyons, se sentans par trop gras, s'abstiennent de chair, & s'entretiennent seulement d'estere couche, iusques à tant qu'ils ayent tout digeré. Et quant à la tierce partie, qui est la chirurgie, on tient pour certain, que les Elephans la sçauent, & l'entendent: car ilz tirent les dars & fleches hors du corps de ceux qui sont frapez, sans danger ou spasme. Ce qu'estant viuement consideré par vn ancien philolophe Grec, nommé Herophile, se complaignoit de la miserable condition de l'homme; lequel encores qu'il fust esseué par dessus toutes autres creatures, si est-ce qu'il estoit disciple en plusieurs choses des bestes. Qu'il soit vray
(disoit

(disoit il) les hirondelles luy ont aprins à bastir & edifier. Mais quel est leur appareil, lors qu'elles veulent couuer? Elles mettent de grosses & fortes buschettes à faire le fondement de leurs nids, puis les molles par dessus, puis quand elles ne peuuent auoir de la fange, de laquelle elles vsent en lieu de cymment & chaulx en leurs bastimens, elles volent à quelque ruisseau, & se baignent iusques à ce qu'elles soyent mouillées; puis prennent de la pouldre, laquelle elles messent avec l'eau, massonnent leurs nids, bouchent les fentes, & construisent leur petit habitacle, en forme spherique, ronde, & esgalle, non pas quarée, la sachans est re plus propre & conuenable pour defendre leurs petits des embusches des bestes. Mais quelle est l'architecture en ces petits animaux? N'est ce point quasi vne chose monstrueuse en nature, de l'ouurage des Araignées, de qui les femmes sont disciples, & ont aprins, d'elles à faire leurs toilles, & aux pescheurs à faire leurs retz, mais elles ont beaucoup meilleure grace, & plus grand aduantage en leurs industries: car il n'ya aucuns neuds en leurs ouurages, ny despense superflue: car le tout procede de leurs petits corps, & partissent gentiment leur labeur: car la femme & fille fait les toilles & filletz, & le mary chasse d'autre part pour leur nourriture, & est aux aguertz pour attendre & surprendre la beste pour la faire tomber en ses retz, & encore que son corps ne soit gueres plus gros qu'un pois, il a toute fois tant de viuacité & industrie, qu'il prend quelque fois de grosses mouches, & petits lezars en ses retz, & si obserue si bien la saison de chasser, qu'il semble estre astrologue: il est au contraire de nous, qui
 atten-

*Aristot.**Plinc.**Aelian. Du
corbeau.*

attendons le beau temps: mais il chasse quand le temps est nubileaux, qui nous est vn presage de pluye, ainsi qu'Aristote a escrit en son histoire Des animaux.

Plutarque.

Mais qui ne s'esmerueillera de la miraculeuse aduventure d'un corbeau, lequel Plutarque dit auoir veu en Asie, estant altere & pressé de soif, & ayant disette d'eau, apperçoit vn seau en vn puis, lequel il emplist par certains interualles de pierres, afin que l'eau se haussast, tant qu'il y peust toucher. Comme en semblable, vn chien estant en la nauire en l'absence des mariniers, mertoit des cailloux au pot ou il y auoit de l'huile pour en prendre plus à son aise. Mais qui auoit enseigné à cest animal ce secret de Philosophie, que les choses plus legeres s'ellieuent, quand les pesantes sont mises desloubz? Si nous voulons considerer & cōtempler la sagesse & prudence humaine, nous trouuerons de petites bestes, que nous foulons aux piedz tous le iours, qui en telles choses surpassent les hommes, & semble qu'elles ayent quelque vertu naturelle en chacune affection de courage, en prudence, force, couardise, clemence, rigueur, discipline & erudition: car elles cognoissent les vnes les autres. Elles discernent entre elles, elles appetent les choses qui leur sont vtils, fuyent le mal, euitent le peril, elles trompent souuent & deçoient l'homme, amassent ce qui leur est necessaire pour viure. Ce qu'estant ententiement consideré par plusieurs anciens philosophes, n'ont point eu de honte de disputer ou reuoquer en doute, si les bestes brutes estoient participantes de raison.

*Lactance**Firmitan.*

L A I S S O N S la medecine, chirurgie, architecture,

lecture, & autres disciplines melancholiques, desquelles nous auons prouue les animaux auoir cognition, mesmes quelquefois auoir esté instructeurs des hommes, & cherchons quelque chose de plus gay, comme est la Musique, pour satisfaire à ceux, qui ne lisent iamais les œuvres d'autrui, s'il n'y a ie ne sçay quoy qui flatte leurs sens, qui chatouille & resueille leurs ames au son de quelque vanité. Mais qui est l'homme au monde tant grossier, lourd, stupide ou hebeté, qui ne s'estonne, & qui ne soit ravi d'une incroyable delectation, escoutant la melodie, qui sort du Rossignol, & comme vne voix si hautaine & harmonieuse, peut issir d'un si petit tuyau ? Outre qu'il perseuere si obstinément en son chant, que la vie luy defaudra aussi tost que la voix : de sorte qu'il semble, qu'il ait esté instruiet de quelque maistre à chanter en musique : car il contrefaiet tantost le bas, tantost le hault, tantost la taille, tantost le dessus ; & apres qu'il est bien ennuyé de gringoter, il contrefaiet sa voix, & iugeries que c'est vn autre oiseau qui ne chante plus que le plein chant : puistout en vn coup il penetre si hault, qu'il se passionne, se pisme, & demeure quasi extatique par vne infinité de melodieux passages, qui rauissent l'ame iusques au ciel, non seulement des hommes, mais des autres petits oiseaux, lesquelz il charme & arreste de son chant, & les conuie par sa douceur à l'escouter, & tascher à le contrefaire, & luy desrober quelque chose de sa melodie. Et non content de cela, vous le vertez instruire ses petits, les prouoquer à semblable harmonie, leur apprenant tantost à obseruer les tons, à les conduire d'une mesme halaine, les vns en long

*Musiques
aux ani-
maux.*

*P. Bellon en
son histoire
des Oiseaux.*

gueur

gueur aspirer les autres, tantost courber les notes entieres, soudain les muer par fainctes, puis les distinguer, & couper en minimas crochues, tantost faict trembler sa voix, tantost la transforme en tant de sortes, qu'il n'y a artifice humain, qui la sceust contrefaire, encore qu'Aristophane autheur Grec en sa comedie du chant des oiseaux, ait employé toute la vigueur de son esprit, le pensant imiter en quelque chose-dequoy esmerueillé Democritus apres auoir par plusieurs années esté auditeur du Rossignol & des autres oiseaux, confessoit publiquement, que les Cignes & Rossignols auoyent appris la musique aux hommes, & que tous les passages & fredons de musique n'estoyent que petits larrecins, que les hommes auoyent faictz aux oyseaux. C'est purquoy le Sage Salomon cognoissant de combien les animaux nous surpassent en beaucoup de choses, nous enuoye à leurs escolles & vniuersitez, lors qu'il dit en ses prouuerbes: il y a quatre petites choses en la terre, toutesfois ilz sont plus sages que les sages: La formy, qui est vn genre foible, & toutesfois il prepare l'esté pour l'hyuer la mangeaille. Les conuilz, qui sont vn genre non puissant neantmoins font leurs maisons en la terre. Les saute-reilles, qui n'ont point de Roy, & toutesfois elles sortent toutes en bandes. L'araigne attrape avec les mains, & est es palais du Roy.

*Arist. lib. 2.
cap. 30.
Et Plin.*

C'est vne chose presque incroyable de contempler ces petits formis porter leurs fardeaux si pesans, avec vne si extreme diligence, & obseruer vn tel ordre entre elles, quelles font ronger les grains de bled qu'elles portent en leurs cauernes de peur qu'ilz ne germent & se corrompent, & les partif-
sent

sent par le milieu, pour les porter plus à leur aise en leurs petits greniers : s'ils sont mouillez de la pluye, les mettent secher au Soleil. Mais de quel artifice & industrie sont composées leurs petites loges ? desquelles l'entrée n'est pas droicte, de peur que les autres bestes n'y entrent ; mais elle est tortuë & a destours & circuis, ayans plusieurs sentiers obliques, lesquels se rendent a trois cauernes. L'une, ou elles font leur parlement, assemblées, conciles & assises. L'autre, ou elles retirent leur prouision de toute l'année. La tierce (ainsi qu'escrit Plutarque) est le cimetiere où elles enterrent leurs morts. Car il est certain (selon qu'ont obserué tous les naturels) qu'elles gardent les droictz des obseques & funerailles.

C E S T E philosophie de Salomon n'est donc point inutile, par laquelle soubs le simulacre & pourtraict de ces petits animaux, il nous veut induire à suir oyssueté, mere nourrice de tous vices. Ce qui a tousiours esté obserué en l'Eglise prinitive de Dieu, où il estoit ordonné que chacun vescuist de son propre labeur, sans que les oyseux & paresseux consummassent inutilement les biens de la terre. Ce que les anciens Romains gardoyent estroictement, comme escrit Cicero ce torrent d'eloquence, en son liure des Loix, où il asserme, qu'aucun Romain n'osoit aller par les rues de Rome anciennement, s'il ne portoit l'enseigne de quoy il viuoit, afin qu'on sceust qu'il viuoit de son labeur, & non de la sueur d'autrui. A raison de quoy le Consul portoit vne hache d'armes deuant luy : les Prestres vn chapeau en maniere de coiffe : les Tribuns vne masse : les gladiateurs vne espée : les coulturiers

cousturiers des ciseaux : les mareschaux vn mar-
teau: les orateurs vn liure; ne permettant que ceux
qui sont maistres des sciences, fussent disciples des
vices : de sorte que Marc Aurelle en faisant menti-
on de l'ancienne diligence des Romains escriit,
qu'ilz s'employeroient tous avec telle ardeur aux la-
beurs & traualx, que ilz ne peurent oncques trou-
uer en toute la cité de Romme, vn homme oisif
pour porter vne lettre a deux ou trois iournées. Ce
qui nous deult faire rougir de honte, qui faisons
profession de Christianisme, car si tous le fai-neans
& oiseux estoient chassez des villes, le reste seroit
bien petit.

S i mesmes nous voulons exactement considerer
toutes les choses que Dieu a créées, nous trouue-
rons qu'il n'y a que l'homme qui demeure en oysi-
uété, car tant plus que toutes choses créées sont
plus excellentes & par faictes, il leur a donné plus
grand traual. Voyez le Soleil qui se mouue con-
tinuellement, & comme la Lune n'est iamais ar-
restée; le Ciel, & les planetes sont tousiours en con-
tinuel mouuement. Le feu ne peut estre sans faire
tousiours quelque operation. L'air va tousiours
d'vn costé & d'autre. Les eaux, fleuues, & fontaines
fluent & traouillent incessamment. La terre n'est
iamais en repos, elle produict naturellement her-
bes, plantes & autres fruietz pour nourrir tant les
hommes, que les bestes. Parquoy si nous mettons
toutes choses en considerations, nous trouuerons,
que nature ne cesse de traouiller : tantost elle pro-
duict, tantost elle corrompt sans s'arrester ou re-
poser.

Doncq pour conclure, il n'y a peste en republi-
que

que plus pernicieuse que oyfueté, car elle inuente
toufours quelque mal, ou delices pour la corrupti-
on de nostre humanité ; de sorte que nous deuons
estimer les oiseux plus misérables que les bestes
brutes : desquelles les vnes, comme les bœufz, don-
nent leurs cuirs pour faire souliers, leur chair pour
manger, leur force pour labourer la terre. La brebis
innocente donne sa toison pour faire draps, sa chair
pour nous nourrir, sa peau pour faire plusieurs cho-
ses. Mais l'homme oiseux ne profite en rien, si non à
offenser Dieu, scandalizer les innocens, man-
ger le pain de ceux qui trauaillent.

Nous pouuons doncques cognoistre par les cho-
ses escriptes cy deuant de quelle liberalité nature
a vſé à l'endroit des animaux, laquelle quasi comme
prodigue, les a tant fauorisez, que les hommes sont
contraincts contemplant leurs meurs, conditions,
& offices si bien réglées & ordonnées, les ensuiure,
& imiter en plusieurs choses.

M A I S qui est le meurdrier tant ennemi de
nature, ou affame de sang humain, qui ne modere
son ardent desir de tuer, s'il considere qu'il n'y a
animal quelque brutalité qu'il ait, qui tue ou meur-
drisse ceux de son espece ? Où est l'enfant tant in-
grat enuers ses parens, lequel ne soit esmeu à pitié,
quand il voit que les petis cynoigneaux nourris-
sent leurs pere & mere vieux, & leur administrent
toutes leurs necessitez, recognoissans les biens
qu'ilz ont receuz d'eux en leur ieunesse : & mes-
mes qu'ils sont auteurs de leur estre ? Encore Aeli-
an adiouſte chose plus estrange à lire ; mais plus
difficile à croire, que les petis portent si ardante
amitié à leurs parens vieux & impotens, que s'ilz

n'ont la viande preste pour les alimenter promptement, qu'ilz se contraignent à rendre & vomir ce qu'ilz auoyent mangé le iour precedent, de peur qu'ilz ne meurent, & les substantent de cela, attendant quilz ayent cerché prouision ailleurs. Mais où est le pere tant cruel, ou la mere tant esloignée d'humanité, qui ose exposer son fruit, ou luy faire autre mauvais traictement, considerant que le Dauphin est si ardent protecteur de ses petitz, que s'il aduient que quelqu'un d'iceux soit prins des pescheurs, il ne l'abandonne iamais : mais il le poursuit iusques à l'extremité, & se faict plustost prendre, que d'abandonner son fruit. Ce qui n'est pas seulement peculier au Dauphin, mais à vn autre poisson nommé Glaucus (Vmbre à Marseille) lequel encore qu'il ne soit pas si sociable ny priué de l'homme que l'autre, il a toutesfois ses petits en si grande recomandation, que lors qu'il voit l'homme, ou quelque autre chose qui leur peust donner frayeur, il les aualle, & les reçoit dans son estomac tous vifz, & quand le peril est passé, il les reuomist tous entiers en l'eau sans leur faire mal, chose presque incroyable, que cest animal ayme tant son fruit, qu'il a plus cher endurer mal, que souffrir que ses petitz soyent offensez. Qui sera celuy qui ne s'efforcera, d'endurer quelque pauvreté patiemment, si elle se presente ? S'il veut contempler le naturel du poisson appelé Polypus (qui est vne espece de Seche) lequel se sentant pressé de faim, & voyant que la nourriture luy defaut, il mange le bout de ses branches & bras, estant asseuré qu'ilz renaistront par après. Où est l'homme tant timide, lequel ne soit quelque peu consolé, si la mort se presente

*Le Polypus
se mange
soymesme,
si la nour-
riture luy
defaut.
Aristo.*

presente à luy (combien que soit le plus terrible de tous les terribles) s'il a diligemment considéré le chant des Cignes, lors que leur fin s'approche, encore qu'ilz n'ayent esperance d'une autre vie seconde: Il n'y a pere tant cruel, qui defraude les vns de ses enfans pour aduantager les autres, s'il a prins esgard à l'ordre que la petite hyrondelle obserue en la nourriture de ses petits, laquelle, ainsi qu'escriit *Aelian* en son histoire Greque des animaux, garde & obserue vne iustice distributive en leur administrant leur nourriture, & ne pouuant tout apporter à vn coup, elle va diuerses fois à la pasture, & ne viole en rien le droit de primogeniture, car celui qui est le premier né, est le premier apaité: le second produit, tient le second ordre, & ainsi consecutiuelement les autres, sans qu'aucun soit fraudé de ce qui luy compete par le deuoir de nature. Qui est cause qu'un Philosophe Indien nommé Diphile, apres auoir contemplé de bon œil la grace & façon de faire de ce petit animal, donnant à manger à ses petits, s'escria que ceste grande ouuriere nature auoit graué certaines loix aux animaux, qui deuoyent estre comme exemplaires & formulaires aux hommes, pour leur aider & conduire l'estat de leurs vies.

Mais y a il homme tant grossier ou stupide, qui ne tire quelque doctrine de la prudence du Cocu? Lequel est réputé sage contre tous les autres (encore qu'abusiuement en nostre vulgaire nous l'accusons autrement) lequel par vne certaine prudence naturelle qui est en luy, cognoist son infirmité, & que par sa trop excessiue frigidité, il ne peut eschorre ny couuer ses œufs; aussi leur ba-

*Prudence
du Cocu.*

istit il aucune maison, mais il a l'industrie d'espier où les autres oyseaux font leurs nidz : puis il pond ses œufz & les laisse secretement, sçachant que pour la similitude qu'ilz ont avec les autres, ilz seront escloz & erigez. Qui est vn vray miroir pour les peres (disoit Fulgence) qui ont grand nombre d'enfans, & les facultez basses, de les pourueoir ailleurs qu'à leurs maisons, afin que par defant de n'auoir esté maintenus en leur ieunesse, pauureté les assiege en vieillesse, qui est le temps où ils se doyuent reposer.

*Excellence
& generosité
du Cheual.*

O v est le seruiteur tant paresseux ou estourdy, qui ne soit esmeu, quand il considere la generosité & noblesse du Cheual, qui a le cœur si l'hautement assis, que pour mourir il ne voudroit laisser son maistre au danger : ains il a ie ne sçay quelle alegresse que prodigalement nature luy a donnée, par laquelle nous le voyons comme la foudre & tempeste fendre les presses des gendarmes, meurdrir & tuer ceux qui luy nuyent au passage, surmonter les destroictz inaccessibles : & finalement ne cesser de traualler iusques à tant que la victoire demeure à celuy qui luy commande : Et si l'homme peut prendre exēple de fidelité au cheual, encore est ce peu, ayant esgard à celle que nous experimentons en noz chiens, lesquelz cognoissans leurs maistres, les flattēt, cherissent, & en sont ialoux, les accompagnent par tout le monde, recognoissent entre tous autres pour seigneur celuy qui les nourrist, & sont si fideles gardiens de ses biens, que pour mourir ilz ne souffriroyent qu'on le desrobast : en confirmation dequoy, ie produiray vn seul exemplar recité par Plutarque, & plusieurs autres Grecz & Latins

Latins auteurs dignes de foy, qui sera suffisant pour donner terreur aux meurdriers sanguinaires, & autres, qui font si bon marché du sang humain : lesquelz nostre Seigneur a en si grand horreur, qu'il permet que les bestes brutes executent sa iustice, comme il est euidentement manifeste par l'histoire qui s'ensuit.

Les anciens qui ont escrit de la nature des animaux, font mention d'un Roy Pyrrhus, lequel cheminant vn iour avec son armée, rencontra de fortune vn chien qui gardoit le corps de son maistre mort sur vn grand chemin : & apres auoir contemplé quelque espace de temps ce piteux spectacle, il fut aduertty per quelques villageoys, que c'estoit le troisieme iour que le pauvre animal n'auoit bougé delà, sans auoir beu ny mangé, ny abandonné le corps mort: qui fut cause que le Roy commanda que le corps fust enterré, & enseuely & que le chien pour sa fidelité fust nourry & entretenu. Et quelques iours apres il fist faire inquisition du meurdre, sans toutesfois pouuoir rié descouurir du forfait. Aduint que quelques iours apres ses gendarmes firent leurs monstres, & le Roy voulut qu'ilz passassent tous par deuant luy, afin de veoir leur equipage. Le chien duquel nous auons fait mention, accompagna tousiours le Roy, & demoura triste & muet, iusques à tant que ceux qui auoyent tué son maistre, passerent. Lors d'une impetuosité & furie merueilleuse, il se print à courir contr'eux, les voulant demembrer & dechirer : puis avec hurlement, tournoit ca & là, quelquefois vers Pyrrhus, le regardant ententiement, semblant quasi luy demander iustice : qui fut cause que le

*Histoire
memorable
d'un chien.*

Roy & tous les assistans soupçonnerent incontinent le meurdre estre commis par iceux: tellement que par ces coniectures furent examinez, gehenez, conuaincuz, & punis du delict, chose certainement miraculeuse, & montrant nostre Dieu estre si iuste en ses iugemens, & qu'il a en si grande abomination les meurdriers, qui prodigent ainsi le sang humain, qu'il permet mesme que les bestes brutes accusent & soyent ministres de leurs vices.

Je pourrois produire vne infinité de telz exemples, tant des histoires Ecclesiastiques que prophanes, par lesquelz il est euidemment monstré, qu'en la cõtemplation des animaux il se peut trouuer vne harmonie de philosophie tant morale que naturelle: car en cõtimplant leurs meurs & actions d'iceux tant bien ordonnées selon les vsages de nature, leur iustice, temperance, fortitude, & economie en l'administration de leurs petites republiques, leur continence aux œuures de Nature, & quelques autres parties de vertu qu'ilz exercent par la diligente consideration, desquelles l'homme descend & entre en luy mesme, aduisant, comme estant vaincu & surpassé d'iceux en plusieurs choses, & considerant sa misere & piteuse metamorphose, & comme il degenerate de son excellence & dignité, il est esmeu, & a sa vie en horreur, se trouuant inferieur d'iceux, lesquelz il doit autant exceller, qu'il les surpasse en honneur & dignité. C'est pourquoy Iesus-Christ appelle en S. Mathieu les Scribes & Pharisiens enfans de viperes. Et qu'Esaye reprochant aux Israëlités leur ingratitude enuers Dieu, leur propose pour exemple le bœuf & l'asne, qui recognoissent leur maistre, mais Israël a mescon-

neu

neu son Seigneur. Ainsi sommes nous tacitement admonestez par l'histoire des porceaux (lesquelz *Contre les Epicuriens,* par la permission de Dieu furent vexez du diable) que ceux qui consomment leur vie en delices, comme plusieurs ventres paresseux, qui regnent au iourd'huy en ce monde, & menent vne vie porque, seront vn iour faictz proye des diables : car puis qu'ilz ne veulent point estre le temple & la maison de Dieu, & l'habitation du S. Esprit, il est bien force qu'ilz soyent l'habitation des diables. Telz porceaux sont ceux au iourd'huy qui font leur paradis en ce monde, & qui dissimulent les vices lesquels ils voyent à l'œil, & touchent au doigt, pour crainte qu'ilz ont de perdre les biens terriens, leurs offices, benefices, prebendes, & dignitez : de peur d'estre priuez de leurs voluptez charnelles. Telz porceaux sont quelques flatereaux, qui tout le temps de leur vie ne font qu'entretenir les princes en leur erreur & delices, & qui ont pour le premier article de leur foy, qu'il n'y a point de Dieu, sinon leur ventre : car toute leur religion est conuertie en liberté charnelle. Quand a la Loy de Iesu Christ, ils ne la veulent pas : elle est trop espineuse, trop pesante, trop cuifante pour eulx. Ilz ne veulent pas boire à son calice, le breuusage leur semble trop amer : il leur faudroit vn Iesus Christ vestu de velours, plus doux, plus mol & delicat. Ilz ne veulent rien de l'austerité de S. Jean Baptiste, ilz ne cherchent que les cours des Roys, & delices de la terre, & n'ont autre sollicitude en ce monde que d'aduiser, comme ils pour ront s'entretenir à leur aise. Mais ilz ont beau celer desguiser, & masquer leur iniquité & conseil : car le tout sera vn

jour descouvert deuant la face de Dieu. Comme Dauid a tresbien entendu lors qu'il dit : Seigneur où me retireray ie deuant ton esprit, où m'enfuiray ie deuant ta face ? Si ie monte au ciel, tui es : Si ie descends aux enfers, ta main me tirera de là. Si ie prens les aïles de l'aube du iour pour voller, comme elle, depuis Orient iusques en Occident, tu m'attaindras facilement. Si ie me veulx couvrir de la nuit comme d'une couerture, & me cacher parmy les tenebres, la nuit est autour de toy, comme le iour: celui qui a creë l'oreille, n'oyra il point ? celui qui a faict l'œil, ne considerera il point ?

C'EST donques pour conclusion, grand horreur & abomination, que l'homme qui n'est qu'un miserable ver de terre, qui a peine se peut trainer (hors mis l'esperance de la vie eternelle) & est le plus miserable de toutes creatures luy seul ose repugner à toute ordre de nature, & à son office auquel toutes creatures demeurent : & mesme est si hardy & effronté de s'esleuer contre son Dieu qui en vn moment le peut abîmer. Mais qui ne s'esmerueillera de la fierté : & outrecuidance de l'homme qui seul ose resister à son seigneur, auquel toutes autres creatures, ciel, terre, mer, estoilles, planetes, tous elemens, bestes, anges & diables obeissent ?

FIN DV PREMIER LIVRE.

NOus auons en ce premier liure conseré l'homme auecques les animaux, & montré que tant s'en faut qu'il se doïue exalter ou magnifier pour sa dignité, que mesme il leur est inferieur en beaucoup de choses. Ayant doncques ietté ce leger fondement, & figuré quelques lineamens grossiers des miseres humaines, il nous reste maintenant, pour suyuant nostre discours, penetrer plus auant, & cōtinuer ceste piteuse tragedie de la vie de l'homme, commençant par sa generation & production : puis discourir par toutes les aages, & particules de sa uie, tant que nous l'ayons conduict au sepulchre, qui est le dernier but & periode de toutes choses.

*L'auteur
commence
à discourir
plus profus-
dement les
miseres hu-
maines.*

Mais regardons en premier lieu de quelle semence il est engendré, sinon d'une corruption & infection : quel est le lieu de sa naissance, sinon vne sale & ordre prison : Combien est il là dedans le ventre de sa mere, sans qu'il ressemble à autre chose qu'à vne vile masse de chair insensible, en sorte que quand la matrice a prins & retenu les deux semences, & eschauffées par la chaleur naturelle, il se concrée vne petite pellicule, quasi semblable à celle qui est au dessous de la coque d'un œuf : en sorte que cela ne ressemble proprement qu'à un œuf abortif. Puis quelques iours apres, les espritz, & le sang meslez ensemble commencent à bouillir, tellement qu'il s'eslieue trois petites vessies ou empoulles, comme aux bouillons qui s'eslieuent en l'eau agitée, lesquelles empoulles, sont les lieux où sont formées les trois plus nobles parties de ce superbe

*Hippoc. au
liure de l'en-
fantement.*

*Louenge du
cerueau
Hippoc.*

perbe animal, le foye, le cœur & le cerueau: lequel est la plus excellente partie de l'œuure, qui est le siege de toutes les fonctions, la vraye fontaine du sentiment, mouuement du magnifique palais d'intelligence, & memoire, la vraye arce de raison.

*N. de bas
pas en con-
templation
de nature.*

Si nous considerons semblablement par leur ordre la creation de toutes les autres parties, & comment elles sont formées, & comme l'enfant estant au ventre de sa mere, commence à vriner par le meat de l'vmbilic, & comme l'vrine se respan en vne petite membrane separée de l'enfant, ordonnée à cest office de nature, & comme il n'a point encore les egestions par le fondement, à cause qu'il ne prent point encore d'aliment par la bouche, & que le ventricule ou estomach ne fait encore son office, dont rien n'est transporté aux intestins. Et comme les six premiers iours il est comme lait, les neuf ensuiuant sang, les douze autres chair & les dixhuiſt qui ensuiuent, l'ame luy est infuse, ie ne sache cuer si diamantini qui ne soit esmeu & rauy de grande admiration de contempler chose si pitteuse & estrange. Encore est ce peu de ce que nous auons dict, si nous voulons considerer de plus pres les choses qui s'ensuyuent.

Qui ne s'esmerueillera considerant de quelle maniere il est nourry, & par quel conduit, sans auoir l'vsage de sa bouche? puis combien sa nature est tendre, fresse & debile, de sorte qu'il ne faut que tant soit peu heurter la mere, ou faire sentir la vapeur d'vne chandelle, que son fruit ne meure incontinent? Ce qui a fait de Pline deplorant les calamitez humaines, s'escrie: L'ay pitié & honte, considerant combien est fresse l'origine du plus fier

fier de tous les animaux, veu que bien souuente-
steignant vne chandelle, la fumée en faict auorter
la mere.

Mais pendant qu'il est au ventre de sa mere, de
quelle viande est-il nourry ? quelles confitures luy
à preparé nature ? Si sa creation nous a semblé
estrange, son aliment nous raura en plus grande
admiration, veu qu'il est substanté du sang menstru-
al de sa mere, lequel est si detestable & immunde,
que ie ne puis referer sans horreur ce qu'en escri-
uent les philosophes & medecins qui ont traité les
secretz de nature. Or ceux qui seront curieux de
telles choses, lisent Pline, qui a redigé par escrit en *Livre 7.*
son histoire naturelle ce que plusieurs autres auoy-
ent dict auant luy.

Et apres auoir esté longuement substanté de ce *La violence*
venin, & qu'il est formé, & deuenue en quautité suf- *que l'enfant*
fisante ayant affaire de plus grand nourrissement, *faict à na-*
& n'en pouuant plus tirer par l'vmbilic tant qu'il *ture quand*
luy en est besoing, par grande impetuosité il s'effore *ses neuf mois*
de chercher aliment, qui est cause qu'il se mouue & *sont accom-*
rompt tous les pannicules & soustenemens qu'il a *pliz.*
tousiours eu iusques à ce temps, dont la matrice se
sentant interessée ne le veult plus longuement sou-
stenir : ains s'efforce de le mettre hors : parquoy
elle s'ouure, & par icelle ouuerture l'enfant sentant
l'air entrer, le poursuit & s'efforce de plus en plus
tirer vers l'orifice de la matrice, & entre en la lumi-
ere de ce monde, non sans grandes violantes dou-
leurs, & offence de son tendre corps & delicat. Mais
pendant les ix moys combien donne il de peine &
tourment à la mere à le porter ? Saus mettre en
compte qu'aucunes pendant qu'elles sont grosses,
perdent

*Divers ap-
petits des
femmes
grosses.*

*Miseres des
pauvres me-
res en leurs
enfantemens*

*Monstruens
enfantemens*

perdent l'appetit, sont enuieuses de manger de la chair humaine : de sorte que nous lisons aux histoires, que les pauvres mariz ont esté contrainctz s'enfuir & absenter. Autres ont desir de manger des cendres, charbons ardens, ou autres choses semblables : selon que les humeurs corrompues & depravées abondent en leurs corps. Outre combien d'angoisse & de martyre ont les pauvres meres à les enfanter : en quel danger sont elles lors qu'elles enfantent ? Les vns sortent quelquefois les bras les premiers, les autres les piedz, les autres les genoulz, les autres de trauers : mais ce qui est plus cruel, & que nous ne pouuons apprehender sans horreur, il nous est force quelquefois appeller les chirurgiens, medecins, & barbiers, au lieu de sages femmes, pour demêbrer, déchirer les enfâs, & les tirer par pieces. Quelque fois il faut fendre la pauvre mere innocête toute viue, & l'anatomiser, & mettre les ferremens dans le corps, & la meurdrir pour auoir son frui&t. Aucuns enfans naissant si prodigieux, & difformes, qu'ilz ne semblent pas hômes, mais monstres, ou abominatiôs : aucuns naissent avec deux testes, quatre iambes, comme vn qui à esté veu en ceste ville de Paris, pendant que ie composois ce liure. Autres s'entretiennent & sont collez ensemble, comme on a veu en nostre France de deux filles iumelles conjoinctes & liées par les espauls ; l'une desquelles apres auoir vescu quelque temps mourut, & putrifia l'autre. Polydore escrit que deuant que Marcel fut chassé par Hannibal, qu'une mere enfanta vn enfant ayant la teste d'un elephant : vn autre ayant quatre piedz comme vne beste.

Les historiens modernes escriuent qu'une cour-
tisane

tifane Romaine, l'an cinq cens dixhuit, enfanta vn filz à demy chien. Ceux qui ont escrit les hystoires des Indes, assurent qu'encore pour le iourd'huy il se tronue souuent des enfans à demy bestes, à cause de l'execrable brutalité d'aucuns hommes brutaux qui y sont. Autres naissent auengles. autres sourdz, autres muetz, autres naissent, debiles, ou defectueux de leurs membres, dont leurs amis en sont tristes, les meres infames, les peres honteux: de sorte que si nous considerons ententiuelement tout le mystere de nostre natiuité, nous trouuerons l'ancien prouerbe veritable qui dit: Que nous sommes conceuz avec immondicité & puanteur, enfanrez avec tristesse & douleur, & nourriz & erigez avec angosse & labeur.

Voila doncques le premier acte de la tragedie de la vie humaine: voila son regime & gouuernement pendant qu'il est en prison au ventre de sa mere. Ce pauvre prisonnier est il sorty de ceste prison maternelle? contemplons vn peu quei il est, estant sur terre, qu'estce autre chose qu'un simulachre d'un pauvre ver qui sort de terre? de quel manteau est il conuert, faisant sa magnifique entrée au palais de ce monde, si non de sang, duquel il est tout baigné & couuert? qui n'est autre chose que l'image & figure du peché, qui par le sang est signifié en l'escriture? O griesue necessité! O cruelle & miserable condition! qu'auant que ceste creature ait peché, elle est liée & serue de peché: auantqu'elle ait delinqué, elle est obligée au delict. C'est la grappe amere, de laquelle parle le prophete Hieremie, que nos peres mangerent, & les dens des enfans en sont encore agacés: par laquelle est representé le peché originel.

Hierem. 31.

originel.

*Le cantique
de l'homme
entrant en ce
monde.*

Que! est le premier cantique que chante l'homme entrant en ce monde si non larmes pleurs & gemissemens; qui sont comme messagiers & augures de ses calamitez futures, lesquelles ne pouuant exprimer par parolles, il les tesmoigne par les larmes & cris. Et toutesfois voila le commencement des Monarques, Roys, Princes & Empereurs, & autres qui suscitent tant de tragedies en ce monde.

Le ver, tant soit il petit, si tost que nature l'a produit sur la terre, il commence à ramper, & se trainer & à chercher sa pasture. Le petit poussin si tost qu'il est hors de la coque, il se trouue tout net, & n'a besoin d'estre laué comme l'homme: il court apres sa mere, il entend quand elle l'appelle: il se met à piquer & à manger: il craint le Milan, sans auoir autrement esprouué sa malice: il fuit le danger, seulement guidé par nature.

Mais contemplez l'homme, incontinent qu'il est sur la terre, c'est vn petit monstre hideux & masse de chair, qui se laira manger aux autres animaux, qui n'y pouruoirá: ou se laira mourir de faim auant qu'il puisse empoigner la mamelle de sa mere, & mangera aussi tost la poison ou quelque autre chose venimeuse, ou maniera vn fer chaud, que quelque bonne viande, sans pouuoir discerner le bon d'auec le mauuais. Laissez le en son petit nid & berceau, il demeurera tout confit en ordure, & est si impuissant qu'il ne scauroit ietter ses ordures, ce que les petits oyseaux & autres animaux scauent bien faire. Voila les parfums, ciuettes & odeurs, desquelz nature a voulu embasmer l'homme, & orner celuy qui fait tant de l'Hercules & qui se dit

maistre

maistre & chef de toutes les autres creatures.

Estant ceste chetive creatura plongée en se go-
 uffre de miseres, il le faut nourrir & eriger, & a be-
 soing d'alimens pour soulager l'infirmité de la na-
 ture: cest office est dedié aux meres: en considera-
 tion dequoy nature leur a donné les mamelles, qui
 sont comme petites bouteilles, propres à tel effect.
 Mais combien y a il aujourd'huy de meres, ou (pour
 en parler à la verité) cruelles marastres, ausquelles
 il suffist d'auoir tiré leurs enfans hors de leurs en-
 traillies, & mis sur la terre, & au lieu de les nourrir,
 les enuoyent aux tristes, villages pour les faire
 nourrir par femmes estranges & incogneues: les-
 quelles le plus souuent les changent, & en supposent
 d'autres: & seroyent moins honteuses de tenir des
 petitiz chiens camus entre leurs bras, que de tenir le
 fruiet qu'elles ont engendré. Ce qui ne se pratique
 point en aucuns animaux, quelque brutalité qu'ilz
 ayent: car ilz ne commettent iamais leurs petits en
 la garde des autres, quelque grand nombre que
 nature leur en donne: mais ilz les nourrissent eux
 mesmes, & sont si ardens protecteurs de leur faons,
 qu'ilz les tiennent presque tousiours en leurs bras,
 iusques à tant qu'ilz soyent seurez. Et ce qui est plus
 miraculeux, il s'engendre vne ialousie entre le
 masle & la femelle à qui en sera gardien, & en en-
 trent quelque fois en querelles, & se batent l'vn
 l'autre: Ce qui ne s'experimente pas seulement aux
 Cinges & autres, mais aussi aux Ours, qui sont de
 nature fieree & cruelle, lesquels ont leurs petits en
 si grande affection, qu'ilz ne sont pas contens de
 les nourrir de leur lait, mais incontinent qu'ilz
 sont produitz, n'ayans presque aucune forme ilz les
 leſchent

*La misere de
 l'homme qui
 est nourry
 par autre
 que par sa
 mere.*

*Misere de
 l'homme en
 sa nourri-
 ture.*

Les cinges.

*Exemple
 pour les peres
 & meres.*

leschent & pollissent pour les rendre plus parfaitz : mesmes les petits oiseletz, lesquels combien qu'ilz en ayent bien souuent cinq ou six lousbs l'aïlle, & n'ayent ny laiët ny grain, ny autre semence pour les substanter, & toutes fois ilz n'espargnent artifice ou diligence que nature leur ait departy pour les nourrir.

Merueilleuse puissance du laiët duquel l'enfant est alaiëté.

C'est doncques vn vray tesmoignage de la misere humaine, veu que l'homme commence de bonne heure à estre priué de ce qui luy est deu par iuste droit de nature, estant contraint succer le laiët d'une estrangere & le plus souuent de celle qui est trouuée à meilleur marché, quelque corruption ou deformité qu'elle ait. Ce qui est le plus souuent si contagieux aux enfans, qu'il leur seroit mieux d'estre nourriz de quelque beste brute en vn desert, que d'estre commis à la misericorde de telles nourrices : Car non seulement les corps en demeurent interesséz & gastez, comme l'antiquité a experimenté en Titus filz de Vespasian, & plusieurs autres, lequel (ainsi qu'escriit Lampride) fut tout le temps de sa vie subiect à plusieurs maladies & infirmitéz, à cause qu'il anoit esté baillé à nourrir à vne nourrice, subiecte à maladie. Mais le pis est, qu'il demeure quelque impression & caractere aux ames de ceste vicieuse nourriture, comme dion le Grec escriit, au second liure des Césars, lors qu'il fait mention de Caligula, quart Empereur de Rome : les cruautéz & infamies duquel n'estoyent imputées à pere ny à mere : mais à la nourrice qui l'alaiëta, laquelle oultre qu'elle estoit cruelle & barbare d'elle mesme, encore frotoit elle quelques fois de bout de sa mammelle de sang, & le faisoit

faisoit succer à l'enfant qu'elle alaietoit. Ce qu'il practiqua si bien au par apres, qu'il ne se contentoit pas seulement de commettre vne infinité de meurdres: mais il sucçoit le sang de son espée ou dague, & le leschoit avec la langue, & souhaitoit que tout le monde n'eust qu'une teste, afin que tout d'un coup il les peust tous de capiter, & regner luy seul en la terre.

*Cruauté
effroyable de
Caligula.*

L'enfant n'auoit pas donc assez souffert de maux au ventre de sa propre mere, si d'abondant faisant son entrée en ce monde on ne luy en preparoit d'autres tous nouueaux par l'ingratitude des meres qui sont si tendres & delicates, qu'elles ne les veulent nourrir, mais les font tetter le lait de celles qui leur changent quelques fois leur fruit, ou les paissent de lait vicieux & corrompu. Dont procedent apres vne grande infinité de maladies, comme verolle, lepre, & autres semblables, ainsi que plusieurs medecins ont experimenté, au grand dommage des pauvres enfans, & eternelle infamie des meres: Car il est tout certain, que si la nourrice est louche, subiecte à ebriété ou maladies, ou autrement de meurs corrompues, l'enfant sera louche, non par son lait, mais par son regard frequent. Si elle est yurongne, elle prepare l'enfant à conuulsion, & debilité, mesme le fera yurongne & intemperé, comme on list en la vie de l'Empereur Tibere qui fut grand yurongne, par ce que la nourrice, qui l'alaietoit, non seulement beuuoit excessiuement, mais elle seura l'enfant avecques des soupes trempées en du vin. Voila comme la nourrice a tant de puissance à former les mœurs & les corps de l'enfant, que si elle est maladiue, le rendra maladif; si elle

*Cardan en
son liure de
Subtilitate.*

est insensée, elle le rendra insensé Laissons le en la garde & protection de sa nourrice. De combien de perilz est il enuelopé ce pendant qu'on le nourrit ? quelle peine & martyre ont ceux qui en ont la charge ? Les vns se rompent de force de bramer & de crier, en sorte qu'il ne fault point de reueille matin pour les faire leuer de nuit : les autres se choquent heurtent tousiours à quelque chose, & le plus souuent on ne voit que playes & vlcères en leurs pauures petits corps : sans mettre en conte plusieurs maladies hereditaires qu'ils apportent des corruptions de leurs parens. Mais qui ne s'estonnera de voir ce pendant les occupations fantastiques de ce petit cinge ? lequel le plus souuent ne cesse de gazouiller par les ruisseaux, comme vne grenoille, tantost il partist de la pouldre, fait de petites maisons de terre, contrefaict le cheuaucheur d'escuyerie sur vn baston de bois, court apres les chiens, & les chats, se courrouce contre l'un, applaudit l'autre. Qui pourroit iamais penser que vne si miserable creature, & conuerte de tant de pauuretez & maledictions, si vile & abiecte, par succession de temps s'abastardist ainsi, & deuint si superbe, & haultaine ? Ce qu'estant profondement considéré par le poëte tragique Euripide s'escrie :

Pleurer nous fault de l'enfant la naissance,

Pour estre né en misere & souffrance.

Luy decedé au tombeau se doit mettre

Auec esbas, & tous sanglots obmettre.

Que sert la vie à l'homme douloureux,

Où la lumiere, au pauvre languoureux ?

Mais beaucoup plus dignement, & bien d'un autre zele, ce grand philosophe celeste Iob, faisoit ceste

ceste mesme complainte & doleance, lors qu'il auoit ses rigoureux combats alencontre de Dieu, disant :

*Recorde toy que tu m'as faict fragile
Comme vn potier faict vn vaisseau d'argile,
Qui peut apres destruire & mettre en cendre.
Et que tu m'as comme vn formage tendre,
De creme & laiët formé & amassé,
Vestu de peaux, de membres compassé,
D'os & de nerfs, & de chair estably:
Remply de vie, & de sens anobly:
Puis maintenant deffoubz ton alliance
Me nourrissant à plus haulte esperance.*

*Roland
Pierre en la
traduction
des liures de
la nature de
l'homme de
Theodoriz.*

SI DONCQVES ce grand prophete Ieremie a deploré par grande compassion l'estat de la republique de Babylone captiue : Et si Anchises à lamenté la destruction de Troye la superbe : Le consul Marcellus la cité de Syracuse quand il la veit bruller : & Saluste la corruption de Rome : nous pouuons bien avec tant de gens de bien pleurer la miserable entrée que l'homme faict en ce monde, son auancement & perilleuse conuersation, & son triste & estrange depart. Ce que estant profondement considere par le prophete Esaie, se dou-

Esaie 9.

Jere. 20.

lente anatomie qu'en faict ce saint prophete Iob, & comme il le depeint au vis de toutes ses couleurs, quand il diët ainsi : L'homme né de femme, viuant peu de temps, qui se consomme comme fleur qui passe, & comme l'embre, qui iamais ne demeure en vn mesme estat. Mais espluchons vn peu ces termes, & laissons le poix & auctorité à chacun de ses traictz & sentences, & nous trouuerons que toute la Philosophie des Ethniques n'est que songe & fumée, au regard de celle de l'esprit de Dieu, lors qu'il veut induire l'homme à s'humilier & recognoistre, quand il l'appelle, homme filz de femme, a il faict cela sans cause ? Car entre toutes les creatures que Dieu a créées, il n'y en a aucune subiecte à plus de miseres & infirmitéz que la femme ; spécialement celles qui portent fruiët : car à peine ont elles vn mois de repos l'année, qui ne soit tout confit en crainte, & continuel tremblement. Puis il diët, viuant peu de temps, que ya il plus brieuf que la vie de l'homme ? que fault il pour l'estouffer & esteindre, si non luy boucher vn peule nez & la bouche ? Car sa vie n'est qu'un petit soufflé qui est enclos là dedans. A raison de quoy Theophraste & plusieurs autres anciens murmuroyent contre nature, de quoy elle auoit donné le benefice de longue vie aux cerfs, corbeaux & autres animaux, la vie desquelz n'apporte aucun profit ; & à l'homme, Roy de toutes choses, luy auoit donné si courte & briefue, combien qu'il eust bien en quoy l'employer, encores le peu qui luy reste de vie est retranché par le dormir, songes, resueries, courroux, malheuretez, & autres indignations. De sorte que si nous voulons tout mettre en conte, il nous reste mo-

ins

*Complainte
de Theophraste : La vie
des animaux
plus longue
que celle de
l'homme.*

ins que rien, que nous le puissions appeller vie, puis que le Prophete cōpare l'homme à l'vmbre. Qu'est ce autre chose de l'vmbre, si non vne apparence qui deçoit la veüe de l'homme, vn fantosme, vne faulxe figure sans substance, laquelle quelquefois apparoist estre grande, tantost petite ? Tout ainsi en prend il de l'homme, lequel quelquefois semble estre quelque chose, & neantmoins ce n'est rien. Car lors qu'il est plus hault esleué, & qu'il est au plus hault degré d'honneur, c'est alors qu'il perist soudain, & qu'on ne sçait qu'il est deuenue, non plus que l'vmbre, quand la nuit est venue : & luy en prend tout ainsi que dict le Psalmiste Daud : I'ay veu le meschant puissant & verdoyant comme le verd Laurier, & ie suis passé, & il n'y estoit plus: ie l'ay cherché, mais il ne se trouuoit point.

Nous auons monstré le plus succinctement qu'il nous a esté possible, par combien de perilz & naufrages l'homme sort de ce premier labyrinthe d'enfance. Considerons vn peu lors qu'il est plus promeu: regardons s'il y a quelque fin à ses miseres : & si nous voulons estre iuges equitables, nous trouuerons que tant s'enfault qu'il se termine ou prenne fin, que mesmes il se precipite plus auant: car c'est la faison ou nature luy dresse vn combat plus furieux, le sang luy commence à bouillir, la chair l'appelle & semond à faire son plaisir, la sensualité le meine, le monde maling l'espie, le diable le tente, la ieunesse le conuie, & si est impossible que se qui est combattu de plusieurs vices, & n'est secouru d'aucun, ne soit en fin desconfict ou abbatu: car au corps où ieunesse, liberté, richesses, & delices abondent, tous les vices du monde (dict Marc Aurelle) y met-

*Les miseres
de l'homme
quand il est
hors d'en-
fance, &
qu'il entre
en adoles-
cence.*

tent se siege. Ce n'estoit paz assez que ceste miserable creature que l'homme, fust nourry d'autre lait que de sa mere, si on ne le contraignoit encore de receuoir instruction d'autres que de ses parens.

*Complante
des peres qui
commettent
leurs enfans
aux ignares
& vicieux
precepteurs.*

Car il n'est plus gueres de Catons, qui daignent prendre la peine d'instruire leurs enfans, il leur est force d'esprouuer la seuerité des maistres, pour apprendre les principes des arts & sciences, veu qu'il n'y a terre tant fertile ou heureuse, qui ne s'abatar-disse si elle n'est diligemment cultiuée, & d'autant qu'elle est plus grasse & fertile, d'autant produict elle plus de meschantes herbes. Aussi d'autant que l'enfant est plus esueillé & dextre, plus y a il de peril qu'il ne se desbauche. Il fault doncques lors que les arbres sont petit, les appuyer, leur couper les branche & rameaux superfluz, si on en veult recueillir fruit au par après : aussi fault il reformer & rescinder les vices qui pullulent en ieunesse, de peur qu'ilz ne tournent au scandale des parens puis apres. Mais tant il y a de peres & meres qui par de fault de bien les faire instruire en ieunesse au lieu de repos, & consolation, mangent maintes poires d'angoisse en leur vieillesse. Et tant il y a de meres, lesquelles au lieu de les endoctriner ou faire instruire en leur ieunesse, les entretiennent & nourrissent en leurs voluptez & delices : Mais si elles sont nourrices de leurs corps, elles sont marastres de leurs ames.

Et si Heli a esté griesuement puny avec ses enfans, par default de les auoir chastiez si aigrement comme il appartenoit, que doiuent attendre les autres peres, qui non contens de ne corriger les leurs,

urs, & au lieu d'estre leurs correcteurs, ont esté leurs corrupteurs : Et ceux icy sont comparez aux cingés, qui tuent leurs petitz par trop les estraindre, & tenir chers, & sont cause qu'ilz tombent à la fin entre les mains des bourreaux, qui leur seruent de pedagogues & correcteurs. Les anciens Romains ont eu en si grand horreur les peres qui ne chastioient point leurs enfans, qu'ilz ordonnerent vne loy qui s'appelloit Falcidie, par laquelle, il estoit ordonné, que pour le premier delict on remonstraist au filz, pour le second qu'il fust chastié, le tiers qu'il fust pendu, & le pere banny, comme si par default d'auoir chastié son filz, il eust participé au delict.

*Mauuais
exemples des
peres enuers
leurs enfans.*

Mais ie demanderois volontiers, que feroient aujourd'huy les anciens Romains, s'ilz veoyent ce piteux estat de beaucoup de noz republiques : de quelz fers, de quelz liens, de quels tourmens assommeroyent ilz les peres, qu'au lieu de commander la discipline à leur maison, & de donner d'eux mesmes les premiers commencemens de bonnes vertuz à leurs enfans, autant que les commettre aux precepteurs, ils les corrompent & depraient eux mesmes par leur mauuais exemple : Car le premier precepte & formulaire qu'ils leur donnent de bien viure, c'est de blasphemer, crier, execrer, gourmander, yurongner, dissiper la substance de leurs petits innocens, paillarder, adulterer, prostituer filles & femmes en leur presence. Et tant il y a aujourd'huy de meres par le monde qui font comme Herodias, qui apprennent à leurs filles à dauser, rhetoriquer, hanter les compaignies, farder, peindre & plastrer leur visage : a se char-

*Les merces
qui sillent
les cordes de
quoy leurs
enfans sont
penduz.*

ger de bagues & ioyaux, comme si elles estoient mercieres à effeuer quelque boutique: mais il leur en prendra à la fin comme il fist à Dauid, le peché duquel fut puny par ses enfans, lesquelz ont esté si desbordez que l'un d'eux Amnon viola sa propre seur Thamar: & l'autre Absalon tua son frere Amnon: puis machina & coniura la mort de son propre pere, & le chassa hors de son royaume. Car la reigle des anciens Philosophes a tousiours esté trouuée veritable, que l'homme commet beaucoup de vices en ce monde, la punition desquels Dieu garde en l'autre: excepté la coulpe que l'homme commet d'auoir mal nourry ses propres enfans, lequel a de coustume de porter la peine & la punition de son filz en ce monde: car le pere ne peut donner à son filz que la chair fragile & mortelle, par la corruption de laquelle la vie prent fin: mais par la bonne doctrine & par la science, l'eternelle renommée & memoire s'acquiert.

Nous concludons doncques, que si les enfans ont esté en grand peril & misere estans nourriz par le lait corrompu (les plus souuent) des nourrices, encore le peril redouble à l'endroit de ceux qui les doiuent faire endoctriner, d'autant que la pasture du corps est plus vile de celle de l'esprit. Mais pour ce que nous n'auons point encores mis Platon en ieu, lequel a plus diuinement philosophé sur les calamitez humaines, que tout le reste des Ethniques, lesquelles il a si heureusement deduites & recherchées par les menuz, que plusieurs lisans ses liures De l'immortalité de l'ame, & son Axioque, se precipitoient du haut des rochers & montagnes dans les fleues & vndes impetueuses, afin que

*Merueilleuse
philosophie
de Platon sur
les miseres
humaines.*

que trenchans le fillet de leur vie calamiteuse, ilz eussent fruition & iouissance de la seconde vie, qui est le vray & asseuré port de salut. Ce grand Philosophe Platon en vn dialogue qu'il a fait de la mort & mespris de ceste vie caducque, introduit vn certain Philosophe appellé Socrates, lequel ra compte & deduit par vne admirable eloquence les miseres & naufrages de nostre vie; comme il s'ensuit. Ne sçais tu pas (dit il) que la vie humaine n'est qu'une peregrinatique, laquelle les Sages partent & passent en ioye, chantans de liesse, quand par la necessité ils s'approchent du but inequitable d'icelles. Ne sçais tu pas bien que l'homme consiste de l'ame qui est enclose la dedans comme en vn tabernacle, duquel nature nous a enuironnez, non sans grans maux & facheries; & encore se pendant si elle nous eslargist quelque peu de biens, si sont ilz cachez & de peu de durée, & confitz en amertume & tristesse, à l'occasion desquelz l'ame ressentant douleur, vient à desirer l'habitation celeste, & souhaite la iouissance des biens supernels.

Considere que le departement de ce monde, n'est autre chose qu'une permutation & changement de mal en bien. Mais viença, dit il, de puis la natiuité iusques au sepulchre, quelle espece de misere y a il, qu'il n'experimente, soit de pauvreté, de chaleur, de froidure, de verges, & de coups, mesme deuant qu'il puisse annoncer ses petites conceptions; quel autre messager ou plus certain truchement peut il auoir de ses miseres, que ses pleurs, angoisses, & gémissementz; apres qu'il a digéré tant de maux, & qu'il est paruenue iusques au septiesme an de son aage, incontinent il luy fault
des

des gardes & precepteurs pour l'instruire aux lettres. Croissant plus outre, & venant en l'adolescence, il luy fault des reformateurs & censeurs plus seueres & rigoureux, pour mieux dompter & accoustumer aux labours l'impetuosité de ces ieunes gens. Cela fait, le poil commence à luy conurir la face, & lors il denient homme, & toutesfois c'est l'heure qu'il entre en plus grande anxieté & trauail d'esprit. Il fault qu'il frequente les lieux publics, qu'il hante les compagnies qui sont cōme pierres de touche, pour cognoistre le bien & le mal. S'il est extraict de quelque maison illustre & notable, il luy est force faire mille entreprinſes de guerre, s'exposer à vne infinité de perilz, hasarder sa vie, respendre song sang pour mourir au liēt d'honneur, ou bien il sera reputé casanier ou cendrier, & contemnē de tous. S'il est de basse condition, & qu'il soit appellé à l'exercice des arts mechaniques, il ne laisse pour cela d'encourir mille trauaux, peines & perturbations, tant du corps que de l'esprit: il trauaillera iour & nuict, suera sang & eau pourgaigner ce qui luy est necessaire à maintenir l'estat de sa vie, & le plus souuent, quelque labeur ou diligence qu'il puisse employer, il ne peut à peine suruenir à sa necessité.

*Notable
sensation de
Marc Aurelle,
sur les
miseres hu-
maines.*

Ce n'est donc pas sans cause que Marc Aurelle dixseptiesme Empereur de Romme, considerant la miserable condition de nostre humanité, auoit accoustumé de dire: il ay pensé moy mesme s'il se pourroit trouuer aucun estat, aucun aage, aucune terre, aucun royaume, aucun siecle, auquel il se soit peu trouuer homme qui s'osast vanter de n'auoir point en sa vie gousté que c'est que la fortune aduerſe;

aduerse ; & s'il s'en pouuoit trouuer vn, ce seroit vn monstre si hideux en la terra que les mors & les vifz auroyent enuie de le veoir. puis il conclud : Et en fin i'ay trouué mon conte, que celuy qui estoit hier riche, est au iourd'huy pauvre : celuy qui estoit hier sain, aujourd'huy ie l'ay veu malade : celuy qui rioit hier, aujourd'huy ie l'ay veu plover : celuy qui estoit hier en prosperité, aujourd'huy ie l'ay veu mal-fortuné : celuy qui estoit hier vif, ie le voy maintenant en la sepulture.

RETournons doncques à noz premieres erres, & deduisons les choses par les menus. Qui est celuy d'entre les humains qui se soit iamais adonné à quelque estat, ou à quelque autre maniere de viure, qui ne l'ait en fin accuse, & duquel il ne se soit plainct, ennuyé & fasche ? Et pour le mieux experimenter, considerons les principaux estatz en particulier.

Commençons par cieux qui nagent en l'eau, *Misere de ceux qui vont sur la mer.* & qui font profession de la marine, en combien de perilz sont ilz iour & nuit & quelle est leur demeure & habitation, sinon vne salle & orde prison ? comme ensemblable est leur maniere de viure. Quelz sont leurs vestemens, sinon vn vray esgout & esponge de pluye ? Ilz sont tousiours vagabons & en continuel exil, sans aucun repos, agitez des vens, des pluyes, des griesles & neige, en la miséricorde des pirates & escumeurs de mer, des rochers & tempêtes, & en hazard d'estre ensepulturez au ventre des poissons : c'est pourquoy Bias ce sage philosophe Grec ne scauoit s'il deuoit compter & mettre telle espece de gens entre les terrestres ou aquatiles, & doubtoit s'il les deuoit nombrer entre les

les mortz ou les vifs. Et vn autre appellé Anacharsis disoit, qu'ilz n'estoyent non plus esloignez de la mort, que de la distance de deux ou de trois doitz, autant que le bois contenoit d'espoisseur, sur lequel ilz nageoyent.

*Louenge de
l'agriculture
pour mieux
monstrer les
miseres au
sarapés.*

*Cha. 2. de
Genese.*

*Misere des
laboureurs.*

Et si leur vie nous semble cruelle & abominable, quelle plus grande douceur pensons nous trouuer en l'agriculture & labeur de la vie rustique : laquelle de prime face semble doulce, heureuse & tranquille, simple & innocente, mesmes que plusieurs patriarches & prophetes ont esleu ce genre de vie, comme celuy où il y a moins de fraude & tromperie. Et aussi que plusieurs Empereurs Romains ont iadis abaudonné leurs palais, capitolles, arcs triumpaux, theatres, amphitheatres, termes, collifées, pyramides, & autres pompeux & superbes edifices pour se tirér aux champs, cultiuer de leurs mains leurs terres, arbres fruitiers, iardins, comme nous auons de Diocletian, Atalle, Cyrus & autres recitez en Columelle, Beroal, Constantin, Cesar & autres. Mais ceux qui voudront considerer ces choses de plus pres, ils diront bien, que parmy ces roses il y a beaucoup d'espines. Qu'il soit vray, Dieu ayant chassé l'homme de son Paradis, ill'en uoya à la terre comme en vn exil. Et luy dict : La terre sera maudicte à l'occasion de toy : tu mangeras d'icelle en trauail tous les iours de ta vie : car elle produira espines & charbons, & mangeras l'herbe des champs, en la sucure de ta face mangeras le pain, iusques à ce que retournes en la terre, de laquelle tu es prins.

Mais helas ! qui a mieux experimenté ce que le Seigneur dict, que les pauvres laboureurs des champs

champs? lesquels quelque fois apres auoir labou-
ré, semé, fumé les terres, trauaillé tout le iour, endu-
ré l'extreme chaleur du Soleil, la rigueur du froid,
quelquefois la morsure des serpens, sué sang &
eau toute l'année pour accoustrer la terre leur
nourrice, esperant en recueillir les fruiçz, & soudain
voicy vne gresse, vne gelée, vne tempeste, vne brui-
ne, vn frimat qui les defraudera de toute leur espe-
rance. A l'vn de ses brebis & vaches mourront, à
l'autre les gendarmes pendant qu'il est aux champs
au labour, luy rauront ce qu'il a; de sorte que quand
il est de retour à sa maison, au lieu de receuoir con-
solation & de trouuer repos, sa femme crie, ses en-
fans pleurent, toute sa famille lamente & crie à la
faim. Brief, ce n'est autre chose qu'une vlcere &
playe, ayant vne perpetuelle cause de douleur, qui *Platon.*
maintenant se plainct d'une chose, tantost de l'au-
tre, tantost de la pluye, tantost de la secheresse, tan-
tost des chenilles, tantost des vents & tempestes:
mais sur tous des gendarmes, & autres malheurs
infinis, figurez en forme de complainte par vn *Da*
pacem, duquel vn mien amy me feist vn iour pre-
sent, dont la teneurs s'ensuit.

COMPLAINTE ET QUE-
RIMONIE DES PAUVRES
laboureurs.

O Dieu que nul ne peult desdire,
Tu sçais & cognois si ie mens,
Que plus n'ay cheuaux ne iumens,
A qui doncques pourray-ie dire

Donne nous.

DA.

Fors à toy coronal de tous,
 Qui les peux casser sans danger ?
 Je te supply pour ne venger,
 Leur donner & aussi à nous,

Paix.

PACEM.

La paix nous seroit necessaire
 A mon aui, & neantmoins
 Si tu veulx punir les humains,
 Tu en as cause, & le peux faire,

Seigneur.

DOMINE.

Les percs que nous auons,
 Combien qu'au monde eussent esté,
 Iamais telle meschanceté
 Ne veirent comme nous voyons

En ces iours.

IN DIEBUS NOSTRIS.

En la sueur de mon visage
 Ie labeure & meurs de faim.
 Trois iours a, que morceau de pain
 Je n'ay mangé à mon mesnage,

car il n'y a

QVIA NON EST.

I'ay planté, semé, vendangé,
 I'ay fume les champs & pastirz
 Pour donner vie à mes peitz.
 Mais helas le tout a mangé

autre

ALIVS.

Non pas un seul Dieu sçait combien
 Lon ne fait chacun iour d'alarmes,
 Tant larrons, sergens, que gendarmes,
 Et autres avec, qu'on sçait bien

que

QVI.

Pour à mes veaux la teste fendre,
 Pour bien escorcher mes moutons,

*Sont gens qui ont barbe aux mentons,
Mais cherchez qui pour nous defendre*

PVGNET.

basaille

*Helas c'est bien pour se debatre,
Entre nous pauvres laboureurs,
Quand un tas de meschans coureurs
Nous battent au lieu de combatre*

PRO NOBIS

pour nous

*O mon createur quand ie pense
A ta bonté, ie me conforte,
Sachant que du mal que ie porte
Nul ne m'en fera recompense,*

NISI TV.

que toy

*De mettre au monde ma fiance
Nenny c'est vn mot resolut,
En eux n'y a point de salut:
En toy seul est mon esperance*

DEVS.

*qui es mon
Dieu*

*Quand pillerie cessera,
Quand raison & bonne police
Maintiendra l'effect de iustice,
Adoncques le bon temps sera,*

NOSTER.

Laissons les pauvres laboureurs avec leurs miseres & trauaux : Penetrans plus auant regardons quel il faict en la trafique de marchandise. Si nous la considerons exterieurement, elle semble exempte de miseres, & promettre quelque repos pour les richesses en quoy elle abonde: mesmes que Pline l'a dict estre inuentée pour la necessité de la vie, & que plusieurs hommes sages, comme vn Thales, vn Solon, vn Hippocrates, l'ont exercée, & aussi qu'elle est cause de nourrir les Princes estrangers en amitié

*Miseres des
marchans,
avec une
bien ample
description
de leurs
fraudes.*

amitié & beneuolence, transportant d'une cité, ce qui abonde ou default en l'autre. Mais nous ne la pouuons si bien desguiser, qu'on ne cognoisse à veue, d'œil combien la vie des marchans est inquiète, à combien de dangers ilz sont subiectz à toutes heures tant par mer que par terre, sans deduire ou mettre en conte que la pluspart du temps, ilz sont cōme fugitifz, & vagabons de leurs villes & pays. Et ne semblent en rien differer des banniz : sinon que leur bannissement est volontaire, à cause qu'ilz volent, courent & brulent par mer & par terre, par feus & flammes, pour vne ardeur & conuoitise desmesurée de gagner, & sont contens d'estre priuez du repos & aise qu'ilz deussent receuoir de leurs propres femmes, & enfans, terres & possessions, & estre à toutes heures en hazard de leur vie, par mille aguez & embusches qui leur sont preparez des pirates & autres : & tout pour vne insatiable auarice qui les tourmente, sans mettre en conte que le premier sanctuaire de leur confrairie, n'est autre chose que se pariurer, tromper, & deceuoir leur prochain; de sorte qu'à peine aucun faisant telle traffique se peut enrichir que par tromper autrui : & ont en leur commun proverbe, qu'il ne fault que tourner deux ou trois ans le dos à Dieu, & eslargir vn petit l'entrée de sa conscience pour s'enrichir, & surmōter la fortune. Aussi quelz nous pourrions adiouster beaucoup d'autres maulx & maledictions qui en dependent, lors qu'ilz apportent les marchandises corrompues des pays estranges, qui ne sont point necessaires à l'usage de la vie humaine : mais seulement pour entretenir les femmes, enfans, & bragards en pompes &

*Corruption
de l'estat de
marchandise*

& delices, comme si nostre nature n'estoit pas assez infirme & coquine d'elle mesme, sans l'esgüillonner d'auantage: & ce pendant il n'y a royaume ne province qu'ilz ne despouillent d'argent avec leurs noualitez: Et le pis est, qu'ayans recen l'impression des mœurs estranges, ilz les nous communiquent avec leur marchandise, & nous corrompent & deprouent: ilz tiennent leurs conciles, monopoles, & assises, & ont quelque communauté de bourses, où il n'y a que les gros qui y payent, & surmontent en ce les petits mercadans: car ils leur vendent en gros, & ilz nous trompent apres en detail; & quelque fois le peril est grand: car sous conuerture de leur raffique, ils ont intelligence avec les princes estrangiers, leur communiquent noz secretz, leur prestent argent: & en fin trahissent & vendent leur republique, comme nous auons experimenté depuis quelques ans en France, avecques le grand detrimet & desolation de beaucoup de peuple.

Ie laisse mille petites autres fraudes & tronperies lors qu'ilz sophistiquent, alterent, corrompent & deguisent leurs drogues, desqueles le plus souvent la vie de l'homme despend: toutesfois cela est si bien de l'appennage de leur art, que mesmes ilz y instruisent leurs facteurs & seruiteurs en leur iuennesse, & à ceux qui sont mieux apprins, ilz augmentent les gaiges, & donuent plus grand pris: à ceux principalement qui scauent mieux parier, iouer du plat de la langue, ou contrefaire le Geneuois, le Florentin, le Venitien. Et la chose est reduite en si pireux estat pour le iourd'huy, que n'oseriez sortir d'une boutique, apres auoir offert quelque pris, que y retournant incontinent vous ne la trouuez

*Serviteurs
ministres
de leurs
maistres.*

supposée, escamotée, & changée par l'artifice de ces petits laronneaux, lesquelz ne font conscience d'engaiger leur ame au diable, pour enrichir leurs maistres. Il y a encores vne autre espece de marchandz, desquelz nous n'auons encores rien touché, qui aornent leurs boutiques des denrées des autres, & soubz le pretexte de faire quelque gros fait de marchandise, empruntent de vns & des autres, fraudent leurs creditiers. Et apres que par telz artifices ils ont ainsi sureté quelque grosse somme de deniers, font banqueroute, vont (comme on dict) au safran: & cherchent puis apres leur demeure en quelque autre province, où ils viuent à leur aise de ce qu'ilz ont volé & rapiné aux autres, lesquelz ilz laissent le plus souuent en telle pauvreté, qu'il en y a eu qui se sont penduz & estranglez de leurs propres mains, se voyans frustrez de ce qu'ilz tenoyent aussi assurez qu'en leur bourse. Lesquelles choses estans profondement considerées par les Atheniens, ne voulurent premettre que les marchans habitassent avec les autres citoyens, mais leur ordonnerent certains lieux sequestrez de leur cité où ilz exerçoient leur trafique; joinct qu'il y a eu plusieurs anciennes Republiques, où les marchandz n'estoyent receuz aux dignitez & offices publiques, ne admis au conseil des Citoyens, & autres membres de la ville, comme en semblable les Ecclesiastiques les ont souuent condamnez en plusieurs passaiges de leurs escriptz, comme saint Iean Chrysost. & saint Augustin, qui disent qu'il est difficile qu'ilz puissent complaire à Dieu, ou faire vraye & condigne penitence de leurs pechez.

CONSIDERONS VU peu la vie tragique & seruitude

servitude de ceux qui hantent la guerre, laquelle est si austere & rigoureuse, que les bestes brutes l'auroient en horreur : le repos desquelles est d'estre cachées la nuit aux cauernes de la terre, mais le soldat veille presque tousiours, & se couche à l'enseigne de la Lune, de la pluye, du vent, de la gresle, de la neige : il endure faim, froid, chaud : puis quand il entend le triste signe de la bataille, il faut qu'il se delibere de receuoir prompt mort, ou tuer & meürdir son prochain. Et se fait pour six frans le mois bouclier d'un coup de canno : de sorte qu'entre toutes les miseres du monde il n'y en a aucune pareille ou egale à celle du soldat. Mais veux tu scauoir combien le spectacle de la guerre est piteux ? As tu iamais veu le conflict de l'Ours & du Lyon, ou de quelques autres furieux animaux ensemble : quel tremblement, quelle cruauté de les veoir se desmembrer, & deschirer l'un l'autre ! Mais combien est il plus abominable de voir homme contre l'homme, passe, furieux, & quasi transformé en beste brute, pour exercer sa rage contre son prochain, sans mettre en compte vne infinité de mauix qui en depèdents C'est le pauvre peuple qui a composé & basti tant de belles citez : c'est luy qui les a administrées, par la sueur de son labeur, & par sa diligence enrichies, fortifiées & maintenues : mais en sa presence elles sont demolies, dissipées & gastées, son bestial rauy, ses bledz comme abortifz couppez en herbe, les pauvres laboureurs tues & meürdrys : les villages & villes brulées, tout est en crainte & continuel tremblement il n'y a famille qui ne pleure & lamente : les artz sont refroidiz, les pauvres gens qui sont deterréz sont

Miseres de gens de guerre.

J'ay escript plus ample-ment cecy en un traicte, que ie mis en lumiere l'ars De paix & de guerre.

contrainctz ieufner & mourir de faim, ou auoir refuge aux artz illicites & defenduz, pour subſtanter leur panure vie : les vierges ſont violees, les chaſtes matrones demeurent ſteriles en leurs maiſons : les loix ſe taiſent, l'humanit   eſt eſteincte, l'equit   eſt ſupprim  e, la religion eſt contamin  e ; les lieux ſacrez ſont prophanez, les pauvres vieillardz demeurent captifs, ou voyent le plus ſouuent tuer leurs enfans deuant leurs yeux, la ieuneſſe ſe desborde    toute eſpece de mal ; lon trouue vne infinit   de veſues, autant d'orphelins. Les Roys, Princes & Monarques ſont enui  s pour les gros ſubſides qu'ilz exigent du peuple. Ce ne ſont que murmures, haines, imprecations. Il faut entretenir l'eſtranger, le gaigner & pra  ctiquer. Il faut faire groſſe deſpence pour les preparatifz de la guerre, ſoit ſur mer ou ſur terre. Il faut fortifier bouleuers, rempars, dreſſer tentes, trainer machines, canons, armes, chariotz, nettoyer ſoſſez, faire guetz, ſentinelles, & ſemblables exercices de guerre. Helas, n'eſtoit ce pas aſſez que nature euſt cre   l'homme ſi miſerable & abie  , & ſubie   a tant de maux ſi d'abondant pour l'aſſommer & acabler du tout elle ne luy adiouſtoit encore la guerre, mal ſi eſtr  ge & pernicioeux, quil comprend en ſoy, & ſurmonte toutes autres eſpeces de maux : mais ſi peſtilent & contagieux, quil n'aſſlige pas ſeulement les meſchans, mais ſes plus cruelles playes ſeignent ſur les pauvres innocens.

*Les maux
que produict
la guerre.*

Encore ſi noſtre rage s'exercoit contre l'eſtranger ou barbare, la victoire duquel peult raporter quelque contentement au vict  ur. Mais bon Dieu, voulons nous ſ  auoir quelles ſont les gloires & troph  es

trophées des guerres entre les Princes Chrestiens.
 Leur salut & cōseruation c'est la ruine de leur pro-
 chain, leurs richesses sont les pauuretez & despouil-
 les des autres. Leur ioye est le dueil, & les larmes
 d'autruy; encor le plus souuent leur victoire ne peut
 estre si heureuse, que le victeur & le vaincu en fin ne
 pleurent & lamentēt. Car il ne fut oncques bataille
 si heureuse, où le vainqueur mesme ne s'en repente,
 s'il est touché de quelque humanité. Ce que les
 Ethniques ont recogneu & cōfessé par leur propre
 tesmoignage. Comme ce grand Empereur Marc
 Aurelle, lequel apres plusieurs glorieuses victoires
 obtenues cōtre ses ennemis, ainsi qu'il en receuoit
 son triumphe à Rome, resentant en son ame le tour
 qu'il auoit faict à son prochain, commença à s'escri-
 re lors qu'on le conduisoit en son chariot de trium-
 phe: Quelle plus grand folie ou vanité peult estre à
 vn Empereur Romain ? pour ce qu'il a conquesté
 force villes, alteré les pacifiques, destruit les citez,
 rasé les fortresses, desrobé les pources, enrichy les
 tyrans, faict vne infinité de veufues & orphelins, &
 en payement de tout ce dommage, on le reçoit a-
 uecques triumphe & magnificence. Beaucoup sont
 mors, plusieurs ont trauaillé, & vn seul emporte la
 gloire. Puis il adioustoit : Par les dieux immortelz,
 quand on me cōduisoit à Rome en tel triumphe, &
 ie voyoye les pauvres captifz enferres, j'entendois
 les lamentations des veufues, ie regardois traîner
 vne infinité de trefors mal gaignez, ie me re cordois
 des mortz. Si ie m'esioüissois en public, ie plorois
 gouttes de sang en mon cœur, & cōmençois à mes-
 crier cōtre Rome, Viença Rome, pourquoy resioüis
 tu contre l'infortune d'autruy ? Es tu plus antiq; que

*Philosophie
 Chrestienne
 d'un Ethni-
 que.*

Babylone : plus belle que Helie : plus riche que Carthage : plus forte que Troye : plus peuplée que Thebes : plus enuironnée de nauires que Corinthe : plus delicieuse que Thyre : plus heureuse que Numance : que toutes sont peries, vestues de tant de vertus, & gardées de tant de vertueux : & tu esperes demeurer perpetuellement fourrée de tant de vices, & peuplée de tant vicieux. Croy vne chose pour certain, que la gloire qui est à ceste heure de toy, a esté premierement d'elles, & la destruction qui est à presant d'elles, sera puis apres de toy. Quelle philosophie : quelle sanctimonies quelz oracles soubz l'escorce des parolles d'un Ethnique, & qui n'estoit aucunement illustré de lumiere Euangelique : N'auons nous point de peur, nous qui sommes nourriz à meilleure escolle, & enluminez de la grace du saint Esprit, que le payen s'esleue au iour du iugement contre nous : qui faisons si bon marché du sang humain, veu que la guerre à desia par tant d'années inquieté la republique Chrestienne, qu'à peine trouuerez vous auiourd'huy region en l'Eutope, qui ne soit teincte de sang humain, ne mer ou fleue que n'en rougisse.

Halaricus Roy des Gotz, ayant quelques fois saccagé Rome (comme racompte Paul Orose, qui florissoit de ce temps) fist proclamer & crier à son de trompe qu'on ne fist mal ou offence aucune à ceux qui se seroyent retirez au temple de saint Pierre & saint Paul : mais la chose est venue en telle desolation en nostre siecle, que lon n'est pas en seureté ou sauuegarde aux temples, ou lieux saints, ausquels les pauures filles & femmes ont esté violées, & les pauures brebis de Iesus Christ ont esté

*Cruauté des
soldats.*

Gaudensius

Merul.

Meurres en

l'eglise.

esté

esté tuées & meurdries. Tant les hommes sont des-
bordez, lesquels sans pardonner à aage, sexe, ou
dignité sacrifient tout & semblent vouloir comba-
tre & ruiner la nature mesme, & sera force à la fin
(si Dieu n'y pouruoit) de peupler les republicques de
bestes sauuaiges, ou de troncz d'arbres, car peu à
peu la terre s'en va deserte.

Mais comment sommes nous si prompts & en-
clins de perdre, & ruiner ceux, pour la conseruation
desquelz le Seigneur a voulu mourir : mais comme
sommes nous si prodigues de leur vie & sang, veu
que Iesus Christ a voulu espandre le sien, pour les
conseruer & garder : mais que n'auons nous au
moins autant de compassion de nos freres comme
les bestes brutes ont les vnes des autres : lesquelles
n'exercent leur rage & cruauté les vnes contre les
autres, ou si de fortune elles combattent quelque-
fois, c'est lors qu'elles sont pressées de faim ou pour
la defence de leurs petitiz. Et si s'aident semblable-
ment des armes que nature leur a données, sans y
adiouster des tonnerres, & machines inuentées par
les diables, veu qu'il n'y a chose terrienne qui ne
soit vaincue par la force & violence de canon: tel-
lement que ceste inuention (la bien considerant) n'est
pas seulement plus dangereuse que toutes les
armes les plus trenchantes du monde, mais enco-
re est elle plus pernicieuse que tout autre venin
ou poison, mesme que la propre foudre du Ciel :
laquelle pource qu'elle est composée de quatre
forces elementaires, estant en la plus grande par-
tie de sa plus grande secheresse, iettant le feu au
milieu du souffre, vient à se multiplier d'air & de
feu, y faisant avec l'humidité meslée avec la terre

*Comparaison
de la guerre
des animaux
& de celle
des hommes.*

*Voy le liure
de la pyro-
technie, au-
trement se-
cret des feux.
Comme s'en-
gedre le son
et bruit des
canons.*

subtile, vne vapeur grosse & enflammée, de sorte que la nature de chacun element combatant avec l'autre, se conuertit en humeur & en grande ventosité, & à cause du chaud & humide, qui ne pouuans durer ensemble, s'efforcent de saillir dehors, l'air s'adresse à l'air, & le feu tiré de sa uature se traueille de monter en hault, encore qu'il soit auteur superieur, & excédant en pouuoir tous les autres, lesquelz il conuertit en foy auant que de sortir. Au moyen de quoy vient à naistre vne impetuosité si grande qu'il est necessaire que la chose de laquelle ceste poudre est reduite, soit mise en pieces, ou que le plus foible vienne à ceder au plus fort, & puis de tout ce tintamarre naissent canons, double canons, serpentines, couleurines sacres, faucons, fauconneaux, mouschetz. En l'imoposition du non desquelz ont grandement failly les maistres, leur imposans les noms d'oiseaux qui seruent à nous donner plaisir, mais ilz leur deuoyent plustost aproprier les noms des diables infernaux: car comme ceux cy deschirent & demébrent les corps ainsi les autres foudroyent les ames.

Nous auons declaré quel il fait à la guerre, & quelle recompense raportent ceux qui la pratiquent: Regardons maintenant aux maisons des Princes quel il y fait, & quelle est la felicité de messieurs les courtisans, qui font l'essay de leurs delices: semble il qu'il y ait au monde felicité plus grande que d'estre regardé de bon œil d'un Prince auoir son oreille à toute heure, estre fauorisé, chery, donner accès aux autres, prendre les meilleurs despoilles, exercer caresses, embrassemens, cōuis, & autres offices d'humanité, avec vne infinité de telles

telles especes de dragées & eau beniste de Court.

Il y en a de fins & rusez qui font comme le pesh-
 cheur : qui dès qu'il y a quelque chose à la ligne, il
 tire & s'en va à tout. Les autres iouent à boute-
 hors : les autres attendent qu'ilz soyent pleins
 comme esponges, & à la fin on leur fait tout ren-
 dre. Autres qui ne font qu'inuenter subsides, &
 chercher moyens d'enfler les tresors des Roys, &
 s'engressent des espouilles du pauvre peuple. Et les
 princes font quelques fois d'eux cōme nous faisons
 des porceaux: nous les laissons engresser afin de les
 manger & deuorer : apres aussi les souffrent ilz
 s'enrichir pour les despouiller quand ilz sont gras :
 & vn nouueau venu sera quelque fois preferé &
 subrogé en leur place. Voila comme ce pauures mi-
 serables courtisans vendent leur liberté pour s'en-
 richir. Il fault qu'ilz obeissent & obtemperent à
 tous commandemens, iustes ou iniustes, qu'ilz se
 cōtraignent de rire quand le Prince rit; qu'ilz pleu-
 rent, quand il pleure; approuuent ce qu'il approu-
 ue; qu'ilz condamnent ce qu'il condamne. Il faut
 obeir à tous, alterer & changer du tout sa nature,
 estre seuer avec les seueres, triste avec les tristes,
 & quasi se transformer en la nature de celuy à qui
 ilz veulent plaire, ou n'auoir rien. Si le prince est
 lascif & impudique, il le faut estre aussi: S'il est cru-
 el, il fault se delecter à l'effusion de sang. Brief, il
 fault qu'il symbolise avec l'humeur de celuy a qui
 il veut plaire, encore le plus souuent vne petite
 offence estainct tous les seruices qu'on a faitz en
 sa vie. Ce que ceux qui assistoyent à Adrian l'Em-
 pereur practiquerent: lesquelz apres auoir esté par
 luy erigez en haults estatz & dignitez, par le rap-
 port

*Les rusez
 courtisans
 abandonnent
 la cour,
 quand ilz ont
 peshé quel-
 que chose.*

*Servitude
 des cours: sans.*

port de quelques flatereaux, ne furent pas seulement desnuiez de ce qu'il leur auoit donné, mais mesmes furent declarez ses ennemis capitaux. Ce que Platon ayant viuemēt consideré & preueu en la court des Atheniens, leur quitta promptement leurs delices: lequel ne peut toutefois si bien se commander, qu'il ne retournast à Denis Tyran de Secile, lequel à la fin le vendit à des pirates. Mais cōment en print il à Zenon ce sage philosophe vieillart, lequel Phalaris en satisfaction de ses services fist cruellement mourrir: comme aussi fist le Roy de Cypre, Anacreon, & le noble philosophe Anaxagoras, & Neron son precepteur Seneque, & Alexandre Callisthene, pource qu'il ne l'auoit pas voulu adorer, & luy fist couper les piedz, & les oreilles & les mains, & puis arracher les yeulx, & le lascia à la misericorde d'une austere prison où il fina miserablement ses iours. Telle a esté le plus souvent la fin de grand nombre de doctes hommes, lesquelz ne voulans obeir aux temeraires affectiōs des monarques perdoient la vie pour recompēse de leurs services & salubres conseilz, sans mettre en compte les vices qui accompagnent ordinairement ceulx qui suiuent la court, où la pluspart des choses humaines sont preposterées. Beaucoup à la court t'ostent le bonet, qui te voudroient auoir osté la teste. Tel ploye le genoil à te faire reuerence, qui se vouldroit estre rompu la iambe à te porter en terre. Tel y est appelé Monsieur qui merite nom de bourreau. Il y a tousiours ie ne sçay quoy, ou ie ne sçay comment, ou vn ie ne l'entend pas, qui est cause qu'incessamment on te plaint ou s'altere, ou s'y de pite. A la court si voulez adulterer, vous trouue-

Vices execrables de la court.

rez des complices; si voulez querelles, vous trouuerez à qui : si voulez mentir, vous trouuerez qui approuuera voz mensonges : si voulez desrober, ou vous dira mille subtilitez pour y paruenir. Si voulez piper, cartes & dez ne vous manquent point. Si voulez iurer, & tesmoigner faulx, vous trouuerez qui vous payera : brief si voulez vous adonner à toutes sortes de maulx & de pechez, vous en trouuerez là les vrais formulaires & exemplaires. Voila la vie d'un grand nombre de messieurs les courtisans, qui n'est pas vie, mais vne mort prolixie. Voila en quoy leur ieunesse est employée, qui n'est pas ieunesse, mais vne mort transitoire.

Quand aux vieillarts, sçais tu qu'ils en rapportent : la teste grise, les pieds pleins de gouttes, la bouche edentée, les reins pleins de grauelle, les cueurs pleins de pensemens, & l'ame guere nette de peché. Brief, à la cour il y a peu à escrire & beaucoup de quoy murmurer : desquelles choses, si tu desires plus ample cognoissance, lis ce qu'a fait dom Antoine de Guevara, Euesque de Módouët, & chroniqueur de l'Empereur : & Aeneas Siluius, autremét dict le Pape Pie, qui ont composé deux tresexcellés & particuliers traictez de ceste matiere, où ils ont si bien depeint messieurs les courtisans au vis, qu'ils ont retranché l'esperance de rien adiouter à ceux qui en veulent discourir apres eux.

LAISSONS les courtisans avec leur vie si inquiete, & miserable, & contemplons vn peu l'estat, des Roys, Princes, monarques & empereurs, pour lesquelz il semble seulement que la felicité soit créée. Car si vous considerez tout ce qui peut rendre la vie de l'homme tranquille, heureuse, &

Miseres des monarques & princes.

*Les princes
sembloient est
re exemple
des mitres.*

& contentez; vous trouuerez, que fortune entre tous les autres mortels les en a prodigalement pourueuz. Qui rend l'homme plus admirable en ce monde, que les biens, dignitez, richesses, empires, licence de faire bien ou mal sans correction, puissance d'exercer liberalité, toutes especes de volupté, tant de l'esprit que du corps; Tout ce qui le peult sou haïter pour le contentement de l'homme, soit en appareil du boire & manger, variété des viandes, en magnificence de seruices, vtenfiles & vestemens, ce qui peut chatouiller les sens, & flater la concupiscence humaine, leur est préparé des le berceau, pour conduire l'estat de leur vie avec plus grand heur & felicité. Le discours de laquelle si nous le voulons seulement considerer exterieurement, il n'y a celuy qui ne confesse, qu'ilz triomphent seulz de ce qui tient tous les autres en langueur. Mais si nous voulons contempler vn peu les choses de plus pres, & les examiner à iuste balance, nous trouuerons que les mesmes choses, que nous pensons estre degrez pour venir à felicité & les rendre heureux, sont les vrais instrumens de vice, qui leur causent les plus grands malheurs, & qui les rendent plus infortunez. Mais que leur seruent leurs accoustremens precieux & honorables seruices, viandes delicates, puis qu'ilz sont en continuelle crainte d'estre empoisonnez, seduitz & trompez par ceulx qui les seruent; N'en auons nous point eu l'experience de nostre temps; Platine n'escrit il pas de certain Pape, qui fut empoisonné par le siege avec le papier, que son seruiateur luy presentoit; Autres avec des fumées de torches & flambeaux; mais c'est chose bien plus esmerueillable

ble & horrible que la malice humaine est tant a-
crenë, qu'il s'en est trouué qui ont meslé la poison
parmy l'hostie, comme vn Sienois, qui mella le poi-
son parmy l'hostie, & fist mourir en ceste sorte
Henry septiesme Empereur, comme i'ay leu en
Fuchsius au premier de la composition des medi-
caments.

*Acte cruel
& inhu-
main.*

Il se list aux histoires, que certains Empereurs
ne s'osoyent coucher pour reposer la nuit, sans
premierement faire visiter leurs lits & couches, &
tous les cachots de leurs chambres, de la peur qu'ils
auoyent d'estre meurdrez ou saccagés la nuit en
dormant. Autres n'ont iamais voulu permettre, que
les barbiers ou chirurgiens touchassent leur face,
de peur que leur ostant le poil, ils les priuassent de
vie. Encore sont ils pour le iourd'huy en si grande
crainte, qu'ils n'oseroient mettre leur nourritu-
re en leur bouche, sans que premier on ait fait
l'essai. Ne vouldroit il pas mieux (disoit Iulles
Cesar) mourir vne fois, que de viure en telle cra-
inte ou continuel tremblement? Mais quelle feli-
cité peult auoir le chef, qui a sous sa tutelle & pro-
tection tant de milliers d'hommes, & qui fault qu'il
veille pour tous, qu'il entende les plainctes & que-
rimonies d'un chacun, qu'il procure le salut de tous,
qu'il conuie les vns par liberalité à bien faire, les
autres par terreur & crainte: qu'il ne soit pas moins
curieux de nourrir la paix entre son peuple, que le
defendre de l'incurSION de l'estranger: sans met-
tre en compte beaucoup d'autres calamites, qui
accompaignent le sceptre. Ils commandent à tout,
& le plus souuent vn ou deux les gouvernent. Poge
Florentin a fait vn traité particulier de l'infelicité

*Vray office
d'un Prince.*

*Voyez que
i'ay escrit
en l'histoi-
re de Chet-
done.*

des

*Misere des
mauvais
Princes &
Tyrans.*

*Trois pestes
desquelles les
Princes se
doivent gar-
der.*

des princes (il entend des mauuais) où il dit, que le plus souuent trois sortes de gens leur sont agreables & familiers. Les flateurs tiennent le premier ranc, qui sont les capitaulx ennemis de verité, & qui empoisonnent leurs ames d'une poison si pestifere & dangereuse, qu'elle est contagieuse à tout le monde. Leur folie & temerité ils l'appellent prudence : leur cruauté, iustice : leur luxure, dissolutions & paillardises, passe temps & gayetez : s'ils sont auaricieux, ils les appellent bons menagers : s'ils sont prodigues, ils les nomment liberaux, de sorte qu'il n'ay a vice au Prince qu'ils ne pallient, masquent & deguisent soubz le pretexte de quelque vertu. Les seconds sont messieurs, les architectes & inuenteurs de neuueaus subsides. Ils ne reposent iamais nuit, qu'au matin ils n'apportent quelque inuention, ou quelque nouuelle pratique au Prince de tirer argent du pauvre peuple. Ilz font eriger nouueaus estatz. Ils cassent, forment, reforment, diminuent, adioustent ; ils demandent confiscations, & proscriptions ; de sorte que toute leur estude est de s'engresser des calamitez & miseres du pauvre peuple : Il y en a encore vne autre espece, qui soubz vmbre & couuerture de prud'hommeie, contrefaisans les gens de bien, ont tousiours l'œil sur la vie des autres, & font office de censeurs & reformateurs des vices. Ils accusent, ils espient la vie des autres : ils imposent nouuelles malices, & quelquefois ne sont pas contents de faire perdre les biens, mais mesmes poursuivent la vie, & sont cause d'en faire conduire plusieurs au gibet, desquelz la vie est inco- cente deuant Dieu. C'est pourquoy les anciens

(ainsi

(ainsi qu'escriit Herodian) si leurs Roys ou Princes s'estoyent mal portez en l'administration du mesnage public, ils les condamnoyent pour diables apres leur mort, & s'assembloyent aux temples avec les prestres, & prioient publiquement aux dieux, qu'ilz ne les voulsissent receuoir avec eux, & les recommandoyent aux furies infernales, afin qu'ilz les tourmentassent grieuement, ce qui n'a pas seulement esté obserué des anciens, mais quelques modernes de nostre temps, qui ont vsé de semblables imprecations, comme raconte don Antoine de Gueuara, croniqueur de l'Empereur, en quelque epistre, où il dit, qu'au Viceroy de Sicile, pour vengeance des tyrannes, qu'il auoit exercées contre ses subiectz, ils meirent apres sa mort sur son sepulchre l'epitaphe, qui s'ensuit:

*Les anciens
faisoyent de
terribles pri-
eres pour les
meschans
Princes.*

*Qui propter nos homines,
Et propter nostram salutem
Descendis ad inferos.*

VOYLA donc les miseres, qui enuironnent les sceptres. Voyla les espines, qu'ils ont pour le contrepois de leur splendeur & dignité royale, qui doit estre semblable à vne lampe, qui esclaire à tout le monde: mais depuis qu'elle est obscurcie de quelque vice, elle est plus insigne & reprochable, qu'en quelque autre personne priuée. Car ils ne pechent pas seulement (ainsi qu'escriit Platon) par la faulte qu'ils commettent: mais par le mauuais exemple qu'ils donnent. S'il est donc difficile d'estre bon comme escriuait Hesiodé) encore avec plus grande difficulté le peuuent estre les Roys & Princes: Les Roys cor- car l'affluence des honneurs & delices desquels ils rompus par le voyent iouissans, leur seruent de amorce pour delices.

les

les induire à mal, & sont les vrayes alumettes de vices. mais quel estoit Saul auant qu'il fust esleu Roy? sa bonté comment a elle esté celebrée par les saintes lettres? laquelle Seigneur mesme auoit esleu, & toutefois il feist bien tost eclipse. Combien fut admirable le commencement du regne de Salomon! lequel s'estant plongé aux delices Royales, se donna incontinent en proye aux femmes. Des vingt & deux Roys de Iuda, il ne s'en trouue que cinq ou six qui ayent persisté en leur vertu & bonté. Quand aux Roys d'Israel, si tu veux esplucher leur vie depuis Ieroboam filz de Nabath, iusques au dernier, qui furent dixneuf en nombre, ils ont tous en general mal gouuerné & administré les affaires du Royaume. Si tu consideres l'estat des Assyriens, Perses, Grecs & Egyptiens, il s'en presentera plus de mauuais, que de bons. Considerons quels ont esté les Roys & Empeleurs Romains, qui ont commandé à l'une des plus florissantes Republiques du monde: tu les trouueras tant consommer en vices & toutes especes de cruauté, que nous auons quasi horreur de lire leurs vies scandaleuses aux histoires. Mais quel estoit l'estat de la republique Romaine auant que SYLLA & Marius la mutinassent? auant que CATILINA & Catulle la perturbassent? auant que Iulés Cesar & Pompée la scandalizassent? auant qu'Auguste & Marc Antonie la destruisissent? auant que Tibere & Caligule l'infamassent? auant que Domitian & Neron la corrompissent? Car encore qu'ilz l'ayent enrichie de plusieurs seigneuries & royaumes, toutesfois les vices qu'ilz amenèrent, sont plus grands que les royaumes qu'ilz gaignerent,

Mare Aurelle.

gaignerent, car les biens sont perduz, & les vices sont demourez. Mais quelque memoire nous reste il maintenant de Romulus, qui le fonda : de Numa Pompilius, qui erigia si hault le Capitole : d'Ancus Marcius, qui l'environna de murs : de Brutus, qui la deliura des Tyrans : de Camille, qui en ietra hors le François. Ne donnent ilz pas bien à cognistre, quel heur & felicité il y a en la principauté : laquelle est plus subiecte aux assaulx de fortune, que toutes autres choses terrestres : car le plus souuent le fil de la vie leur vient à rompre à l'heure qu'ilz en esperent plus, & puis l'infamie de ceux qui sont meschans est mise aux Histoires : ce que les Roys & Empereurs, & autres constituez en dignites doiuent plus craindre mille fois que la langue qui mal dit, laquelle ne peut infamer que les viuans ; mais l'escriture scandalize & diffame les morts. Toutes lesquelles choses estans viuement considerées par Diocletian, & plusieurs autres Empereurs, ilz abandonnerent leurs sceptres & empires, & firent leur retraicte aux champs, aymans trop mieux se confiner pour le reste de leur vie quelque lieu champestre, & se contenter de peu, que de iouyr à pleine voile des honneurs caducques de ce monde.

LAISSONS les Roys, & venons aux Ecclesiastiques : *Misere de* Commençons par leurs chefs, qui sont *Papes* les Papes & pontifes : ne sont ilz pas heureux & fortunez en ce monde : Leur dignité est la plus grande & supreme de toutes, elle s'acquiert sans peine & labeur, sans armes ou effusion de sang, elle se conserue sans peril, ilz commandent à tous, les Monarques les reuerent & honorent, ilz sont

riches & opulentz, & tous confîtz en honneurs & dignitez, encore que ceux qu'ilz representent, fussent les vrays exemplaires & formulaires de pauureté.

*Poge Floren-
zin en ses
liures de
l'infelicité
des Princes.*

Mais si tu veux bien considerer la fin de la tragedie, tant s'en fault que tu les doiuës iuger estre heureux, ou leur porter enuie, que meisme tu les dois plaindre, ou auoir pitié d'eux. Car s'ils veulent bien gouuerner la nauire de saint Pierre, selon les commandemens de Dieu, il faut qu'ils soyent comme vn serf public, qui met prite quasi son propre salut pour conseruer celuy de leur prochain : qu'ils veillent seulz pendant que les autres dorment, qu'ils facent le guet pour tout le monde, qu'ilz n'ayent aucune relasche, ou repos, mais que toutes les minutes de leurs vies soyent employées pour le salut public, de peur que Satan ne seduise leur troupeau. Car s'il est ainsi (comme a escrit saint Iean Chrysostome sur l'epistre aux Hebreux) que celuy qui est recteur d'vne seule eglise, avecques difficulté puisse estre sauué, tant il a grande charge : en quel peril dirons nous estre les Papes, qui sont gardiens, tuteurs, protekteurs, & chefs de toutes Eglises Chrestiennes ? Ce que le Pape Adrian (homme docte & de bonne vie) ayant plusieurs fois experimenté, auoit accoustumé de dire avec larmes à ses plus priuez amis, qu'entre tous les estats du monde, il n'y en auoit aucun qui luy semblast plus miserable, ny de condition plus perilleuse, que celuy des Papes & Pontifes ? Car encore que le throsne, & siege où il s'assied, soit richement orné de diuerfes pompes ; si estoit il tout remply d'espines ; le precieux manteau duquel ilz sont couuerts estoit

tout

tout confu de trespoignans aiguillons, & mesmes si pesant à porter que les espaulés en faisoient mal aux plus robustes. Et quant à la mitre diaprée, qui couuroit leurs chefs, c'estoit vne vraye flamme qui les brusloit iusques à l'interieur de l'ame. Et si nous voulons considerer la philosophie du Pape Adrian, sur l'ornement Papal, nous ne la trouuerons point inutile : car combien que plusieurs ayent aspiré à telle dignité ; si est ce que si vous lisez Platine, & les autres, qui ont décrit leurs vies, vous en trouuez de si scâdaleuses, qu'il y a beaucoup de loups parmy ces pasteurs. A raison dequoy saint Bernard lamentoit la condition du Pape Eugene, lors que Rome estoit moins corrompue & deprauée, qu'elle n'est maintenant : Mais quelque occasion auoit il de s'escarmoucher, s'il auoit veu le desordre & confusion, qui a regné depuis son temps ?

LAISSONS là leur chef, venons aux membres, & recherchons vn peu la matiere de plus loing, d'autant qu'ils sont malades au mesme liêt que les autres. Considerons vn peu quels ont esté les prestres des Ethniques & gentils, & les conserons avecques les nostres, afin que ceux qui sont illustrés de la lumiere Euangelique, & qui sont instruits, en trop meilleure escole, rougissent de honte & apprennent d'eux à reformer leur vie. Il est tout certain, que les prestres des Ethniques & Gentils estoient esleuz entre les autres de plus singuliere doctrine, de meurs moins corropues, comme les prestres des Egyptiens, lesquels estans nourris du public, n'auoyent autre occupation apres auoir satisfait à leurs ceremonies, qu'à philosopher

Sentence notable du Pape Adrian sur la misere des Papes.

Misere de l'estat Ecclesiastique

*Cliothous.
Premier de
la metaphy-
sique.*

*S. Hierosime
sur le pensa-
theuque de
Moyse.*

*Comparaison
des prestres
des Eghni-
ques aux
nostres.*

& contempler assiduelement les secrets & miracles de nature. Et de telles honnestes occupations res-
sortit vn profit si grād, qu'ils furent (ainsi qu'Aristo-
te escrit) iuuenteurs des mathematiques, & leur vie
estoit tant bien reiglée, & leur discipline en si gran-
de admiration, que Licurgue, Pythagore, Platon,
Democrite, & la plus part des plus renommez phi-
losophes de la Grece, abandonerent leurs pays,
prouinces, & academies, pour se rendre disciples
des prestres d'Egypte. Les Babyloniens en ont vié
ainsi à l'endroit de leurs prestres, qu'ils nommerent
Chaldées, lesquels (ainsi qu'escrit Diodore Sicilien)
apres auoir vacque à leurs prieres & seruice diuin,
ne cessoyent tout le reste de leur vie de philoso-
pher & contempler les secrets des cieux : de sorte
que nous leur sommes redevables de plusieurs se-
crets d'Astrologie, lesquels par leur labeur & dili-
gence ont esté disconuerts.

Les Perses semblablement ont eu leurs pre-
stres (qui ont esté appelez Mages, qui est autant à
dire que sages) lesquels tant pour l'excellence de
leur doctrine que probité de vie, ils ont tant rene-
rez, qu'en leurs plus vrgens affaires ilz auoyent re-
fuge à eux comme à leurs dieux. Les Indiens ont eu
semblablement leurs prestres (qu'ilz appelloyent
Gymnosophistes) de doctrine si exquisite & de mœ-
urs si bien reiglées, qu'eulx seuls entre tous les
hommes rendirent confuz par leur eloquence ce
grand tyran Alexandre; lequel ayant en delibera-
tion de les ruiner, & saccager leurs pays, fut si bien
abaissé apres les auoir escoutez (ainsi que Plutar-
que escrit) que non seulement ilz ne receurent au-
cune offence de luy; mais ayant leur prudence en
admi-

admiration, les laissa en leurs libertez & franchises, & les honora d'une infinité de tresors, & presens magnifiques. Mesme les anciens François (qui n'auoyent encores aucune cognoissance de l'Euangile) auoyent (ainsi qu'escriit Cesar en ses commentaires) leurs prestres, qu'ils appelloyent Druydes, de vie si austere, & de doctrine si grande, qu'ils les admiroyent comme dieux : lesquels apres auoir employé quelque temps à leurs ceremonies & sacrifices, instruisoyent la ieunesse, disputoyent de l'immortalité des ames, du mouuement des cieux, de la grandeur du monde, & de la nature des choses & conduisoient ainsi l'estat de leur vie en occupations vertueuses, sans laisser escouler vne seule minute de temps, qui ne rapportast quelque profit au public.

VOYLA l'estat, voyla la vie, voyla les mœurs & occupations des prestres, qui estoient sans Dieu, sans loy, sans foy & sans espoir d'une seconde vie, & sans craincte des punitions de Dieu. Conferons vn peu maintenant la doctrine de la pluspart des nostres, leur vie, mœurs & façons de faire, & nous trouuerons, que ceux icy s'eleueront vn iour contre eux au iour du iugement, & seront les bourreaux & accusateurs de leurs meschante vie. C'est aux mauuais auxquels ie m'adresse; c'est aux vices & non point aux personnes. Je sçay qu'il y a vn grãd nombre de bons pasteurs & doctes en plusieurs prouinces Chrestiennes, qui sont vigilans & curieux de leur troupeau, auquel ilz administrent dignement la parole de Dieu. Je sçay semblablement, qu'il y a beaucoup d'excellens docteurs en ceste Vniuersité & ailleurs, de la doctrine & erudition

desquelz toute l'Europe est auourd'huy illustrée. Mais combien y a il au contraire de prestes par le monde, qui sont confitz en telle ignorance, qu'à peine peuuent ils lire leur Messe, & la murmurent tout bas entre les dens, de peur que leurs fautes soyent descouuertes ! tant s'en fault qu'ils entendent la dignité, vigueur, & efficace des sacraments qu'ils administrent. Tant il y a auourd'huy de pasteurs par le monde qui sçauent mieue courtisanner, ou s'employer à quelque autre vanité, qu'ils ne sont à dissoudre les doubtes de la predestination, du liberal arbitre & autres qui se trouuent en l'escriture sainte : ce sont ceux, contre lesquels crie le Prophete Ezechiel, qu'ils ne seruent de rien qu'à paistre eux mesmes ; & au lieu qu'ils deussent paistre leurs troupeaux, en prennent la toison, tirent le lait, tuent les plus gras, mangent la chair, rompent les os : sont chiens muets, aueugles, & endormiz, qui ne sçauent rien, n'oscent abbayer, & sont bien curieux d'auoir des palfreniers pour leurs cheuaux, faulconniers pour leurs oiseaux, cuisiniers pour leur pance, & ne se soucient de mettre des pasteurs pour le pauvre troupeau de Iesus Christ, lequel leur fera vn iour rendre compte des brebis, qui sont peries par leur faute, & les requerra de leurs mains. Brief, sont les vrayes sangsues, qui ne seruent de rien, qu'à tirer le sang & la substance des pauvres brebis, & employer les biens de l'Eglise en pompes, delices, & excès : au lieu de maintenir les pauvres, & d'entretenir la ieunesse aux artz liberaux, & autres disciplines diuines & humaines. Mais nostre Dieu, qui est iuste en ses iugemens fera vn iour rendre compte à ses possesseurs de male foy,

*Ezechiel
chapit 3.*

*Michee
chap. 34.
Esa. chap. 56.*

de ses biens si mal dispensez : car il est certain, qu'il y a tels pasteurs, qu'il y a vingt ans qu'ils reçoivent les fruits de leurs benefices, qui n'ont pas visité trois fois leur troupeau : mais ils les commettent à de pauvres chappelains ignares, & le plus souvent à ceux qu'ils trouvent à meilleur marché ; lesquels, ainsi qu'ils font servir Dieu à credit & par procureur, si le Seigneur n'a pitié d'eux, ils seront damnez en propre personne. Ce qu'estant considéré par ce bon Docteur S. Bernard, vers la fin du sermon trentetroisiesme des Cantiques, se courouce bien asprement contre eux, se complaignant de leurs pompes superflues, où il les depeint de leurs viues couleurs, mais d'un pinceau autre qu'humain, comme il s'ensuit : Il y a (dit il) vne tache & peste corrompue, qui regne en tout le corps de l'Eglise, les ministres de Jesus Christ seruent à l'antechrist : Ils marchent & cheminent en grand honneur & pompe des biens du Seigneur, & ne portent point d'honneur au Seigneur : & cest ornement de putain, lequel tu vois tous les iours, procede de là : aussi fait l'or qu'ils portent : leurs selles, brides, & esperons, l'ornement de leurs piedz est plus superbe & pompeux, que le temple de Dieu : leurs esperons sont mieux dorez que leurs autelz. De là procedent leurs tables somptueuses si bien garnies de viandes delicates, leurs tasses & magnificences de leurs buffets : de là les gourmandises & yuongneries viennent : de là la musique & harmonie de leurs lurs, harpes, espinettes. Le vin delicat que leurs pressoirs regorgent, & l'argent qu'ils ont en leurs bourses vient de là. Puis il conclud : Et pour iouyr à pleine voile de tous ces delices, ilz se font pre-

*S. Bernard
sermon 33.
des cantiques.*

Querimonie de S Bernard contre les ecclesiastiques au concile de Reims.

lats des Eglises, Diacres, Archidiaques, Euesques Archeuesques. Puis allumé d'une colere diuine au sermon, qu'il fit au Synode des pasteurs, il ne leur manda pas, mais il leur cria à pleine voix : Ce n'est pas orner l'espouse de Iesus Christ, mais c'est la despoiller : ce n'est pas la garder, mais la perdre : ce n'est pas la defendre, mais la mettre en proce : ce n'est pas l'instituer, mais la prostituer : ce n'est pas l'enseigner, mais la prophaner : ce n'est pas paistre le troupeau du Seigneur, mais le gaster & deuorer. Ce sont les remoustrances que ce saint homme faisoit aux Prelats & autres membres de l'Eglise, lors qu'elle estoit moins corrompue qu'elle n'est maintenant. Mais que diroit saint Pierre & saint Iean, qui n'auoient pas vn denier pour donner l'aumosne au pauvre boyteux, qui la leur demandoit à la porte du temple, s'ils voyoyent maintenant messieurs les courtisans, qui se glorifient d'estre leurs successeurs (mais non imitateurs) decouper la soye, parfumer, embasmer, monter comme S. George, loger aux Palais superbes & magnifiques des Roys, au lieu que les autres estoyent le plus souuent logez és prisons & chartres des tyrans ? Mais qu'esperent ilz autre chose, sinon que le Seigneur vienne avecques le fouet chasser ces marchans & maquignons de benefices de son temple ?

Misere de ceux qui administrent iustice.

Si nous voulons curieusement rechercher, quel il fait en la vie ciuile, & administration de la republique, à combien de miseres elle est subiecte, encores que ce soit auiourd'huy l'estat le plus noble & necessaire pour nostre humanité, nous trouuerons qu'elle a sa part au gasteau comme

comme les autres; & que s'il y a quelque delectation ou plaisir pour l'honneur qui en depend, il est transitoire & inconstant, & leur en prend comme d'un fronce ou inflammation qui vient au corps humain, attendu qu'il est necessaire que toutes leurs actions passent deuant les yeux du menu peuple; lequel combien qu'il ne puisse pas entendre parfaitement la raison des choses, si est ce qu'il a quelque odeur & sentiment du bien & du mal. Parquoy ceux qui les iugent, ilz sont subiectz comme en un ieu ou en une farce à estre sifflez & chassez avec honte & confusion. Car ce populaire estourdy, que Platon appelloit monstre à beaucoup de testes, est muable, incertain, fraudulent, prompt à ire, prompt à louer ou mespriser, sans prouidence ou discretion; inflexible en ses raisons, indocte, obstiné: & partant il fault que la vie de ceulx qui luy preslent, soit conforme à leur renommée: car ainsi qu'ilz les iugent en public, aussi seront ilz iugez d'eux en particulier, non seulement aux affaires d'importance, mais en celles qui sont de peu de consequence. Car tousiours ce peuple trouue que redire, comme Plutarque escrit en ses Politiques. Les Atheniens murmuroient de leur Simonide, par ce qu'il parloit trop hault. Les Thebains accusoyent Panicule, de ce qu'il crachoit seuuent. Les Lacedemoniens notoyent leur Lyncurge, de ce qu'il alloit tousiours la teste baissée. Les Romains trouuoient un grand vice en Scipion, de ce qu'en dormant il ronfloit trop hault. Les Vticenses diffamoyent le bon Caton, pour ce qu'il mangeoit à coup, & des deux costez des maschoires. Ils trouuoient Pompée inciuil, pource qu'il se gratoit
auec

avec vn doigt seulement. Les Carthaginois blasmoient Hannibal dequoy il estoit tousiours desaguileté, & descouuert deuant l'estomach. Les autres se gaboyent de Iules Cesar, pour ce qu'il portoit sa ceinture de mauuaise grace. Encore est ce peu au regard de plusieurs autres gens de bien, que ce populace a persecutez, & banniz, & finalement mis à mort, en satisfaction des bons seruices qu'ilz auoyent faictz à leurs Republicques & patries. Si ce grand orateur Grec Demosthene estoit ressuscité, il ne sçaroit que dire, lequel apres auoir esté tant loyal protecteur de sa Republique d'Athenes, fut en fin iniustement banny, comme s'il eust commis quelque notable faute.

Socrates fut pareillement empoisonné, Hannibal fut tant mal traité des siens, qu'il fut contrainct d'errer miserablement par le monde. Les Romains feirent le semblable à Camille. Les grecz à Licurgue, & à Solon: L'vn desquelz fut lapidé: & l'autre ayant l'œil arraché, fut banny comme meurdrier. Moyse & plusieurs autres personnes saintes ont tant de fois experimenté la fureur du peuple, que s'ils estoient pour le iourd'huy viuans, ils proposeroient de merueilleuses complainctes contre luy. Et ainsi que nous auons produit, & mis en auant les defauts & miseres qui procedent de la part du peuple: ainsi fault il mettre au contrepoix les erreurs & corruptions qui se trouuent aux mauuis iuges: delquelz (pour le faire brieu) les vns sont corrompus par crainte, car de peur de desplaire à vn Prince, ou a vn grand Seigneur, violent iustice, & sont comme Pilate, qui condam-

na

*Contre les
iuges cor-
rompus.*

na Iesus Christ à mort pour la crainte qu'il auoit de desplaire à l'Empereur Tibere Cesar : les autres magistratz sont corrompus par amour, comme fut Herodes Tetrarque, qui pour complaire par folle amour à la pucelle qui dansoit, condamna à mort S.Iean Baptiste, combien qu'il sceust qu'il fust iuste & innocent.

Aucuns sont quelquefois corrompus par hayne, comme fut le Prince des prestres, qui par hayne condamna saint Paul à estre colaphisé & frappé, combien qu'il ne l'eust pas merité. Aucunes fois les magistratz sont corrompus par or & argent, & autres dons & presens, comme furent les filz du Prophete & grand Prestre Samuel : & ceste maladie est si contagieuse, que pour le iourd'huy plusieurs s'en resentent. Ilz aiment tous (dict le Propheete) les presens. Ilz suiuent tous les retributions. Ilz ne font point droit à l'orphelin, & la cause de la vesue ne paruiet pas à eux. Et en vn autre lieu : Malediction sur vous qui estes corrompus par argent & par prieres, par hayne ou amour, & iugez le mal estre bien, & le bien mal : faisant de lumiere tenebres, & des tenebres lumiere. Malediction sur vous qui n'avez pas esgard aux merites des causes, mais plustost aux merites des personnes, qui n'avez pas esgard à l'equite, mais aux presens qu'on vous fait : qui ne regardez point à la iustice, mais à la pecune : qui n'avez pas esgard à ce que la raison ordonne, mais seulement à l'affection, où vostre desir uous pousse.

Vous estes diligens aux causes des riches, mais vous differez celles des pauvres : Vous leur estes austeres & rigoureux : mais aux riches doux & tracta-

tractables. Puis le Sage pourfuyuant la mesme matiere contre les iugés, dict : Le pauvre crie, nul ne l'escoute, mais on demande qui il est. Le riche parle, & tout le monde luy applaudit, & esleue ses paroles avec admiration, iusques au ciel. Encore n'est ce pas assez : car quand ilz sont au degré d'honneur, ilz ont vn autre ver qui les ronge : Ilz sont de leurs enfans comme la mere de Zebedéc dict : Fais Seigneur, que mes enfans s'asséent l'vn à ta dextre, l'autre à ta fenestre : Apres eulx ils subrogent leurs enfans en leurs dignitez, quelquefois ignorans & incapables. Puis dict le prophete Hieremie : Ilz se sont magnifiez & enrichiz, ilz se sont engraissez, ilz ont laissé l'orphelin, & n'ont pas fait iugement pour les paunres : ne feray ie pas la uisitation sur telles choses (dict le Seigneur) & mon ame ne se vengera elle pas sur telle maniere de gens ? Puis voicy la sentence que saint Iaqués prononce contre eulx au iour du iugement : Vous avez condamné & occis le iuste, vous avez vescu en delices sur la terre, prins voz aises, vous avez raffaifié voz cœurs. Or maintenant, dict le Seigneur des armées : Plorez & hurlez en voz miseres, voz richesses sont pourries, voz vestemens superbes deuiendront pleius de teignes.

Vostre or & argent est rouille, & la rouilleure portera tesmoignage contre vous, & mangera vostre chair comme le feu : car les larmes des vefues ont penetré iusques à mon trosne. Voila les complainctes que font les Prophetes & Apostres contre les iuges mercenaires. Voilà les censures que nostre Dieu a fulminées contre eux.

IL NE nous reste plus maintenant, que de
sçauoir

Matt. 10.

Hieremie.

S. Iaqués.

ſçauoir quel il faiſt en mariage, que nous n'ayons recherché en general les miſeres des principaux eſtats du monde. Il n'eſt rien plus certain, que ſi nous voulons fantaſtiquer & forger en noz eſpritz l'idée d'un mariage excellent & bien accompli de toutes ſes parties, comme Platon a faiſt ſa Republique, Ciceron ſon Orateur, S. Auguſtin en ſa Cité de Dieu, il n'y a rien en ce monde qui ſe puiſſe eſgaler en delices, & conſommation de tous plaiſirs au mariage. Qu'il ſoit vray, la fortune tant proſpère qu'aduerſe y eſt commune: le liſt commun, les enfans communs: & qui plus eſt, y a ſi grande communauté de corps & vnion d'eſpritz, qu'ils ſemblent deux transformez en vn.

*Louange du
mariage
pour mon-
ſtrer les mi-
ſeres qui
ſ'enſuyuent.*

Et ſi le plaiſir nous ſemble grand de conferer nos affaires & ſecretz à nos amis & prochains; de combien eſt la delectation plus grande que nous preuons à deſcourir noſtre penſée à celle qui nous eſt conioincte par tel lien de charité, que nous nous ſions en elle, comme en nous meſmes, la faiſant entiere threſoriere, & loyalle gardienne des plus interieurs ſecretz & conceptions de noz ames: Mais quel pourroit eſtre plus grand teſmoignage de feruente & indiffoluble amitié, que d'abandonner pere, mere, ſeurs & freres; & generallyment tout le ſang, iuſques à ſe faire ennemye de ſoy meſmes pour ſuyre vn mary lequel l'honore & reuerſe: Et ayant en meſpris toutes autres choſes, elle depend de luy ſeul. S'il eſt riche, elle garde ſes biens: S'il eſt pauvre, elle employe tout l'artifice que nature luy a donné pour compatir avec luy en ſa pauvreté. S'il eſt en proſperité, ſa ſelicité eſt redoublée en elle, la voyent participar à ſes aiſes.

aïses. S'il est en aduersité, il ne porte que la moytié du mal, & d'abondant le conforte, luy assiste, & le sert. Si l'homme veult demourer reclus & solitaire en sa maison, il a femme qui luy faict compagnie, qui le soulage, & faict digerer plus aisement l'incommodité de la solitude. S'il veult aller aux champs, elle le conduict de l'œil tant que la veuë se peut estendre : elle le desire & honore, absent elle le plainct & soupire, comme s'il estoit tousiours aupres d'elle. Est il de retour : il est bien receu, chery, favorisé des plus delicates caresses que nature luy a peu enseigner : de sorte qu'il semble, pour en parler a la verité, que la femme soit vn don du Ciel octroyé à l'homme, tant pour le refrigerer & contentement de ieunesse que pour le repos & soulas de la vieillesse. Nature ne nous peut donner qu'vn pere & qu'vne mere : mais le mariage en represente plusieurs en noz enfans, lesquels nous reuerent & honorent, & ont plus chers que leurs propres entrailles : Estans ieunes & petits, ilz solastrent, enfantillent, begayent, & gazouillent : Ilz nous preparent vne infinité de plaisirs : tellement que par leurs mignotises & cingeries, il semble que ce soyent petits amusemens & iouertz que nature nous ait donnez, pour deceuoir & passer quelque partie de nostre miserable vie.

Sommes nous assiegez de vieillesse ? (chose forcée & commune a tous) ilz souleuent l'incommodité de nostre aage, ferment noz yeux, nous rendent à la terre dont nous sommes issuz, sont noz os, nostre chair, nostre sang : les voyans nous voyons nousmesmes, de sorte que le pere voyant ses enfans, peut assurer qu'il voit sa viue medaille
racourcie

racourcie en la face de ses petitx enfans, esquelz quasi nous renaissions, tellement que la vieillesse (fardeau insupportable) ne nous est point moleste, voyans ces miroirs & simulacres de nous mesmes qui eternisent la memoire de nous, & quasi immortalisent, en procreant, engendrant d'autres apres nous, comme du tige couppé du tronc de l'arbre, duquel il en sort plusieurs autres, ainsi que i ay plus amplement deduit en vn traicté que i'ay mis l'année passée en lumiere, De la dignité & excellence de mariage : auquel ie ne pense rien auoir omis, de ce qui appartient à l'entier ornement & decoration de la conionction de mariage. Et de peur d'estre accusé d'inconstance, & d'auoir tourné robbe, ie ne veux maintenant mespriser ce que i'ay tant exalté : Mais pource que mon subiect (qui traicte des miseres de tous estatz de nostre vie) requiert que ie ne pardonne à cestuy non plus que aux autres, ie recenseray en brieuf ce que i'en ay leu en plusieurs auteurs, & specialement en l'auteur du Mirouer politique, lesquelz confessent avec moy, qu'il y a force miel, force confitures & delices en mariage : mais si on veult bien considerer, & peser à iuste balance les grandz & insupportables fais, on trouuera parmy ces roses beaucoup d'espines, & parmy si douce pluye, on trouuera qu'il tombe tousiours force gresle. Qu'il ne soit vray, les Atheniens, peuple fort recommandé en prudence & sagesse, voyaus que les femmes ne se pouuoient comporter avec leurs mariz pour vne infiniré de litiges, & dissensions qui s'esleuoient ordinairement entre eux, furent contraincz establi en leur republique certains magistratz, qu'ilz appel-

*Voy cecy plus
amplement
au traicté que
s'ay compose
de la dignité
& excellence
de mariage.*

*Loix pour
reconcilier
l'homme &
la femme.*

appelloyent Reconciliateurs des mariez : l'office desquelz estoit de les reduire, reconcilier & remettre en accord par toutes voyes. Les Spartiens en leur republique auoyent semblablement estably certains magistrats nommez Armosurs, qui auoyent la charge de corriger l'insolence des femmes, reprimer leur arrogance & audace à l'endroit de leurs mariz. Les Romains ne voulurent ordonner magistrats, se persuadans (peult estre) que les hommes n'estoient suffisans pour brider la temerité esfrenée des femmes depuis qu'elles se debordoyent: Mais ilz voulurent auoir leur refuge aux dieux. Car ilz consacrerent expres vn temple à la deesse. Viri-placa, où en fin ilz s'accordoyent de leurs querelles domestiques. Mais qui pourroit (disent ilz) patiemment supporter les charges de mariage : l'insolence & arrogance des femmes ? Le ioug d'un sexe tant imparfait ? Qui pourroit fournir à l'appoinctement tant de leur appetit charnel, que de leur pompe insatiable ? Ne dict pas l'ancien prouerbe Grec, que femmes & nauires ne sont iamais tant accomplies, qu'on n'y trouue tousiours à refaire ? Si tu la prens pauvre, elle sera mesprisée, & toy moins estimé : Si tu la prens riche, tu te fais serf & esclaue: car pensant espouser vne compagne egale, tu espouleras vne maistresse insupportable: Si tu la prens laide, tu ne la pourras aymer: Si tu la prens belle, c'est vn boisson à ta porte, pour te donner force compaignie; c'est vne tour qui est assaillie de tout le monde, que la beauté. Or est il, que la chose est difficile à garder de laquelle chacun pretend auoir la clef. Voy le hazard où ie te mets (disoit Guillaume de la Perriere) que ta ronde teste ne deuienne fourchue, qui est

*Miseres &
espines de
mariage.*

est vne espouventable metamorphose, si elle estoit visible & apparente. Voila la conclusion.

La richesse rend la femme superbe, la beauté la rend suspecte, la deformité la rend odieuse : Parquoy Diponates ayant experimenté les martyres de mariage, disoit qu'il n'y auoit que deux bons iours en tout le mariage : L'un estoit le iour des nopces, l'autre le iour auquel la femme mouroit : pource que le iour des nopces on y faict bonne cheré, l'espousée est fresche & nouuelle, & toutes noualitez plaisent : & de toutes voluptez le commencement est plus delectable. L'autre iour qu'il disoit estre bon, estoit celuy, auquel la femme mouroit : pour ce que morte la beste, mort est le venin, & que par la mort de a femme, le mary sortoit hors de seruitude.

La beaulte rend la femme suspecte, la deformite odieuse la richesse superbe.

En confirmation de quoy ilz citent vne belle histoire d'un noble Romain, lequel le lendemain de ses nopces apres auoir couché la nuict precedente avec sa femme, estoit fort triste & pensif : & estant interrogué d'aucuns de ses amis & familiers, quelle estoit l'occasion de sa tristesse, veu que sa femme estoit belle, riche, & extraicte de nobles parens, leur monstrant son pied, il estend sa iambe, disant : Mes amis mon soulier est tout neuf, beau & bien faict, mais vous ne sçavez pas en quelle part du pied il me blesse. Ilz alleguent aussi le dict de Philemon, qui disoit que la femme estoit au mary vn mal necessaire, veu qu'il n'y a chose plus difficile à trouuer en ce monde, qu'une bonne femme, suyuant le prouerbe ancien qui dict : qu'une bonne femme, vne bonne mule, & vne bonne cheure, sont trois meschantes bestes. Et citent

d'auantage le dict de Plutarque qui demande: Est il chose plus legiere que la langue d'une femme effrenée; plus picquante que ses ouurages; plus temeraire que son audace; plus execrable que sa malignité; plus dangereuse que sa fureur; plus dissimulante que ses larmes; sans mettre en compte beaucoup de choses plus scandaleuses, qu'il mettoit en auant, des incommoditez du mesnage, que le plus souuent on est contrainct nourrir les enfans d'autrui: ou si de fortune ilz sont au mary, il se mettoit en danger d'estre pere de meschans enfans, qui bien souuent sont la perdition & deshonneur de leur maison paternelle, & reproche à toute leur race. Dequoy l'Empereur Auguste s'en resentant, sonhaitoit que sa femme n'eust iamais enfant, & souuent appelloit sa femme & sa niece deux sangsues, qui le mangeoyent & destruisoyent avec extreme douleur.

*Sentence
notable de
Marc Au-
relle.*

*Antonius
Pius.*

MARC Aurelle l'un des plus dignes Empe-
reurs qui oncq' porta sceptre, cognoissant quel il
faisoit en mariage, ainsi qu'il fut importuné par
quelques vne de marier sa fille, leur dict: Ne m'im-
portunez plus, car si tout le conseil des sages es-
toit fondu en vne fournaise, il ne seroit suffisant
pour donner bon conseil à faire vn mariage: &
voulez vous que ie le donne moy seul, & si promp-
tement; il y a (dict il) six ans qu'Antonius Pius
m'esleut pour son gendre, & me donna l'Empire en
mariage; encores auons nous esté trompés tous
deux, luy de moy prendre pour gendre, & moy
preuant sa fille pour femme. Il s'appelloit Pius,
pour ce qu'il fut fort pitoyable par tout, sinon a-
uec moy, où il fut cruel, car en peu de chair, il me
donna

donna beaucoup d'os. Qui sont en somme l'aloes & fiel, qui se trouuent meslës parmy les douceurs & delices de mariage: lequel (pour en parler a la verité) nous ne le sçaurions si bien masquer, ou deguiser par artifice de paroles, que nous ne soyons contraincts de confesser, que si nous voulons mettre au contrepois les ecclipses & miseres, avec les plaisirs & delices, que l'un ne surpasse l'autre.

FIN DV SECOND LIVRE.



G 2

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

*Misere de
l'home pour
la diuersité
de la religi-
on.*

LAISSONS doncques les estats faire leur trafique, tendre leurs retz & filletz en la boutique de ce monde, & reprenons noz éres des miseres humaines, & deduisons par le menu les autres fleaux, desquelz nature a voulu tormenter ce pauvre vaisseau de terre, pour le faire abbaissier & amener à la cognoissance de son Dieu. Ce n'estoit pas assez qu'il y eust corruptiō en tous les estatz, & en la masse mesme de l'homme, qui n'est qu'une charoigne puante & orde, s'il ne s'esleuoit encore contre son Dieu, s'il ne luy dressoit bataille en camp ouuert, s'il ne luy deschiroit sa robe, & diuisoit sa religion. Sainct Hierosme & saint Augustin assurent, que de leur temps la parole de Dieu estoit en telle dignité qu'elle estoit publiée par tous les coings de la terre, iusques aux extremitez des deserts. Mais maintenant (ingratz que nous sommes) le Seigneur a si bien retiré la lumiere & splendeur de son Euangile de nous pour noz pechez, qu'elle ne luist qu'en vn petit coing & angle de l'Europe: Encore ce qui nous doit donner plus grand terreur, sont les diuersitez des opinions qui sont entre nous, & les erreurs, desquelles nous sommes euueloppez: car ce que l'un dict estre blanc, l'autre le dict estre noir: ce que l'un appelle iour, l'autre l'appelle nuit: Ce qui est lumiere à l'un, est tenebres à l'autre: Ce que l'un trouue doux, l'autre le iuge amer: Ce qui est Iesu Christ, verité, & Paradis à l'un, est Antechrist, mensonge & enfer à l'autre. Que doyuent ce pendant penser les pauvres

ures ignorantz : en quel trouble, perplexité & de-
 sespoir doyuent estre leurs pauvres consciences,
 quand ilz voyent nier a l'un ce que l'autre approu-
 ue: veu qu'il est certain qu'il n'y a qu'une verité
 entre tant de varieté d'opinions. Nous pouuons
 bien maintenant dire que la closture de la berge-
 rie est ouuerte par la negligence des pasteurs: les
 loups y sont entrez, les brebis partie en sont sorties
 esgarées, partie delaissées de leurs pasteurs & con-
 duites par mercenaires, qui ne se soucient de leur
 perte. Celles qui sont au vray troupeau, sont en
 continuel danger d'estre seduites & diuerties du
 bon chemin. S'il estoit possible de voir avecques les
 yeux corporelz le danger, où toute la Chrestiente
 se trouue, & s'il estoit possible comprendre les
 nombres des pauvres ames, qui pour les dissentiōs
 des diuerses opinions perissent iournellement, il n'y
 a aucun à qui les cheueux n'en dressassent à tous les
 moments du iour. Mais y a il espece d'ire, maledic-
 tion & fleau de Dieu, que nous n'ayons experimen-
 té de nostre siecle? Je ne m'amuseray à descrire les
 guerres & effusion de sang que nous auons experi-
 menté, depuis quarante ou cinquante ans ença.
 T'en ay escrit ailleurs, mesme que la memoire en
 est si recente, que les playes enseignent encore sur
 tout le peuple. Les pauvres gens de chasque sexe,
 que nous voyons vagabons par les Royaumes, &
 absens de leurs pais, maisons & demeures, a-
 uecques les pauvres meres qui portent leurs pe-
 titz enfans entre leurs bras sauuez du milieu du
 feu, des glaiues tous sanglants, fuyans l'incle-
 mence de l'ennemy, & qui ne trouuent lieu de re-
 traite ou repos, pour soulager leur calamité, en

*Hier. 12.
 Ezech. 34.*

*Au traité
 de la paix &
 de la guerre.*

auroyent bien que tesmoigner : Mais quel creue-cœur à ceux qui regardent les rues & places toutes tapissées de ce menu peuple ? quelle contenance peuuent tenir alors ceulx, qui suscitent tant de tragedies en la terre ? quand ilz entendent leurs critz & lamentations , & qu'il faudra vn iour rendre compte de tout le sang follement respandu depuis Abel premier meurdry, iusques au dernier de tous les hommes, comme l'esprit de Dieu nous enseigne en l'escriture sainte ? Nous auons esté tourmentez de la guerre , qui est vn des auant coureurs de l'ire de Dieu.

*Misere de
l'homme par
contagion
tant des sie-
cles passer
que de nostre
temps.*

N'AVONS nous point eu de pestilences en nostre temps ? Voyons comme les afflictions nous succedent par degrez. I'ay leu de merueilleuses contagions qui ont precedé noz siecles, lesquelles nous confererons avecques les nostres, afin que nous cognoissions, que lors que l'ire de Dieu foudroye contre nous, que toutes creatures animées s'en ressentent. Plusieurs autheurs de foy escriuent, que ceux de Constantinople ont esté persecutez d'une pestilence si horrible, que ceulx qui en estoient malades pensoyent estre tuez d'autres hommes : & estans troublez de telle terreur & crainte, ilz mouroyent furieux, pensans que lon les eust tuez. Du temps de Heraclée il s'enleua vne telle contagion & pestilence en la Romanie , qu'en peu de temps ils mourut plusieurs milliers d'hommes. Et la violence de maladie estoit si grande, que plusieurs impatiens 'en leur mal se precipitoient au Tibre, pour trouuer refrigerer à l'extreme ardeur, qui leur brusloit le corps par dedans comme vn cautere. Thucydide autheur Grec escrit, que de son temps
il

il y eut telle corruption d'aire en la Grece qu'il mourut vne infinité de peuple, sans pouuoir trouuer ou inuenter remede, qui peust soulager leur desastre. Encore adiousté il chose plus admirable, que ceux qui retournoyent à conualescence, & estoient guariz de ce venin, auoyent perdu la memoire & cognoissance, iusques à se décongnoistre les vns les autres; mesmes le pere le filz. Marc Aurelle, auteur digne de foy, asseure, que de son temps il y eut telle mortalité en Italie & contagion si grande, que les Historiens en la voulant descrire, eurent moins de peine à discourrir, & mettre en compte le petit nombre de ceux qui demeururent, que l'infinité multitude de ceux qui moururent. Les soldatz de A. Vidijs Cassius, qui estoit Lieutenant de Marc Antonie Empereur, estant en Seleucie, ville de Babylone, entrèrent au grand temple d'Apollo, où ilz trouuerent vn coffre ou cabinet, lequel ilz ouurirent, esperans qu'il y eust quelque grand tresor, duquel l'air qui en sortit, estoit tant infecté, qu'il gasta premierement toute la region de Babylone, puis penetra en la Grece: apres de Grece à Romme, où il excita tant de pestilences, qu'il fist perir presque la tierce partie du genre humain. Laissons les histoires auciennes, & descendons à celles qui ont passé soubz nostre aage, afin que nous qui sommes Chrestiens, apprenons par les grandes miseres & afflictions qui Dieu nous enuoye, à recognoistre la grande fragilité & misere de nostre condition humaine. Car alors que son ire s'enflamme contre noz pechez, il nous fait sentir les traitz de sa iustice si rigoureux, qu'il n'y a espee de mal & tourment, duquel il n'afflige & persecute les crea-

*Thucydide
liure 2. de la
bataille des
Peloponense-
ens.*

*L'air corrom-
pu, qui sor-
tant d'un
coffre fist
perir presque
la tierce due
genre hu-
main.*

*Peste au
camp des
François
Naples.*

tures. Quelle experience en eufmes nous en l'an mil cinq cens vingt & huit; lors que la peste le mist parmy le camp des François, pendant que le siege estoit à Naples où la violence du mal estoit si prompte, & subite, que lon estoit plutoft mort, que l'on n'auoit pensé de mourrir.

*Autres di-
sent qu'ilz
furent em-
poisonnez.*

Et ceste méchante & malheureuse n'affligea pas seulement le vulgaire (qui fut presque du tout exterminé) mais les grands seigneurs s'en resentirent. Les seigneur de Lautrec, de Vaudemont, de la Val, de Moleac, la Chasteigneraye, Grand mont, & autres notables personnages, la memoire desquelz ne se peult renouueller sans douleur. Ce qui aduint semblablement aux Angloys, lors qu'ilz vsurperent Boulongne sur nous: car il s'engendra en ladite ville vne si grande pestilence, qu'on ne pouuoit fournir à enterrer les corps morts, tellement que le Roy d'Angleterre ne pouuoit trouuer en Angleterre gens qui y voulsissent aller, sinon qu'ilz fussent menez par force, liez & chargés de coups comme forsaies. Car tant plus on y en menoit, & plus y en mouroit: de sorte que les cantons de la ville estoient putrefiez & corrompus de l'exhalation & vapeur qui sortoit des charongnes de corps morts. L'année apres que le de funct Roy François de bonne memoire espousa la Roynie Alienor, l'Allemaigne fut assaillie d'une nouuelle espeece de maladie, de laquelle les personnages qui en estoient surprins, mouroyent en vingt quatre heures d'une sueur pestifere: Et ce mal ayant prins son origine de l'Ocean, s'pandit en vn instant par toute l'Allemaigne, comme vn embrasement qui consume tout. Car auant qu'on eust trouué

*Contagion à
Bologne.*

*Contagion en
Allemaigne.*

trouué le remede, il mourut tant de milliers d'hommes, que plusieurs prouinces demeurèrent desertes, & delaisées par la putrefaction de l'air qui consommait tout ce qu'il atouchoit : mesme que l'air estoit si infecté, que les habitz demouroient tachez d'une croix rouge. Ioachim Scilerus escrit que lors que la peste vehemente tourmenta si furieusement, & par si longue espace de temps l'Angleterre, que la puissance du venin estoit si grande, que les creatures raisonnables n'en estoient pas seulement suffoquées, & esteintes, mais que les oiseaux laissoient leurs œufz, nidz, & petiz : les bestes laissoient leurs chaotz, & cauernes; les serpens & taulpes apparoissoient sur terre à grans troupes, & laissoient leurs propres couches, pour la facherie de la vapeur veneneuse qui estoit contenue soubz terre : de sorte qu'ilz estoient trouvez mortz soubz les arbres & campagnes, avec pustules & bosses en leurs pauvres membres. L'an mil cinq cens quarante six, le dernier iour de May, il s'esleua vne peste, qui dura neuf mois, tant grande & espouuentable à Aix, cité de Prouence; où le peuple mouroit de toutes aages en mangeant & beuuant : de sorte que les cimetieres estoient tant pleins de corps morts, qu'on ne trouuoit plus ny lieu, ny place, pour les enterrer; & la pluspart des malades tomboyent en franaisie le second iour, & se iettoient dans le puis, autres se precipitoient par leurs fenestres du hault en bas sur le paué.

Aucuns autres estoient vexez d'un flux de sang par le nez, lequel decouloit iour & nuict violement comme vn torient, & avec l'effusion de sang, se terminoit la vie. Et deuint la chose à telle extremité,

*Merneillieus-
se contagion
en Angle-
terre.*

*Contagion à
Aix.*

tremité, & desolation, que les femmes enceintes auortoyent au bout de quatre iours, & mouroyent elles & leur fruit, lequel on trouuoit apres tout chargé d'une couleur violette & azurée, comme si le sang eust esté espendu par tout le corps. Et à brief parler, la desolation estoit si grande, que le pere ne tenoit compte de son enfant, ny le mary de sa femme. Et avec l'or & l'argent en la main, souuentes fois on mouroit de faim par default d'un voire d'au: ou si de fortune ilz auoyent à manger, le mal estoit si cruel & subit, qu'on les trouuoit morts le morceau en la bouche: & la fureur de la maladie estoit si enflammée, & toute la ville si infectée, que d'un seul regard qu'ilz iettoient sur quelqu'un, le contaminoyent incontinent: & leur souffle & halaine estoit si veneneuse, qu'elle s'eleuoit incontinent des bosses, & pustules, sur la partie qui en estoit atteinte.

*Curieuse
mortalité.*

C'EST vne chose espouuentable & monstrueuse en nature, ce qu'un medecin nous a laissé par escript, lequel estoit député de messieurs de la ville, pour secourir & soulager les malades, que ce mal estoit si cruel & maling, que pour saignées, ventouses, tiriaque, & tous autres medicamens cordiaux, il ne laissoit à tuer, meürdrir, suffoquer & esteindre. De sorte que celuy qui en estoit surprins, n'auoit autre esperance d'en guarir, que par l'assault de la mort; & estoient si resoluz en cela, que soudain qu'ilz se sentoyent saïziz, eulx mesmes prenoient un linceul, & se cousoient tous vifz dedans, n'attendants autre chose, que ce violent depart que l'ame auoit à faire d'avec le corps, son mortel habitacle. Ce
qu'il

qu'il depose luy mesme auoir veu & experimenté en plusieurs, & specialement en vne femme, laquelle il appella par la fenestre, pour luy ordonner quelque remede & allegiance pour son mal, laquelle il apperceut par la dicte fenestre, ou elle se cousoit elle mesme en son linceul: de sorte que ceux qui enterroyent les pestiferez, estans entrez en la maison quelque heure apres, la trouuerent morte, & couchée au milieu de la maison avec son suaire à demy coulu.

*Acte 9. moy.
ueillable.*

IL NE nous reste plus pour mettre fin à ceste matiere, que de traicter de la famine, laquelle est vn des Boursaux & Ministres de la iustice de Dieu, comme luy mesme nous l'a telmoigné par ses Prophetes & Apostres, quelquefois menaçant les pecheurs de leur donner vn ciel d'airain, & vne terre de fer (c'est à dire sterile) qui ne produira rien. Et pour ceste cause nostre Seigneur annonçant à ses disciples les maux qui deuoyent aduenir, apres auoir predict que la gent s'esleueroit contre la gent, le Royaume contre le Royaume, il adioust incontinent apres comme si lvn dependoit de l'autre;

*Misere de
l'homme par
famines.*

Leuit. 26.

Ety aura des pestilences & grosses famines par les prouinces de la terre: car guerre, peste & famine sont les trois dards qu'il a accoustumé de lancer en terre, quand il est couroucé contre ses creatures. Voyons donc maintenant si nous n'auons point este affranchiz du dernier trait non plus que des autres. Je ne descriray point les famines vulgaires qui ont regné par diuerses saisons, en l'Asie, l'Europe, (& l'Afrique. Mais ie feray seulement mention des

Matth. 24.

des plus memorables, tant des prophanes que des saintes lettres : afin que ceulx qui viuent en ce monde, comme en vn Palais de volupté & delices, sans auoir experimenté les miseres & calamitez, auxquelles nous sommes subiectz : lors qu'il plaist au Seigneur faire pluuoir sur les creatures les fleches de son ire & malediction, soyent induictz à recoignoistre ceste haulte & souueraine puissance de leur createur, & le piteux estat de la condition humaine, assubiectie à tant de miseres. Nous commencerons donc par celles des Romains.

Après l'vniuerselle conflagration de l'Italie, & que Totille capital ennemy du genre humain, eut assiégé Rome, ilz tomberent en telle disette, & souffretté de biens, que n'ayans plus rien des alimens ordinaires, qui peust entrer au corps humain, ilz commencerent à manger toutes sortes d'animaux, comme cheuaux, chiens & chats, rats & souris, & toute autre espece de vermine, & finalement se mangeoyent les vns les autres : chose certainement espouuentable, que lors que la iustice de Dieu nous presse, nous sommes reduictz à teile necessité que nous ne pardonnons pas à nos semblables, voire les meres à leurs propres enfans. Ce qui aduint pareillement en la ruine de Hierusalé, comme Eusebe enseigne en son histoire ecclesiastique.

*Les meres
mangent
leurs enfans.*

C'EST chose estrange à ouyr, mais plus abominable & monstrueuse à voir, que lors que le grand Scipion assiégea la grande cité de Numance, & qu'il leur eust osté tous les moyens d'auoir des viures, pressez d'extreme rage de faim, ilz alloient tous les iours à la chasse des Romains, ainsi que font les chasseurs apres le gibier, tellement que sans horreur,

*Famine pres-
que incroya-
ble.*

horreur, ilz mangeoyent & beuoyent la chair & le sang des Romains, ainsi qu'ilz eussent faict de quel- que membre de veau ou de mouton. Et ainsi des- sperez, ne preuoyent aucun Romain à mercy : car incontinent qu'il estoit prins, il estoit tué, escorse, mis en pieces, & vendu à la boucherie, de sorte qu'un Romain valloit plus mort entre eulx, que vif ou rançonné.

Boucherie où la chair hu- maine estoit vendue.

Il est faict mention au quart liure des Royis cha- pitre sixiesme, d'une famine qui aduint en Samarie, du temps d'Helisée, qui surpassé encores la prece- dente en desolation & pitié. car la disette fut si grâ- de que la teste d'un asne se vendoit quatre vingtz pieces d'argent, & la quatriesme partie d'un mesure de fiente de coulom, cinq pieces d'argent : & enco- res ce qui est plus esloigné de toute humanité, a- pres que tous les viures furent consummez, les meres mengeoient leurs enfans : de sorte qu'une pauvre femme, citoyenne de la ville, forma sa com- plaincte au Roy d'Israel (le voyant sur la muraille) de ce que sa voisine ne vouloit garder un past & accord faict entre elles, qui estoit tel qu'elles man- geassent son enfant, & qu'incontinent qu'il seroit failly, ilz mangeroyent celui de sa voisine ce que j'ay (dit elle au Roy) faict & accomply : car nous auons cuit & mangé mon filz, & maintenant elle mussé & cache le sien, de peur de m'en substantier. Et quand le Roy eut ouy ce que la femme luy auoit dict, le cœur luy cuida creuer & fendre de deuil, & commença à deschirer ses vestemens, & cou- urir sa chair d'un sac, disant : Dieu me face ainsi, & se qui s'ensuit au texte. Iosephe liure septies- me, chapitre troisieme De la guerre des Iuifz,

4. Reg. 6.

Ioseph, liure 7. chap. 3. de la guerre des Iuifz.

raconte

*Histoire de
Iosephe.*

raconte vne histoire presque conforme à la precedente: mais executée d'une plus estrange, & furieuse façon: Il dist qu'il y auoit vne femme noble & riche, lors que Hierusalem fut assiegée, qui auoit assemblé quelque reste des grandes richesses qu'elle auoit eues, en certaine maison de la ville, & viuoit frugalement de ce peu qu'elle auoit: mais les soldats & gendarmes, en peu de heure, luy rauirent tout; de sorte que si tost qu'elle auoit mendié quelque morceau de viande pour se substantier & alimenter, ilz deuoroyent tout; tellement qu'à la fin se sentant grandement pressée de faim, & despourueue de viures & de conseil, elle commença à siarmer contre les loix de nature: & contemplant vn petit enfant qu'elle alaiçtoit & tenoit entre ses bras, elle s'escrie: O malheureux enfant & beaucoup plus malheureuse la mere, que poutray-je faire desormais de toy? Les choses estans ainsi desplorees, encore que ie te sauue la vie, tu demeureras en la perpetuelle seruitude des Romains. Vien donc, mon enfant, sers d'aliment à ta mere, de terreur aux gendarmes qui ne m'ont rien laissé, & aux siecles à venir de memoire de pitié. Et apres qu'elle eut prononcé ces paroles, elle le tue, meit en la broche, le rostist, & mange la moitié, & serre la reste. Incontinent apres qu'elle eut ioué ceste piteuse tragedie, voicy de rechef les soldats venuz, lesquelz sentans l'odeur de la viande rostie, commencerent incontinent à la menasser de mort, si elle ne leur enseignoit la viande: Mais elle resoluë en sa rage, & qui ne cherchoit que les moyens pour accompagner son filz mort, sans s'estonner aucunement leur dist: Taisez vous
mes

mes amis, ie vous ay esté loyalle, vous ayant gardé iustement vostre part. Et acheuant ce propos, elle produist le reste de l'enfant sur la table: de quoy les soldats estonnez, espouuentez, & confuz, se sentirent si pressez en leurs ames, qu'ilz demurerent muetz & vaincuz: mais elle au contraire, d'un regard furibond, & d'une contenance truculente & leuere leur dist: Quoy mes amis, c'est mon fruit; c'est mon enfant, c'est mon forfait, que n'en mangez vous? Je m'en suis rassasiée la premiere, estes vous plus scrupuleux ou delicatz, que la mere qui l'a engendré? dedaignez vous les viandes, desquelles i'ay vsé deuant vous? & en feray encore maintenant l'essay. Mais eulx qui ne pouuoient souffrir ny endurer vn spectacle si piteux, s'ensuyrent, & la laisserent seule avec l'une des parties de son enfant, qui estoit en somme la reste de tout ce qu'ilz luy auoyent laissé de ses biens. Voyla le propre texte de Iosephe, lequel i'ay traduit au plus prés, selon qu'il est continu à la lettre.

Mais pource qu'il y en a aucuns qui ne sont iamais esmeuz pour lire les histoires, monumens, & exemples des anciens, s'ilz ne les experimentent en leurs siecles, & s'ils ne les voyent à l'œil, & quasi touchent au doigt, i'ay bien voulu icy monstrier, que nostre Dieu ne nous espargne non plus qu'il a faict les anciens, lors qu'il est irrité par noz pechez, comme il fera amplement manifesté par l'histoire qui s'ensuit: laquelle Guillaume Paradin a escripte (homme certainement docte, de grand labeur, & doctrine exquisite, en ce qui concerne les Histoires) au traitté des choses memorables de nostre temps, où il dist, que l'an mil cinq cens vingt

*Misere de
nos siecles.*

vingt & huiſt le monde laſcha ſi bien la bride à tous vices, & eſtoit ſi mal conditionné, plein de peché & vileinie, que non ſeulement il ne ſ'eſtoit point humilié, & amendé, pour les furieux aſſaultz, & grand' effuſion de ſang des guerres precedentes: mais au contraire, qu'il eſtoit empiré, & totalement depraué. Au moyen de quoy la bonde de l'ire de Dieu eſtoit laſchée & deſbordée eu ce pauvre Royaume de France, de telle maniere qu'on eſtimoit tout eſtre reduict à la fin, & dernier periode: car il aduint ſi grande calamité, pauvreté & miſere, qu'il n'eſt nouuelle par la memoire des temps, ne telle punition, tant és corps humains, qu'és fruiſtz & reuenuz de la terre: car durant l'eſpace de cinq ans entiers, qui commencerent l'an mil cinq cens vingt huiſt, le temps vint en telle indispoſition & deſordre, que les quatre ſaiſons laiſſerent leur cours naturel, & ſe monſtrerent toutes confuſes, peruerties, & prepoſterées entre elles, ſe monſtrant le Printemps en Automne, Automne en Printemps, Eſté en Hyuer, Hyuer en Eſté: mais ſur tout l'Eſté eut telle puissance qu'il occupa le regne & domination ſur les trois autres, & principalement contre ſon naturel contraire, tellement qu'au profond cœur d'Hyuer, à ſçauoir, Decembre, Ianuier, & Feburier, auſquels ſe doit paſſer, reposer, meurir & mettre en leuain la terre par gelées & froidures, il faiſoit ſi grand chauld, & la terre eſtoit tellement eſchaufée, que c'eſtoit choſe prodigieuſe & eſpouuentable à voir. Car en cinq ans il n'aduint gueres gelée qui duraſt plus d'un iour ou deux; encore n'eſtoit ce choſe dont l'eau ſe peult geler: & par ceſte grande chaleur inaccouſtumée

*Marueil-
leuſe conta-
gion de no-
ſtre temps.*

*Pamine de
l'ann. 1528.*

coustumée se maintenoit & nourrissoit la vermine de la terre, comme limacés, chemilles, en telle quantité, que le ieune, & rendre germe des bledz nouveaux, n'estoit pas si tost né, & dehors du grain, qu'il estoit incontinent rongé & deuoré ; qui fut cause que les bledz qui deuoyent multiplier, fueilleter, ietter plusieurs tiges & espiez d'une mesme racine, n'en produisoient qu'un ou deux, encores bien steriles, & pleins de nielle, & morfondus : de sorte que quand ilz furent cueilliz, la pluspart ne reuenoit qu'à la quantité de la semence, & le plus souuent à moins.

Et dura ceste famine cinq ans sans cesser, chose si pitoyable & miserable, qu'il n'est possible à l'homme de l'imaginer, sans l'auoir veue : qui fust cause que la charge d'un cheual de bled, se vendoit en Lyonnois, Forest, Auvergne, Beau ioulois, Bourgongne, Sauoye, Dauphiné, & plusieurs autres pays & contrees, la somme de quatorze, seize, dixhuit liures tournois. Et fut le pauvre peuple affligé de telle sorte & cherté, si longue espace de temps, qu'une infinité de malheurs & maledictions s'en ensuyurent. Car les pauvres gens qui uiuoient assez competemment de leurs reuenuz, furent contraincts de s'abandonner & demander leur pain pour Dieu : & croissoit le nombre des pures mendians en telle maniere, que c'estoit chose espouventable de les voir en troupe insupportable à leur subuenir, & plus dangereuse à les endurer : car outre la crainte qu'il y auoit d'estre pillé (à quoy la necessité extreme les pouuoit contraindre) il sortoit vne grande puanteur & infection d'air de leurs corps, pour ce qu'ilz emplissoient leurs

ventres de toutes sortes d'herbes, bones, mauuaises, saines, venimeuses; tellement qu'il n'y auoit herbes aux iardinages qui demeurassent deuant eulx, iusques au tiges & racines des choux, desquelles ilz n'en trouuoient a demy. Et quand il n'y eut plus que prendre és iardins, ils eurent recours aux herbes sauuages & non vsitées, tellement que la plupart d'eux, cuisoient de grandes chaudronnées de mauues & chardons; y meslans quelque peu de son, quand ilz en pouuoient finer, & s'en remplissoient, comme font les pourceaux.

Mais ce fut chose de plus grande merueille, de voir faire du pain de fougere, de glands, & de semence de foins, tant estoient les pauvres contrainctz par impatience & auidité de manger. Et faut bien dire, que qui a faut & disette, de tout s'aïse, puis qu'ilz se recorderent que les pourceaux aimoyent la racine de fougere, & en firent du pain pour se saouller, fraudans les pourceaux de leur alimēt, & nourriture. Qui faict assez cognoistre de combien le Seigneur Dieu estoit indigné contre l'ordure de noz peches, puis qu'il permettoit que les hommes fussent reduictz en nécessité de manger & banqueter avecques les pourceaux : dont il s'ensuit vne infinité de maladies, & le monde tomba en grand effroy, voyant grande troupe d'hommes, femmes, ieunes & vieux, tremblans par les rues : les autres ayans la peau enflée, comme tabourins, d'hydropisie : les autres couchés (à demy mortz) par terre, tirer les derniers soupirs. Et de telles gens estoient pleines les estables & fumiers : autres estoient si languissans, qu'ilz ne pouuoient à peine dire leur nécessité, ny auoir
leur

leur aleine pour respirer; mais branloyent sur leurs iambes, plus ressemblans à larues & fantosmes, qu'à hommes.

Après tout, la grande compassion estoit de voir vn grand tas de pauures meres maigres, des faictes, toutes transies, enuironnées, & chargées de force petits enfans de mesme pareure: lesquelz de grand destresse de famine, crioient & se lamentoyent à leurs meres, qui les regardoyent si piteusement, qu'il me semble, qu'il n'est si grande pitié que celle là, attendul'angoisse & destresse de cœur qu'elles tesmoignoient par leurs grosses larmes & pitoiable regard. Ledit Paradin escript auoir veu au lieu de Lonhans en Bourgongne, vne pauvre femme, laquelle par grand pourchas & importunité auoit trouué moyen d'auoir vn morceau de pain, lequel luy fut arraché soudainement par vn sien petit enfant, qu'elle allestoit, & tenoit entre ses bras qui n'auoit à grand peine encore vn an entier, & ne lauoit iamais veu la mere manger pain, dont elle print à s'en esmeruiller grandement, regardant ce petit enfant mascher ce pain noir, dur, & sec de si grand apperit, que c'estoit chose monstrueuse: car il auint que la mere vouloit amasser les petites miettes, qui tomboyent de la bouche de son enfant, mais ledict enfant se mist si fort à debatre, & crier, qu'il sembloit endurer vne extreme passion, de despit qu'il auoit de voir sa mere amasser ses reliques & demourans, comme ayent peur d'en auoir disette. O Dieu eternal, tout puissant, quelle image! quel spectacle se fust il trouué; cœur si hors d'humanité & compassion, qui n'en fust alors amoly de pitié.

Le mesme auteur recite encores, qu'en vn autre village non fort loing du dessusdict, se trouuerent deux femmes, lesquelles ne pouuans plus trouuer chose pour appaiser leur faim, mangerent & remplirent d'vne herbe venemeuse nommée Scylla, ressemblant à oignons ou porreaux sauvages, & ne sçachans la vertu ou propriété de la dict^e herbe, s'empoisonnerent de telle sorte & maniere, que toutes les extremittez des piedz & des mains leur deuindrent verdes comme peaux de lezards, & leur sortoit le venin par dessoubz les ongles : & ne peut lon tant faire qu'elles ne mourussent bien tost après. Ainsi estoient toutes creatures animées, & empeschées à excecuter l'ire de Dieu. Finalement estant ceste misere & calamité d'année, de longue & intollerable durée, les bonnes gens des champs, ayans des terres, heritages, & possessions, furent contrainctz auoir recours aux riches marchandz, dont les aucuns auoyent faict amas de bledz à pleins greniers, pour en acheter d'eux premierement tant que l'argent peut durer, & puis apres furent terres & heritages engagez, & venduz entierement & à vil pris : desquelles telle valoit cent liures, dont ilz n'en auoyent pas dix, tant grande estoit l'improbité, & le malheur de la mauldict^e auarice & vsure. Et ne suffisoit que les hommes fussent affligez & battus de vehemente ire & verges de Dieu par cōiuration de tous les elemens, & quasi de toutes les creatures, si les hommes mesmes (leurs semblables) ne se mesloyen de les affliger, & les persecuter. Car ces auares malheureux voyans le temps leur succeder à souhai^t pour remplir leurs bouges, ne voulans faillir à leur occasion, auoyent leurs

leurs facteurs attitrez, pour faire vendre les biens des bonnes gens à non pris, & au mot de ceux qui auoyent des grains, pour l'achat desquelz les bonnes gens ne se laissoient rien à vendre, iusques à engager tripes & boyaux pour auoir à manger. Et bien pis : car la pluspart ne voyoyent mesurer ce qu'ilz achetoient, & neantmoins ilz estoient contrainctz de le prendre, telle qu'il plaisoit au vendeur, & achapter chat en poche. Et faut que ie die, qu'il a esté tel vsurier, qui a eu vne terre, pour moins que ne couste l'instrument d'un achapt vers un Notaire. Ceux qui ont faict telles volleries, sçanent bien que ie dis verité. Et apres toutes ces malheures : vous n'eussiez veu que bonnes gens chassiez hors de leurs maisons, & bien, eux & leurs femmes & enfans : puis ilz mouroyent és hospitaux, dont ces faulx vendeurs sont meurdriers, comme s'ilz leur auoyent coupe la gorge, & en rendront compte deuant celuy auquel on ne peut rien celer. Nous auons faict icy vn long narré de trois fleaux, desquelz nostre Dieu a de coustume d'esueiller ses creatures lors qu'il les sent obstinées, & endurcies en leur pechez : mais c'est peu des precedentes, au regard des autres cruelles maladies, desquelles nostre vie est manacée & assiegée tous les iours.

Pline, & plusieurs autres Medecins, Grecz, & Arabes ont escrit, que depuis deux mille ans, ils ont descouuert plus de trois cens especes de maladies, auxquelles le corps humain est subiect : sans les nouvelles, qui apparoissent tous les iours, entre lesquelles ilz en font mention de tant cruelles que nous ne les pouuons referer sans horreur.

*La diuersité
des maladies
desquelles
l'homme est
affligé.*

Ie laisse les vulgaires, ausquelles il fault quelque-
 fois brusler les membres avec les cauterres tout
 rouges, sier les os, oster les esquilles de la teste, ti-
 rer les boyans du corps, comme si on vouloit faire
 vn inuentaie, & anatomie. Autres à qui on a faict
 faire des diettes si estroictes, pour la fureur de leur
 maladie comme Cornélius Celsus enseigne, qu'ilz
 estoient contrains boire leur vrine, pour estan-
 cher leur soif, manger leurs emplastres & cata-
 plasmes, pour moderer leur faim. Autres qui se
 persuadoient auoir auallé des serpens, ausquelz
 on n'a iamais sceu trouuer moyen de les guerir,
 tant qu'on leur ayt supposé des serpens tous vifz au
 bassin où ilz vomissoient, leur faisant à croire qu'ils
 estoient sortiz de leur corps : Comme Alexandre
 Tralianus racompte, de la damoiselle qu'il guarist
 en ceste sorte, laquelle pensoit auoir deuoré vn ser-
 pent en dormant. Autres desquelz le mal est si hor-
 rible & estrange, qu'ilz pensent estre trāsformez en
 bestes brutes, comme celuy duquel Gallen faict
 mention, qui pensoit fermement estre transformé
 en coq, & conuerloit avec les coqz ordinairement,
 & lors qu'il les entendoit chanter, il les vouloit cō-
 tre faire, & ainsi qu'ils se frappent leurs aelles cōtre
 leurs corps chantans, ainsi faisoit il le sien, de ses
 braz. Autres lesquelz se pensent ester transformez
 en loups, & ne cessent de courir la nuict par monta-
 ignes desertz, places & campagne, & ensuyuent le
 hurlement & autres gestes des loups, & sont tour-
 mentez de ceste maladie, tant que le Soleil ait ier-
 tē ses rayons sur la terre. Nous les appellons en
 François loups garoux : Les Grecz appellent ceste
 espece de maladie Lycanthropeia, ce qui ne sem-
 blera

*Encores que
 a busiement
 le vulgaire
 pense que ce-
 la procede
 d'autre
 chose.*

blera estrange, ou fabuleux, à ceux qui auront leu aux lettres saintes, la piteuse metamorphose de Nabuchodonosor: lequel fut transmué en bœuf, l'espace de sept ans pour le reduire à la cognoissance de son Dieu.

Les autres (comme dit Galien au lieu preallegué) qui pensent estre conuertiz en des vaisseaux de terre, & ne bougent des campagnes, & s'ilz voyent vn arbre, ou vne muraille, ilz fuyent craignans de se choquer contre, & se mettre en pieces. Autres qui ont esté trois ans entiers sans dormir, & fermer les yeux, comme il aduint au bon Mœcenas. Autres qui sont tant pressez de mal, qu'ilz se battent la teste contre les murailles, comme il est aduenü à vn sçauant homme de nostre temps nommé Ange Politian. Autres qui se sont contraincts en leur maladie manger serpens, comme les lepreux. Autres, comme le Philosophe Pherecides, du corps duquel sortit vne grande quantité de serpens: autres au corps desquelz il s'engendre vne si grande quantité de poux, si qu'ils en sont en fin deuorez, sans qu'on y puisse donner ordre ou inuenter remede, ce que les medecins appellent maladie pediculaire.

Maladie pediculaire.

IE POURROIS recenser avec tous ces maux, les autres miseres que l'homme a inuentées de luy-mesmes, pour luy auancer sa mort, & celle de son prochain, comme si ceux que nature luy a preparez, & qui naissent avec luy, n'estoyent pas assez suffisans, pour l'accabler, & assommer du tout. Ce sont les venins & poisons lesquelz il prepare pour le iourd'huy si dextrement, qu'il n'y a plus ordre de s'en sauuer, sinon de fuir & abandonner

Diuerſes inuentions de venins & poisons.

donner les compagnies humaines, & s'en aller aux desertz avec les bestes brutes en la compagnie desquelles il fait plus feut qu'avec celuy de qui on est mal voulu.

*Les poisons
& venins
inventez
par l'homme.*

Quelques auteurs anciens, comme Orpheus, Orus, Medefius, Heliodorus, & Aratus, ont enseigné la composition de cinq cens sortes de poisons, & venins, & quelques autres en ont depuis augmenté ce nombre mais s'ilz estoient auourd'huy vians, ilz seroyent rnputez grossiers & asniers, tant la malice humaine est accreuë. Durant ces vieux siecles, ilz s'aydoient de certaines drogues qui sont de leur nature venimeuse, comme Ptolemée escrit, de ce qu'il appelle Marmacica, lequel est si contagieux que la pesanteur d'un grain de bled, faict mourir l'homme en vn moment, & se vendoit cent escuz l'once, & eutant de tribut en payoit celuy qui l'achetoit : encores auoyent ilz ceste consideration de les faire iurer qu'ilz n'en verseroyent point en leur prouince, ne contre leurs amis, mais seulement contre les estrangers : mais bon Dieu, le diable s'est si bien emparé des corps, & des esprits des hommes pour le iourd'huy, & les a renduz si industrieux & ingenieux à tout mal faire, que non seulement par odeur ilz empoisonnent, comme fist vn corriual à Sienné, qui presenta vn bouquet à son competeur lequel mourut soudain qu'il l'eut senty.

*Hierosme
Cardan en
ses liures de
la subtilite.*

Vn autre cheualier Florentin, apres auoir depouillé son heaume, pour se rafraichir, quelque sien ennemy le frota de certaine poison, qui fut cause que soudain il rendit l'ame, qu'il l'eut remis sur la teste. Ilz ne pardonnent pas auourd'huy
aux

aux flambeaux & torches, lesquelles ilz sçauent si bien sophistiquer & corrompre, que leur fumée & odeur empoisonne: de sorte, que vous n'osez plus faire allumer Iesditz flambeaux & torches la nuit, pour vous conduire, si vous vous desiez de vostre ennemy. C'est trop peu d'appliquer le venin sur les viandes & breuuages, comme on faisoit le temps passé: ce n'est que vengeance de pucelles. Mais i'ay grand honte qu'il fault que ie die ce que i'ay leu en vn fameux aucteur, qu'ilz ont trouué de nostre siecle moyen d'empoisonner les selles des cheuaux, bottes & esperons, mesme (ce qui ne se peut prononcer sans douleur) en touchant les mains les vns des autres, iusques aux lettres & papiers qu'on enuoye, lesquelles estans decloses, il y a vne petite vapeur subtile, qui s'esliue en hault, & peu à peu penetre iusques au cerueau. Ilz sçauent la pratique de laquelle Theophraste parle, que le venin est aucunes fois préparé de telle sorte, qu'il ne tue que selon l'intention du meurdrier; car s'il veult, il viura trois moys, six moys, vn an; en façon que la mort respond au temps de la collection du medicament.

Oultre (comme i'ay entendu de gens dignes de foy) qu'ilz ont bien la subtilité de le composer de telle sorte qu'il ne gastera qu'un membre, vn bras, ou vne cuisse, ce qu'on a quelquefois expérimenté en vne fontaine empoisonnée de là le Rhin, aupres de la mer, de laquelle l'eau fist tomber les dens de tous ceux du camp de Germanie qui en beurent: De sorte, que la chose est venue à telle desolation, qu'on a trouué l'inuention de mesler la poison parmy l'hostie, comme i'ay escrit ailleurs.

*Exclamation
on contre les
empoison-
neurs.*

*Subtile in-
uention d'em-
poisonner.*

*Vn empe-
reur empoi-
sonné par
l'hostie.*

Est

Est ce pas chose merueilleuse, que Hierosme Cardan escrit de quelque inuention de carmes qui a esté trouuée de nos ans, d'un collier ou carcant fait d'acier, duquel la trempe est dure, comme diamant, que le crédeur met au col de son débiteur, & ne peult estre osté sinon de celui qu'il amis ? Et par telle meschanceté vn Zafranus citoyen de Milan, circonuenu par son crédeur mourut ainsi qu'il tesmoigne. Que reste il plus à l'homme pour le parfaict comble de toutes ses miseres, veu qu'il n'est pas les elemens, qui ne s'esleuent quelquefois contre luy, & sont comme tesmoins & ministres de la vengeance, & de l'ire de Dieu, contre noz pechez ?

*L'homme
affligé par
les quatre
elemens.*

Qu'y a il de plus necessaire à la vie humaine que l'eau, veu qu'il n'y a homme, ny autre animal, qui se peult passer de l'usage d'icelle ? Il n'y a herbe ny plante, qui peult produire semence ny fruit, sans elle (sans mettre en compte l'aornement & decoration qu'elle apporte à cest vniuers) veu que c'est le plus ancien & le plus puissant de tous les elemens, comme dict Plin & Isidore : Elle ruine & humilie les montaignes, elle seigneurie la terre, estainct le feu, se conuertissant en vapeur surpasse la region de l'air, dont apres elle descend, pour engendrer & produire toutes choses en la terre. Et toutes fois quelz chastimens a experimenté l'antiquité de la rigueur de cest element ? quand ceste grande laixine d'eaux inonda toute la terre lors que les veines du Ciel furent si bien ouuertes que les eaux surpassoyent de la haulteur de quinze coudées, la plus haulte montaigne de la terre, comme Moysé le décrit en Genese. Com-
bien

*L'homme
affligé par
l'eau.*

*Le deluge,
Genes. 7.*

bien de fois a esté submergée l'Egypte lors que le Nil se deriuoit de son canal; combien de milliers d'hommes y ont perdu la vie, & ont esté ensepul-turez au ventre des poissons; Quel tesmoignage de la fureur de l'eau a l'enty la Grâce; quand ce grand deluge d'eau submergea presque la plus grande partie de Thessalie, n'attendans plus autre chose, que l'entiere ruine du genre humain par l'émotion de cest element; Quelle playe & tourment receurent les Romains l'an mil cinq cens trente, par l'inflation & desbordement du fleuue du Tibre; lequel s'esmeur de telle sorte, qu'il monta par dessus les plus haultes tours & estages de leur cité, & sans le dommage des pontz rom-puz, des biens, or, argent, bled, vin, drapz de soye, farines, huiles, laines, & autres meubles, iusques à la concurrence de deux ou trois millions d'or, il y mourut plus de trois mil hommes, que femmes, & petitz enfans, qui furent suffoquez, & estainctz par violence des eaux dudit fleuue, comme les moder-nes escriuent.

*Les iij ele-
mens execu-
teurs de l'ire
de Dieu.*

Gaspar Contaren en son liure Des quatre ele-mens escript, que de nostre temps, Valence cité d'Espagne, avec tous ses citoyens faillit à estre submergée par vne violence & incogneue irruption d'eau; de telle sorte, que sans ce qu'elle fut prom-ptement secourue, par des rampars & chaussées, ils n'auoyent plus aucune esperance de salut. Sans mettre en compte vne infinité d'autres dômaignes que nous auons receuz depuis cinq ou six mil ans, que le monde est créé, des pluyes, gresles, neiges, gelées, bruines, frimatz, & autres semblables iniu-res, qui dependent de la rigueur de cest element.

Quy

*L'homme af-
fligé par la
feu.*

Gen. chap. 17

Qu'y a il de plus admirable en nature que le feu par le benefice duquel routes noz viandes sont assaisonnées, la vie de plusieurs choses est conseruée; les metaux sont calcines, rendus flexibles, maniables; le fer est dompté, macéré & vaincu: les pierres desquelles nous nous aydons en la structure de noz edifices, sont cuites & endurcies au ventre de la terre par son aide. Et neantmoins combien de fameuses citez ont esté ardes & brullées, & redigées en cendre, par la vertu de cest element? Le plus ancien témoignage est aux saintes lettres en Sodome & Gomorrhe, sur lesquelles le Seigneur fist plouuoir du ciel feu & soulfre. La derniere conflagration, & ruine vniuerselle de la terre doit estre executée par la fureur de cest element, comme il est escrit par les Prophetes & Apostres. Si ie voulois descrire par ordre les superbes citez & prouinces, qui ont esté brullées en diuerses contrées de la terre, par l'incursion de la guerre, & mesme de noz siecles, la tragedie seroit excessiue: mais ceux qui seront curieux de telles choses, lisent Strabon au douxiesme liure, & Rufin en l'Appendice d'Eusebe, & Amianus Marcellin en l'histoire tripartite, où ilz verront mesmes commes les flammes de feu, issantes des sommets de plusieurs montaignes, & autres entrailles de la terre, ont brullé plusieurs villes avec leurs citoyens. Du temps de Lucius Marcus, & Sexte Iule consuls, il sortit si grande flamme de la fournaise de deux montaignes que toutes les villes & montaignes d'alentour furent brullées, & grand nombre de citoyens estaincts & artz par la violence des flammes, qui en sortirent en tresgrande vehemence.

Pline.

Je pourrois semblablement faire mention des foudres & tonnerres, & comme plusieurs nobles personnaiges ont esté exterminéz par ce genre de mort tant subite, comme Zoroast Roy des Bactriens, capitaine en la guerre de Thebes Ajax apres la destruction de Troye, Anastase Empereur apres l'an vingtseptiesme de son Empire. Carius aussi, & plusieurs autres Roys & Empereurs, qui ont prins fin par ce genre de mort. L'air est si requis à la conseruation de l'humanité, qu'il n'y a creature animée qui puisse auoir vie sans l'vsage d'iceluy. Et toutesfois il est si pernicieux au genre humain, lors qu'il se putrefie & corrompt, que la plupart des pestilences mentionnées cy dessus, en prennent leur source & origine comme de leur vray auteur. La terre, qui est le plus doux & traictable de tous les elemens, qui est nostre commune mere de tous qui nous reçoit. estans nez, nous nourrit, & nous soustient, puis en fin nous reçoit en ses entrailles, comme en vn list, & nous garde iusques à ce que nostre Dieu nous appelle, pour comparoistre à son iugement, & neantmoins elle produict tous les venins, & poisons desquelz nostre vie est iournellement assaillie. Et quelquefois par ces tremblemens & agitations internes plusieurs villes ont esté demolies, & plusieurs milliers d'hommes engloutiz aux profunditez de ces abysses. Du temps que Mitridates regnoit, la terre commença à s'es-mouuoir & agiter anec telle impetuosité & furie, que non seulement il y eut plusieurs villes ruynées, mais il y eut plus decent mille hommes suffoquez & estainctz.

*Misere de
l'homme par
les foudres,
tonnerres, &
tempestes.*

*L'homme af-
fligé par
l'air.*

*L'homme af-
fligé par la
terre.*

Dv regne de Constantin, filz de l'empereur *L'homme af-
Con.*

*fligé par les
tremblemens
de la terre.*

*Les petits
animaux
font la guer-
re à l'homme
et augmen-
tent ses misé-
res.*

Constantin, il y eut si grand nombre de villes abyssmées avec leurs citoyens en l'Asie par les tremblemens de la terre, qu'à peine les Historiens le peuvent nombrer. Du temps d'Isocrate & Platon, les concauitez & souspiraux de la terre, s'ouurirent en l'Europe, par tele impetuosité, que deux grosses citez, avec tous leurs habitans, furent en vn iustant renuersées & submergées. Il ne se list point de memoire d'homme plus espouventable tremblement de terre, que celuy qui s'esleua du temps de Tibere Cesar, par lequel (en l'espace d'vne nuit) douze grosses villes furent abyssmées, avec leurs manans & habitans, entre lesquelles Apolonie, Ephese, Cesarée, Philadelphie, & plusieurs autres nombres. Encores est ce chose plus esmerueillable, & qui se tourne en plus grande confusion de l'orguel & outrecuidance des hommes, que la terre produict certains petits animaux, qui luy font guerre iusques à le chasser, exiller, & bannir de sa propre demeure; ce qui pourroit sembler fabuleux sans le grand nombre des fideles historiens qui en rendent certain & loyal tesmoignage. Elian escrit qu'il se multiplia telle quantité de rats en certains lieux d'Italie, que par la destruction qu'ilz firent és racines des arbres, & des herbes (sans qu'on y peut mettre remede) causerent telle famine, que les habitans furent contraincts abandonner la contrée. Marc Varron, l'vn des plus dignes auteurs qui oncques escriuit en Latin, dict qu'en Espagne il y eut vn gros bourg, situé en pays sablonneux, qui fut tellement fouy & caué par les connilz, que finalement les habitans l'abandonnerent, de peur d'estre ensepulturez aux cachots de ces petits animaux, des.

desquels elle fut en fin ruinée. Ces mesmes auteurs escriuent, qu'il y a eu vne ville en France qui a esté rendue inhabitable, à cause de la multitude des grenouilles. En Affrique pareil cas aduint par des sauterelles.

Theophraste faict mention de certaine prouince que les chenilles firent dehabiter. Plin recite qu'il y a vne prouince sur les limites d'Ethiope, où les formis, & scorpions, & autres vermines, en exillèrent les hommes qui y habytoient. Les mouches firent fuir de leur contrée les Megarensiens, en Grece. Les guespes chasserent les Ephesiens. Anthenor escrit qu'une quantité d'abeilles, & mouches à miel chasserent d'une ville tous les habitans d'icelle, & firent leurs ruches de leurs maisons. Quel tesmoignage de l'humaine infirmité est déclaré en toutes ces choses? quelle disciplinè ou escole pour apprendre l'homme à se cognoistres? Quelle merueille de la puissance de Dieu enuers les creatures? duquel les iugemens sont si terribles & espouventables, que incontinent que l'homme cuyde dresser ses cornes, ou s'esleuer contre son Dieu, il le sçait si bien deprimer, rabaïsser, brider son audace, & le dompter, que non seulement il luy enuoye heraultz & auantz coureurs de son ire, guerre, famine, & peste; mais d'abondant il n'y a element n'y autre creature animée qui ne cherche sa ruine, iusques aux plus petits animaux, lesquels sont comme ministres & executeurs de sa diuine iustice, comme il est manifesté, non seulement par le tesmoignage des Ethniques, mais aussi par celuy des lettres sainctes, lors que les ranes & sauterelles, abandonnerent leur propre element, pour mon-

Exo. 8. & 9.

ter

ter iusques à la chambre, & iusques au liſt de l'obſtiné Pharaon: Nous auons deduiſt par cy deuant vne eſtange philoſophie de la miſere de l'homme. Car quand l'homme ſeroit de fer ou de diamant, c'eſt merueille comme il peut durer la moytié de la vie, qu'il ne ſoit froiſſé & rompu, veu les peines, angoiſſes, trauaux & martyres, qu'il luy conuient à toutes heures ſouſtenir. Et toutesſois quelque male auenture qu'il luy auienne, quelque charge ou fardeau que nature luy puiſſe impoſer, ſi ne ſe peut il humilier ſous la main puiſſante de Dieu, pour porter ſon ioug, ne ſe recognoiſtre qu'il eſt. Pourtant à bon droit luy reproche noſtre Seigneur par ſon prophete, qu'il à le front d'arain, & le col de fer.

Eſai. 4.

Leſquelles choſes eſtans mal entendues de Platon, & de Pline, voyant ce grand gouffre de miſeres, auquel l'homme eſt plongé depuis ſa naiſſance iusques au ſepulchre, ont appellé nature maraſtre, & uſuriere, qui faiſt payer tant d'interreſtz à l'homme de ſon excellence & dignité, qu'ilz ont eſtimé les beſtes brutes, plus heureuſes que l'homme: mais l'un & l'autre, ſous ce non de Nature, ont argué Dieu d'iniuſtice & cruauté, iniquement toutesſois. Car tous ces maux, & cete mer de miſere, deſquelles l'homme eſt chargé, ne vient point de la haine de Dieu, mais de la malice & corruption de l'homme lequel eſt le propre auteur de toutes ſes afflictions & calamitez. Car ſe voulant egalet à ſon Dieu, il à commencé à forligner de ſa nobleſſe, & effacer l'image de Dieu imprimé en lue, & l'a changé en celle du diable. Parquoy luy eſt adueni ce que le Prophete diſt: L'homme eſtant en honneur, ne l'a pas entendu, & pourtant il a eſté faiſt ſemblable

Pſal. 48.

blable aux iumens. Voyla comme sa fierté, arrogance & audace, est cause de toutes les playes & maledictions de tout le genre humain. Car sans l'ambition & desir d'estre grand de ce premier homme, nous fussions demeurez comme les anges, & telz que nous serons en la resurreccion, & couronnez d'honneur & de gloire.

ENCORES est ce peu, de toutes les maladies & afflictions par nous reduictes, qui sont quasi comme appennage de noz corps, mais c'est bien le pis, si nous voulons auoir esgard aux maladies de l'esprit, lesquelles sont beaucoup plus perilleuses que celles du corps. Qu'il ne soit vray, celles du corps (ainsi que dict Plutarque) se manifestent d'elles mesmes, ou par mauuaise couleur du visaige, ou par le mouuement du poux inegal, aussi par quelque autre intemperature, ou douleur: les ayant cogneues, on cherche le remede incontinent. Mais aux maladies de l'esprit, celuy qui est malade, ne peut iuger par signes ou indices son mal: car il est en l'esprit, qui deuroit faire ce iuiement: & par ainsi le patient ne cognoissant point son mal, ne cherche point aussi de remede. Encores y a il bien vn plus grand abus: car ceux qui ont le corps affligé, nous les appellons par les noms des maladies qui les tourmentent: comme s'ils sont persecutez, de frenesie, nous les appellons frenetiques: s'ilz sont tourmentez de paralisie, nous les nommons paralitiques: s'ils ont mal aux ioinctures, nous les appellons gouteux: ceux qui sont febricitans, nous les appellons fieureux. Mais ô dieux immortels! nous faisons tout contraire aux maladies de l'esprit. Car ceux qui sont iraconds & coleres, brus-

L'homme affligé par les maladies de l'esprit.

lent en leur passion, qui meurdriſſent l'un, & tu-
ent l'autre, nous les appellons magnanimes, &
forts; & diſons, qu'ils ont le point d'honneur en
en grande recommandation. Ceux qui ſeduſent
plusieurs filles & femmes, qui ſuiuent l'amour lai-
ſcif, nous appellons cela porter amitié. Ceux
qui ſont ambitieux, & qui par tous moyens illicit-
tes taſchent à ſe faire grands en dignitez, nous les
appellons graues, honorables, gens de menée &
d'exécution. Ceux qui ſont auaricieux, & qui ſe
font riches en brief temps, & qui deterrent leur
prochain par mille ſubtilitez, & inuentions; nous
appellons cela en noſtre vulgaire, faire bien ſon
petit faiët, eſtre bon meſnager. Et ainſi de tous les
autres. Voila comme nous prepoſterons toutes ces
choſes. Voila de combien de maux eſt cauſe en ce
monde ceſte conuerture de vice ſoubz le manteau
de vertu, faiſans par le ſeul nom dignes d'honneur
les choſes qui meritent meſpris & blaſme. Or ma-
intenant ſi nous voulions pourſuyure par ordre les
infinies maladies, deſquelles la pluſpart des eſprits
humains pour le iourd'huy ſont tourmentez, com-
me nous auons faiët celles du corps: quelle elo-
quence, ou dignité de parole y pourroit ſatisfaire?
quelle maieſté de ſentences les pourroit com-
prendre? veu que le ſiecle où nous ſommes, eſt
pour le iourd'huy conſtité en tant d'eſpeces de vi-
ces qu'il ſemble qu'il ſoit proprement l'eſgout où
toute la malice des ſiecles paſſez ſe ſoit venue
vuyder & eſpurer. Commencerons nous par l'aua-
rice? Qui la vit onques plus enracinée eu tous
les eſtatz de la terre, qu'elle eſt maintenant? Ma-
is que ſont autre choſe toutes les citez, republi-
ques

ques, prouinces, & royaumes de ce monde (si nous les voulons bien considerer) que vrayes boutiques, & magasins d'auarice : Voicy la faison de laquelle parle Esaie : La terre est pleine d'or & d'argent, il n'y a point de fin en leurs tresors. Voicy le siecle predict par le prophete : Ils conioignent la maison avec la maison, les chāps avec ies champs, iusques au terme du lieu, comme s'ils vouloyent seulz habiter au milieu de la terre. Et de ceste pestilente racine de conuoiti se procede (comme de leur viue source) vne infinité de mauux, qui regorgent en la terre, & flottent par toutes les parties du monde.

*Esaie. 2.
Contre l'aua-
rice.*

Esaie. 5.

De là l'origine de la plus part des guerres: de là la grande effusion de sang duquel la terre est baignée: de là meurtres, trahisons, sacrileges, larcins, pilleries, vsures, fraudes, pariuremens, corruption de tesmoings, peruertissement de iugemens: de là les subtilitez & pratiques de deterrer l'un, empoisonner l'autre: de là l'immortalité & longueur des procez, desquels les palais Chrestiens retentissent tous les iours. Brief, de là toute espeece de corruptiton & de mal. Et toutes fois le vice est si familier des hommes, qu'à peine trouuez vous estatz qui ne s'en resistent, mesmes iusques à auoir penetré en l'estat Ecclesiastique. Iudas & Simon Magus en planterent les premieres tiges, lesquelles ont si bien fructifié de puis, que plusieurs autres s'en resistent. Du temps que l'Eglise estoit pauvre, chetive, persecutée & fourragée par les tyrans & par les infideles, & qu'elle estoit gouvernée par pauvres pescheurs, elle nourrissoit ses pauvres & ne souffroit, que personne eust indigence en elle:

Maintenant qu'elle est au plus hault degré de richesse, & qu'elle est gouuernée par les grands prelatz, elle n'a plus soing des membres de Iesvs Christ: de sorte qu'on ne uoit, aujourd'huy les rues & hospitaux tapissez, que de pauures mendiants descharnez, tous froissez, & mouluz de poureté, avecques vne infinité de femmes bannies, & chassées de leurs pays par l'incursion des guerres, portans leurs enfans au col vagissant. Et ce pendant tels messieurs iouissent à pleine voile des biens de celuy qui est crucifié pour eux, & s'entretiennent en leurs voluptez & delices. Les autres les gardent & reseruent avecques telle curiosité, qu'ils en font leur Dieu, & lairoient plustost mourir vn pauure à leur porte, que de le soulager d'un verre d'eau: de sorte que l'ay honte, qu'il fault que ie racompte vne hystoire quasi monstrueuse de l'auarice d'un Prelat Italien, nommé Angelot, lequel estoit Cardinal: Car il estoit si empoisonné de ce malheureux venin d'auarice, que lors que les palfreniers auoyent le soir donné l'auoine à ses cheuaux, il descendoit par vne fausse porté à l'estable tout seul, & sans lumiere, & y estant, alloit desrober l'auoine à ses propres cheuaux, & y continua par rant de nuicts, que le palfrenier voyant ses cheuaux maigres, se cacha en l'estable, lequel attrapant monsieur sur le fait, luy donna tant de coups de fourche, qu'il fallut le porter en sa chambre, pour condigne recompense de sa meschante & brulante auarice. Ce qui sembleroit ridicule ou fabuleux, sans que Philelphe & Iouian Pôtan en son liure De liberalité & plusieurs autres auteurs modernes en font mention. Voyla les fruietz, voyla les emolumens du

*Monſieur
se auarice
d'un Prelat.*

du fier de ces malheureuses richesses, lesquelles se recueillent avec tant d'espines & de peines, se couseruent avecques tant d'amertunes & angoisses, & puis se laissent avec tant de souspirs & de larmes. Dequoy les anciens Romains seroyent bons & loyaux tesmoings, si nous les vouliôs mettre en ieu, lesquels lors que leur Republique a esté gouuernée par gens pauvres, elle a tousiours prospéré: mais depuis qu'elle fut enflée par les victoires de ses predecesseurs, côme de la destruction de Corinthe, d'Archae, d'Antioche, de France, de Grece, d'Italie, d'Egypte, d'Espagne, leur Empire commença à decliner: car leurs victoires, proyes & pillages furent la corruption des bonnes meurs, & de leur ancienne institution & discipline, l'occasion & origine des guerres cruelles. Car ce qui ne pouuoit estre dompté & subiugué par violence & force d'armes, fut vaincu par luxure & superfluité: de sorte que leurs richesses se sont vengées contre elles mesmes, & leur en a prins côme au drap qui engendre sa tigne, & se corrompt: & côme au bled, qui engendre des vers qui le mangent. Ce que ce grand Roy Salomon ayant bien experimenté en luy mesmes, & lors qu'il eut tant amassé de tresors, que ses richesses surpassoyent la gloire des autres Roys de la terre, & qu'il eut esprouue les delices, qui ressortent des biens de ce monde, il nous en laissa son iugement & aduis par escrit, comme il s'ensuit: I'ay (dit il) fait des œures grandes, ie me suis edifié maisons: ie me suis planté vignes, iardins, & vergers; i'ay affié arbres de tous fruiets; i'ay fait des cisternes d'eaux, pour arrouser les forestz des arbres verdoyans: i'ay acquis serui-

Eccl. 8.

teurs, chambrieres, & ay eu famille, & plus grans troupeaux de beufs & de brebis, que ceux qui ont esté deuant moy en Hierusalem : i'ay amassé or & argent ; i'ay eu chantres, chanteresses & les delices des enfans des hommes en tous excès. Je me suis fait si grand, que i'ay plus esté augmenté que tous ceux qui ont regné deuant moy. Je n'ay rien refusé à mon cœur, ny à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré. Et apres ie commençay à contempler toutes les œuvres que mes mains auoyent faites, & tout le labour que i'auois prins en les faisant. Et puis i'ay cogneu, que tout ce que i'auois fait, n'estoit que vanité & affliction d'esprit, & qu'il n'y a rien de permanent sous le soleil. Escoutons vn peu le Prophete Baruch, lequel nous trouuerons vn peu plus aspre chirurgien contre ceux qui sont si affectionnez en leurs delices & richesses. Où sont (dict il) les Princes & ceux qui dominoient sur les bestes qui sont sur la terre ; qui iouent avecques les oiseaux du ciel, qui thesaurisent l'argent & l'or, auquel les hommes ont leur confiance, & n'y a nulle fin à leur acquest ; qui forgent l'argent, sont solliciteux, & n'est nul qui puisse inuenter leurs œuvres ; Ilz sont exterminés, ils sont descenduz aux enfers. Laissons doncques ces vieux auaricieux, idolatres de leurs thresors, avecques le Patrocle d'Aristophane, le Pigmalion de Virgile, le Polymnestor de Properce, le Mide d'Horace, le Galeran de Martial, avec le mauuais riche des saintes lettres : attendu que les esprits des hommes (qui sont de nature celeste & diuine) n'ont rien de commun avecques l'or & l'argent, & qui n'est autre chose qu'un
vray

Baruch. 3.

vray excrement de la terre.

Venons à vn autre vice qu'on appelle Enuie, lequel (ainsi qu'Aristippus asseuroit) estoit, poche parent du precedent, comme la mere, & la fille. Car l'un engendre l'autre. Combien y a il d'esprits affliges de ceste maladie? La saison est venue, que le monde n'est autre chose qu'une vraye formilliere d'enuieux. C'est le vice plus ancien, & le plus vieil de tous, & toutesfois c'est le plus practiqué de nostre aage. Et semble qu'il retourne en sa premiere enfance. Les anciens en ont eu l'experience en Adam & le serpent, en Abel & Cain, en Iacob & Esau, en Ioseph & ses freres, en Saul & Dauid, en Achitophel & Chusi, en Amâ & Mardochée, lesquels ne se poursuoyent pas tant les vns les autres pour les richesses qu'ils auoyent, que pour l'enuie qu'ilz se portoyent l'un à l'autre. Mais c'est peu au regard de ce que nous experimentons tous les iours avec les Chrestiens. Car nostre siecle est desbordé iusques là, que s'il se pouuoit trouuer vn homme entre nous, qui eust la beauté d'Absalom, la force de Samson, la sagesse de Salomon, l'Agilité d'Azael, les richesses de Cræsus, la liberalité d'Alexandre, la vigueur & dexterité d'Hector, l'eloquence d'Homere, la fortune d'Auguste, la iustice de Traian, le zeile de Ciceron, qu'il se tienne pour certain, qu'il ne sera point orné de tant de graces, que de nombre d'enuieux poursuiuy. Et ce malheureux vice ne s'attaché pas seulement à ceux qui ont la fortune mediocre; mais aux plus grans, & à ceux qui sont de plus haute touche, car lors qu'ilz sont au plus hault degré de la roue de fortune, & qu'ils pensent estre en possession paisible de la fa-

Enuie maladie d'esprit.

ueur des Roys & des Princes, ce pendant l'ennemy leur machinera quelque chose, & leur iettera le chat aux iambes, & leur fera iouer à bout hors. C'est pourquoy ce sage Empereur Marc Aurelle disoit, que l'ennie estoit vn serpent tant enuenimé, qu'il n'y eut iamais mortel entre les mortelz, qui de ses dens n'eust esté mordu, de ses ongles egratigné, de ses piedz foulé, & de sa poison empoisonné. I'ay leu (disoit il) plusieurs liures Grecz, Latins, Hebreux, Caldées; i'ay conferé avec beaucoup d'hommes sçauans, pour trouuer remede contre l'homme enuieux: le tout conseillé & demandé, ie n'ay trouué autre moyen pour se priuer d'enuie, sinon de se bannir de la fortune prospere. La raison est, pource que nous sommes fils d'enuie, naissons avec enuie, & qui plus laissera de biens, laissera plus d'enuie. Et à ceste occasion les anciens conseilloyent aux riches, qu'ils ne se tinsent près des pnuures, & aux pnuures, qu'ils ne demeurassent près des riches; car de la richesse du riche naist la semence de l'enuie du pauvre.

*Ambition
maladie
d'esprit.*

Je pourrois semblablement faire icy vn long narré de l'ambition & orgueil qui regne auiourdhuy entre nous: car qui vit oncques les pompes si excessiues en tous les estats, que nous les voyons maintenant; de sorte que nous pouuons à bon droit appeller nostre siecle vn siecle de satin, de velours, de pourpre & de soye: auquel on prend tant de peine à parer & accoustrer: ceste charogne du corps tant curieusement: & ce pendant nous ne nous soucions pas, & ne tenons compte que nostre pauvre ame demeure sale, & orde, pleine d'ulceres & de playes, & deschirée par vn grand nombre de

de pechez enormes. desquels elle est environnée. Mais gardons apres toutes ces choses qu'il ne nous aduienne ce que le prophete escrit contre les femmes de Hierusalem, lequel apres leur auoir reproché leur cheminer superbe, leurs regards impudiques, le mouuement de leurs yeux, l'atour de leur teste, & la mesure de leurs pas, ou alleure, leurs chaines, leurs bagues, braceletz, ceintures, pendans d'oreilles, & autres façons de s'abiller par trop pompeusement, il vous aduendra (di& le Seigneur) qu'au lieu des parfums vous aurez vne grande puantise, au lieu des ceintures vne corde, au lieu de cheueux frisez, la teste rasée, & les plus beaux hommes de la troupe passeront par le fil de l'espee, & les forts & hardiz mourront en la guerre.

Nous pouuons bien adiouster encores aux misereres precedentes, vne autre maladie & affliction d'esprit, qu'ils appellent Amour, mais si contagieux, que tous les estats de ce monde s'en resistent : mal si pestilent & veneneux, qu'il se plonge & entre-melle par tous les aages indifferemment, comme tous les diables font par tous les elemens, sans qu'il ayt acception des personnes, ou de qualite du vieil ou du ieune, du fol ou du discret, du foible ou du fort. Et le grand peril est en ceste maladie, qu'ils deuient à la fin frenetiques, & trāsportez de leurs sens, s'ilz ne sont bien traictez & medicamentez au commencement. C'est pourquoy Paule Aegineta en son troisieme liure ordonne à tous ceux qui sont persecutez de ceste fureur de mal, semblables pharmaques, & reigle de viure, qu'il faict aux fols, demoniacles & forcenement qu'Em-

*Amour est
compté entre
les plus grie-
ues maladies
d'esprit.*

qu'Empiriques (suyuant le conseil de Platon) ordonnoit aussi, lequel faisoit deux especes de furies: dont il appelloit l'un en Grec *Erorikon*, qui signifie Amatorium en Latin, & en François Amour. Quant à mon regard, j'en ay veu faire anatomie de quelques vns, qui estoient morts de ceste maladie, qui auoyent leurs entrailles toutes retirées, leur pauvre cœur tout brulé, leur foye tout enfumé, leurs poulmons tout rostiz, les ventricules de leur cerueau tous endommagez; & ie croy que leur pauvre ame estoit cuicte & arse à petit feu pour la vehemente & excessiue chaleur & ardeur, qu'ils enduroient, lors que la fieur d'amour les auoit surprins. Et tout ainsi que la cure de ceste maladie est difficile, aussi l'origine est fort douteuse entre ceux qui en ont escrit.

Les Physiciens disent, que ceste furie d'amour, qui presse si fort, & qui embabouine ainsi le monde, procede de la correspondante qualité du sang, & que la complexion engendre ce mutuel amour. Les Astrologues ont voulu estre de la partie, & ont mis semblablement leurs faulx en la moisson des amoureux, disans, que l'amour procede quand deux se rencontrent auoir vn mesme ascendant, ou qu'ilz se conforment en quelque autre constellation: car lors sont contraincts de s'entre aimer. Autres philosophes ont dit, que quand nous venons à ietter nostre veue sur la chose que nous desirons, soudain quelques esprits, lesquels sont engendrez de la plus subtile & parfaicte partie du sang, partent du cœur de la chose que nous aymos, & promptement montent iusques aux yeux, & apres s'essancent en vapeurs inuisibles, & entrent en

noz yeux lesquelz sont disposez à les recevoir, tout ainsi qu'il demeure quelque tache sur vn miroir apres y auoir regardé, & puis de là penetrent iusques au cœur, & petit à petit se dilatent par tout. Et partant le miserable amant attiré par les nouueaux espritz, lesquels desirent tousiours se reioindre & approcher avec leur principale ou naturelle demeure, est contraint à se douloir & lamentir sa liberté perdue. Les autres apres auoir fantastiqué tout ce qu'il ont peu, & ne pouuans au vray conceuoir la source & origine d'un si furieux mal, ont dit, qu'amour estoit vn ie ne sçay quoy, qui venoit ie ne sçay comment, & s'enflammoit ie ne sçay comment, chose certaine & veritable: car qui voudra considerer les gestes, façons de faire, contenance, furies, eclipses de ces pauures passionnez; il confessera qu'il ne vit oncques vne metamorphose plus estrange, ou spectacle plus ridicule. Tantost vous les verrez tous confitz en pleurs, & larmes, faire retentir l'air de souspirs, plainctes, murmures, imprecations: L'autrefois vous les vertez gelez, morfonduz, & transis, ayans leurs faces palles, esperdus, haues comme larues ou fantosmes. Les autrefois, s'ils ont eu quelque bon regard, ou autre traittement humain de la chose qu'ilz ayment, vous les verrez gays, esmeraudez, espanouyz; & iugeriez qu'ilz sont transfigurezen quelque autre forme: quelque fois ilz ayment la solitude, & ne cherchent que les lieux reclus pour parler tous seulz, ratiociner, faire leur desseing, & disputer avec eux mesmes. Les autrefois les verrez passer cinq ou six fois le iour par vne rue, pour espier s'ilz pourront auoir quelques traittz d'œil de celle qu'ilz ayment:

Gestes & contenancez ridicules des amoureux.

ment : & ce pendant les pàuues varletz ont les iambes froissées de courir, & les bras rompuz d'espousetter, nettoyer, descroter, fourbir, frotter, & pater monsieur. Et s'il se rencontre quelque estincelle de ialousie parmy cela, ils montent alors au plus hault degré de furié, & les patiens sont en extreme peril, la force & violence de la maladie combat contre la nature, c'est vn cautere qui les brusle. Il n'ya partie viue & sensible sur eux qui ne soit vlcerée ; & alors s'ilz sont timides, ilz deuiennent effrontez & hardiz : il n'y a art, inuention, cautelle, ou machine qui ne se produise : ilz deuiennent lycanthropes, & vont toute nuit comme loups garoux. Et encore que la maladie soit assez fantastique d'elle mesme, si est ce que selon l'humeur qu'elle rencontre, elle opere de merueilleux effects : car si l'amoureux est pauvre, il n'y aura office d'humanité, qu'il ne desploye, iusques à se sacrifier & se mettre en pieces, si besoing est. S'il est riche, sa bourse (disent les Grecz) est liée d'un lieu de pourreau : fust il auariceux, il deuient prodigue : il n'y a escarcelle qui ne soit vuidée, tant est grande la puissance de ce meschant venin. Ce qui a esmeu Plaute à dire, Amour auoit esté le premier inuenteur de la bezasse & caymanderie : car le plus souuent si l'on n'est bien fondé, on s'en va le bissac au poing, la chemise nouée sur l'espaule, à l'hospital à quatre cheuaux. Si l'amoureux est lettré, & qu'il ayt quelque peu l'esprit esueillé, vous le verrez feindre vne mer de larmes, vn lac de miseres, redoubler ses cris, accuser le ciel, faire vne anatomie de son cœur, geler l'esté ardre l'hyuer, adorer, idolatrer, admirer, feindre des paradis, forger des enfers, faire

faire le Sisyphes, iouer le Tantale, feindre le Titus. *Sisyphes qui*
 Et s'il aduient, qu'il vueille exalter ce qu'il aime, *tournoit son*
 ce n'est plus qu'or traitté de ses cheueux, ses sour- *rocher.*
 cils arches & voutes d'ebene, ses yeux autres iu- *Tantale, qui*
 meaus, ses regards esclairs, sa bouche coral, ses *mouroit de*
 dents perles d'Orient, son aleine basme, ambre, *soif pres des*
 musc, sa gorge de neige, son col de lait, ses mon- *eaux.*
 taignes, qu'elle a sur l'estomach, pommes d'alba- *Titus, auquel*
 stre. Et generallyment, tout le reste du corps n'est *le corbeau*
 plus qu'une prodigalité & thresor du ciel, & de na- *affame deuo-*
 ture qu'elle auoit reserné pour combler de tout *oit le cœur.*
 perfection la chose qu'ils ayment. Voyla com-
 ment ceste cruelle maladie d'amour tourmente
 ceux qui sont attaincts de ce mortel poison; & ne-
 antmoins il'y a tant de peuples, nations, & pro-
 uinces emmartellées de ses furieux assaultz, que s'il
 se dressoit vne armée de tous les amoureux, qui
 sont au monde, il n'y a Empereur ou monarque, qui
 ne tremblast de voir si grand nombre de fols en
 compaignie. Et ce pestilent mal (toutefois par cou-
 stume) a tant gaigné sur le genre humain, qu'on n'y
 peult plus trouuer remede, encoresque plusieurs
 medecins Grecz & Arabes ayent employé tous le-
 urs plus excellens pharmaques pour les deliurer *Ceux qui ont*
 de leur martyre. Samocrate, Nigide, & Ouide ont *escriu du re-*
 escriit plusieurs gros tomes & volumes du remede, *mede d'a-*
 de l'amour, par lesquels ils enseignent les remedes *mour, ne se*
 pour les autres; mais c'est le bon, qu'ils n'en trou- *uent peu que-*
 uerent aucuns pour eux mesmes, par ce que tous *rir eux mes-*
 trois moururent poursuyuz & destruits, non pour *mes.*
 les maux qu'ils feirent à Rome; mais pour les a- *Exemple*
 mours, qu'ils inuenterent à Capue. L'Empereur *d'une amour*
 Marc Aurelle cognoissant que Faustine sa femme *fugieuse.*
 estoit

*La furieuse
amour de la
femme de
l'Empereur
Marc Au-
relle.*

*L'enfant se
resentoit de
l'amour.*

*Europe en
la vie de
Commode.*

*La puissance
d'amour.*

estoit enamourée d'un escrimeur, de telle sorte, qu'elle perdoit patience, & estoit en peril de mort pour l'effrené desir qu'elle auoit de l'auoir en sa possession, congregea vn grand nombre de gens doctes en toutes facultez & sciences, pour luy donner conseil à esteindre le feu, qui la consummoit peu à peu : Mais apres plusieurs resolutions, quelques Empiriques conseillerent à l'Empereur, qu'il feist tuer celuy qu'elle aymoit, & que secretement on luy donnast du sang du mort à boire : ce qui fut promptement executé. Ce remede fut grand, car l'affection fut esteinte : mais encore ne peult il estre de si grande efficace, comme Iules Capitolin escrit, qu'Antonin Commode, qu'ils engenderent apres ne fur sanguinaire & cruel, & ressembloit plus à l'escrimeur qu'au pere; & mesme conuersoit ordinairement avec les escrimeurs, & se delectoit plus de leur compaignie que de autres : de sorte qu'il sembloit, que la passion de la mere fut transferée en l'enfant. Mais encore est ce peu au regard de ce que i'ay leu en plusieurs hystoires, que la chose est venue à telle desolation, que lors que ceste folle frenaisie s'ensaisine & empare de noz esprits, elle nous rend brutaux & insensez, comme il est euidentmēt & manifestement monstré en vn ieune enfant de l'vne des plus riches maisons d'Athenes, & bien cogneue de tous les citoyens de la ville; lequel ayant par plusieurs fois contemplé vne belle statue de marbre fort excellement elabourée, qui estoit en vn lieu public d'Athenes, il en fut tellement espris & amoureux qu'il ne la pouuoit perdre de veue, & se tenoit tousiours près d'elle, & l'embrassoit & caressoit, ainsi qu'il eust fait quelque creature animée;

animée; & incontinent qu'il estoit distraict ou estoingné d'elle, il ploroit & lamentoit si amere-
ment, qu'il eust esmeu les plus constans à pitié. Et
à la fin ceste passion gaigna tant sur luy, & fut re-
duict à telle extremite, qu'il pria messieurs du Se-
nat de la luy vendre à tel pris qu'ilz voudroyent,
afin qu'il luy fust loisible de l'emporter chez luy: ce
qu'ilz ne luy voulurent accorder, pource que c'es-
toit vn œuvre publique, & que leur puissance ne
s'estendoit iusques à la: dequoy le ieune enfant
indigné fist faire vne riche couronne d'or avec au-
tres ornemens somptueux, & s'en alla vers la sta-
tue, mist la couronne sur son chef, & l'orna de pre-
cieux vestemens: puis commença à la contempler
& adorer avec telle obstination & pertinacité, que
le vulgaire estant scandalizé de ses amours folas-
tres & ridicules, luy fist faire desence de n'en plus
approcher. Dequoy l'enfant indigné, se voyant pri-
ué de ce qu'il auoit plus cher, que sa propre vie,
vaincu de douleur se tua & meurdrit soy mesme.
Car la vertu de ceste passion est si grande, que de-
puis qu'elle faict entrée au cœur des hommes, elle
chemine incurable par toutes les plus viues & sen-
sibles parties du corps: & estant en pleine posses-
sion de nous, elle caute vne infinie de larmes & sou-
spirs si cuisans, que le plus souuent ilz ne se termi-
nent qu'avec la vie.

Ce que le grand philosophe Apolone Thianée
confirma au Roy de Babylone, lequel avec instan-
ce & importunité le pria luy enseigner le plus grief
& cruel de tous les tormens qu'il purroit inuenter
par tous les secretz de la Philosophie, pour punir &
chastier vn ieune gentilhomme qu'il auoit trouué
couché

*Il n'est mar-
tyre qui se
puisse se es-
galler à l'a-
mour' selon
Apolone
Thianée.*

couché avec vne siene damoiselle fauorisée & affectionnée. Le plus grand tourmēt (dict le philosophe) que ie te puis enseigner ou inuerter pour le punir, est que tu luy laisses la vie sauue: car tu verras que petit à petit le cuisant feu d'amour gaignera tant sur luy (ainsi qu'il a ia commencé) que le tourment qu'il endurera, sera si grand, qu'il ne se peut conceuoir & imaginer: & se trouuera tellement esmeu & agité de diuers pensemens là dedans, qu'il se brulera & consommera en ceste flamme, comme le papillon faict à la chandelle: de sorte que sa vie ne sera plus vie, mais vne vraye mort plus cruelle que si elle passoir par les mains de tous les tyrans & bourreaux du monde.

Voyla en somme pourquoy i'ay voulu estendre le vol de ma plume, sur le subiect de ceste porcion qui est l'entiere corruption & ruine de la plus part de la ieunesse de nostre siecle: car depuis qu'ils ont tant soit peu nui le pied és delices de ce monde, ils font estat de dresser l'amour: puis ieunesse, liberté & richesses sont les plus grands maquereaux de ce monde: Et en icelles friuoles occupations laissent escouler sans fruit la meilleure partie de leur vie. Puis apres toute ceste grande mer de miseres, desquelles l'homme est agité & quasi abyssiné depuis sa naissance, la vieillesse suruient, & lors que nous deurions reposer, les playes & douleurs sont renouuellées: Il nous faut payer les rigoureuses vsures & cruelz intereltz de toutes les faultez & exces, que nous auons faicts en la vie: car le cœur est affligé, le cerueau est esbranlé, l'esprit languist, aleine est puante, la face est ridée, le corps est courbé, le nez degoute, la veüe est debile & troublée,

les

*L'amour
corruption
de ieunesse
de nostre
temps.*

*Discours des
miseres des
vieillards.*

les cheueulx tombent, les dens sont pourries : brief, il y a tousiours quelque fer qui loche, & ne se ressemble plus ce corps qu'à vn simulachre de mort, ou anatomie seiche, sans mettre en compte beaucoup de maladies d'esprit, qui accompagnent les vieillards. Ilz sont prompts à ire, difficiles à apaiser, croient de leger, oublient tard, louent les anciens, mesprisent les modernes ; sont tristes, langoureux, melancoliques, auaricieux, soubçonneurs & difficiles. Brief, c'est là le retraict & l'égout où se vuydent & espurent tous les vices & immondicez de nostre aage. Ce qu'estant bien considéré par l'empereur Auguste, disoit, que depuis que les hommes auoyent vescu cinquante ans, ilz deuoyent mourir, ou desirer qu'on les tuaist : pource que iusques là estoit le comble de la felicité humaine : & ce qu'on voit d'auantaige, se passe en tristes & griesues maladies & insupportables, mort d'enfans, pertes de biens, importunité de gendres, à enterrer les amis, soustenir proces, payer debtes, & en autres infiniz traux, lesquelz ilz vaudroit mieux les yeux fermez attendre au sepulchre, que les experimenter les yeux ouuers en ceste vie caduque. Ce que le Prophete ayant apprehendé, crie au Seigneur : Ne te retire point de moy sur mes vieux ans, & lors que ie seray assailly de vieillesse. Nous auons donc (ce me semble) assez prolixement discoursu les maledictions & miseres, desquelles l'homme est enucloppé, pendant qu'il iouë sa tragedie au theatre de ce monde. Mais si son entrée est merueilleuse, miserable, difficile & perilleuse, l'issue ne l'est pas moins : & si nous auons deduit plusieurs sortes d'enfantemens espouventables, encores y a il des sortes

*Grandes
mutations en
vieillesse.*

de morts trop plus horribles

*Miseres de
la mort.*

*Augustin
Soliloquie-
rum liure
premier
chap. 2.*

Ce sera doncques icy le dernier seau, & la dernière confirmation de tous les actes de l'infelicité de nostre vie. Apres que l'homme a ahanné & soupiré toute sa vie souz l'insupportable faix & pesans fardeaux de tous malheurs, il luy est force de viure tousiours en craincte, en attendant ceste dure departie de la mort, & souuentefois par tourmens incroyables, desquels ce grand docteur S. Augustin s'esmerueillant dresse ceste complaincte & querimonie à Dieu : Seigneur après auoir soustenu tant de maux, la mort importune s'ensuit, qui raut les creatures par vne infinité de manieres. Elle opprime l'un par fiebures, l'autre par quelque extreme douleur, l'autre par faim, l'autre par soif, l'autre par feu, l'autre par eau, l'autre par fer, l'autre par venin, l'autre de peur : l'un est suffoqué, l'autre est esteinct, l'autre est delchiré par les dens des bestes sauuages, l'autre est becqueté des oyseaux du ciel, l'autre est fait viande des poissons, l'autre des vers : Et toutesfois l'homme ne sçait la fin ; & quand il cuide estre en permanence, il dechet & petit. C'est doncques le plus espouuentable de tous les espouuentables ; le plus terrible de tous les terribles, quand il fault que la separation se face du corps & de l'ame. Mais quel spectacle de voir en vn liêt celuy qui est pressé des angoisses de mort ; quel tremblement, quelle hideur, quelle alteration & changement en tous les liens de nature ! Les piedz deuient froids, la face pallit, les yeux se cauent, les leures & la bouche se retirent, le poulx se diminue, la langue noircist, les dens se pressent & resserrent, l'ailaine de fault, la sueur froide apparoit par la violence

*Strange
spectacle
de veoir
l'homme au
traict de la
mort.*

lence du mal, qui est vn certian indice que nature est vaincue.

Puis quand ce vient au triste depart que l'ame faict de son habitacle, tous les vaisseaux & liens de nature sont rompus, sans mettre en compte les furieux assaux que les diables & malings espritz nous dressent, alors qu'ilz sont asseurez de nostre fin. Car il n'y a inuention, cautelle, machine, ou pratique, qui ne soit desployée tantost pour nous induire à vne presumption d'auoir bien vescu, & que nostre esperance soit assise sur ceste faulse opinion, & non sur la misericorde de Iesus Christ : ou bien nous mettans au deuant vne infinité de pechez enormes que nous auons commis en nostre vie, afin de nous amener à vne desfiâce & de sespoir. C'est l'heure, le moment & le point, où Sathan fait son effort de batailler contre Dieu, pour empescher le salut des hommes, & est plus animé en ce dernier temps, d'autant qu'il congnoist la fin de son regne approcher, d'autant deuient il plus furieux & enragé : & pourtant il pratique ce qu'il fist lors qu'il sentit nostre Seigneur Iesus Christ approcher des corps des demoniacles : car iamaïs il ne cria & ne tourmenta plus cruellement ceux qu'il possédoit, qu'alors : pour ce qu'il sentoit bien qu'il luy falloit tost desloger. C'est pourquoy ce grand Prophete Dauid pleuroit si amèrement son filz Absalon, disant: Qui fera que ie meure pour toy, mon enfant ; congnoissant qu'il estoit enue-

Violentes tentations an la mort.

2. des Roys. 18. chap. Morte la creature. morte est sa gloire.

loppé d'une infinité d'enormes vices & peches. Or quand ilz ont passé ce pas, & digeré ceste poire d'angoisse, qu'est deuenue leur gloire ; Où sont leurs pompes & trophées ; Où sont maintenant leurs

leurs richesses, voluptez, & delices? Où sont leurs maiestez, leurs excellences & saintetez? ils sont euanouis comme l'vmbre (dict le Psal.) il leur en est prins comme au vestement que les vers ont mangé, & à la laine qu'a deuoré la taigne, dict le Prophete Esaye. Ils sont faicts proye des vers & des serpens. Mais regardons l'homme caché en son sepulchre : qui veit oncques vn monstre plus hideux? qu'y a il plus horrible & vil que la creature morte? Voyla la sainteté, l'excellence, maiesté & dignité couuerte d'un morceau de terre : voyla celuy qui estoit chery, caressé & honoré iusques aluy baiser les pieds & les mains, & toutesfois par vne sondaine mutation il est deuenu si abominable, que tous les beaux tombeaux de marbre, de porphyre & de bronze : toutes leurs belles statues, pyramides, epitaphes & autres pompes funebres, ne le scauroyent si bien masquer ou desguiser, qu'on ne sçache bien que ce n'est autre chose, qu'une charoigne vile & puante : & leur en prend comme Salomon escrit en sa Sapience : Que leur a profité (dict il) l'orgueil, & ceste grande abondance de richesse? toutes ces choses sont passées comme l'vmbre, ou comme la sagette tirée au blanc, ou comme la fumée qui est esparse du vent, ou comme la memoire d'un hoste qui passe oultre, qui est logé pour vn iour. Laissons doncques ce corps caduc dormir & reposer pour vn temps en la terre, comme en son liét. Voicy l'acte le plus redouté & perilleux de toute la tragedie humaine : c'est celuy que Dauid craignoit tant qu'il prioit le Seigneur de n'entrer point en iugement avecques son seruiteur.

Il fant que ceste creature comparoisse au iugement de Dieu, & avecques vne telle terreur à ceux qui le veulent bien apprehender, qu'il n'y a membre qui n'en tremble, ou cheueu en teste qui n'en herisse : c'est la iournée descrite par Esaie, où le Seigneur viendra, cōme la foudre, où le cœur d'un chascun sera esperdu, & tout le monde espouuenté, & lors les douleurs seront semblables à celle de la femme qui enfante. Voicy le iour du Seigneur, il viendra cruel & plein d'ire, & d'indignatiō pour mettre la terre en desert & extirper d'icelle les pecheurs. Le soleil s'obscurcira, les planettes ne produiront plus leur lumiere. Je troubleray (dict il) le ciel, & la terre se mouuera de son lieu pour l'ire, fureur & indignation du Seigneur. Escoutons apres quel aduertissement nous donne sainct Matthieu qui refere les parolles de Iesus Christ : Comme l'esclair sort d'Orient, & se montre iusques en Occident, ainsi sera l'aduenement du filz de l'homme. La tribulation sera lors si grande, qu'elle n'a point esté telle depuis le commencement du monde iusques à maintenant, & ne sera iamais. Le Soleil deuendra obscur, la Lune ne donnera pas sa lumiere, les estoilles cherront du ciel, les ondes de la mer bruiront ; tellement que les hommes seicheront de peur, les vertus des cieux s'esmouueront. Malheur aux femmes enceintes, & à celles qui alaiteront en ces iours là. Ainsi qu'ilz estoient au iour du deluge mangeans & beuans & se marians, iusques au iour que Noë entra en l'arche, & n'en cogneurent rien iusque ; à ce que le deluge vint qui les submergea tous ensemblement : ainsi sera l'aduenement du filz de l'homme, & lors se plaindront toutes les lignées de

Misere humaine lors que le seigneur viendra iuger. Esaie. 13.

*Ioel. 2.**Daniel. 7.*

la terre, & se cacheront aux fenestres & cauernes des montaignes, & leur diront: Tombez sur nous & nous couurez, & cachez de la face de celuy qui est assis au tronsne. Sonnez la trompette & criez (dict le Prophete Ioël) & que tous les habitans de la terre tremblent: car le iour du Seigneur vient, & s'approche; le iour de tenebres & d'obscurité, le iour de nuée & de trouble. Tous les habitans de la terre seront bruslez. Le feu deuorera tout deuant sa face, & la flamme de feu le suiura Son throsne (dict Daniel) estoit comme la flamme du feu, & ses roues comme feu ardent. Vn fleuve de feu courroit & sortoit deuant luy. Puis après ceste execution diuine de l'ire & indignation de Dieu, les morts qui sont au sepulchres & monumens ayans entendu sa voix, sortiront de leurs sieges & cahotz. Les os & autres parties rechercheront leurs ioinctures pour se lier & venir ensemble, avec les corps que la terre a putrifiés & corrompus. Tous ceulx que les bestes & autres oiseaux du ciel ont deuoré, tous ceulx que la mer engloutiz, tout ce qui est euaporé en l'air, tout ce que le feu a consumé, sera reduict en son essence & pristin estat. Tout le sang que les brigandz, & pirates, meurdriers, satrapes, tyrans, & iuges mercenaires ont iniustement respandu, se trouuera lors sans qu'il s'en perde vne seule goutte de sang, depuis Abel le premier meudry de tous les hommes, iusques au dernier de noz cheueus, desquelz vn seul ne perira. Et si c'estoit vn spectacle cruel à contempler, de voir les bestes lasser la terre (qui est leur propre elemēt) sayuant l'ire & fureur de Dieu, & entrer en l'arche de Noë, & quasi implorer son ayde & secours de combien doit il estre plus espouuētable aux

aux miserables pecheurs de comparoistre deuant la diuine iustice, où les liures seront ouuerts, c'est à dire, les enormes pechez, & offenses de nos pauures consciences vicerées, seront à l'heure manifestée, & mises en euidence.

Si le voile du temple s'est rompu, la terre a tremblé, le Soleil s'est obscurcy, & a eclipsé pour l'inure qu'on faisoit à Iesus Christ estant en croix, encore qu'il n'eut en rien offensé, quelle contenance pourront tenir les pecheurs qui l'ont offensé, blasphémé, irrité par tant de diuerses & innumerables fois? Si la seule vision d'un ange nous espouuente si fort, que nous ne la pouuons souffrir, comme tesmoigne saint Iean, lequel ne pouuant endurer vne telle splendeur, tomba à terre comme mort. Et Esaie fut contrainct de dire apres l'apparition de l'Ange, que les liens de son corps estoient dissoulz de peur: & les enfans d'Israel en eurent si grand terreur, qu'ilz furent cōtrainctz dire à Moÿse: Parle à nous, & nous t'escouterons: car nous ne pouuons plus endurer ceste voix venant du ciel, qui nous fait presque mourir) encores que l'ange parlast gracieusement) comment endureront les pources pecheurs la voix & esclair de la maiesté de Dieu, estant en son throsne de gloire, lors qu'il dira ce que dict Esaie: Voicy l'heure de me venger de mes ennemis: mon ire sera accomplie, & feray cesser ma fureur, ilz sçauront que moy qui suis le Seigneur ay parlé en mon zele, & que j'ay accompli ma fureur: Je viendray au deuant d'eux comme l'ourse à qui on a osté ses petitiz, & déchireray la closture de leur cœur. Je me suis teu longuement, & me suis tenu coy, & retenu: Mais ores

*Terreur du
iugement de
Dieu, lequel
S. Hierosm.
craignoit
qu'il luy sem-
bloit tousi-
ours enten-
dre ceste
voix: leuez
vous morts,
& venez au
iugement.
Apoc. 1.*

Exod. 20.

Esa. 1.

*Ezech. 5.
Ose. 13.*

*Isai. 14.**Proverb.**Job. 4.**S. Pierre.*

ie crieray comme celle qui enfante, ie dissiparay, i'engloutiray tout ensemble, ie reduiray les montagnes en desertz. Ie desseicheray toutes leurs herbes, ie mettray les fleuves à sec, & feray tarir les estangs, & conuertiray les tenebres en lumiere. Ie les ay appelez, ilz m'ont refusé; ie leur ay tendu ma main, ils n'en ont tenu compte; ilz ont reiecté mon conseil & correction, & aussi ie me riray de leur perdition, & me moqueray quand leur fureur suruiendra, & quand leur tourment & angoisse sera prochaine: ilz m'appelleront lors & ie ne leur respondray point: ilz me chercheront, & ne me trouueront point. Et si les cieux sont immundes deuant luy. & s'il a trouué faulte en ses anges, que trouuera il à redire en nous, qui sommes maisons de terre, desquels le fondement est de poul dre, & qui sommes chargez d'iniquitez dès le ventre de nostre mere? Et si les iustes sont à paine faultez, quelle esperance peuuent auoir les meschans, desquelz le nombre est si grand? car comme l'escriture enseigne, que beaucoup sont appelez, mais peu esleuz, & principalement en l'heure si perilleuse, où les plus interieurs secrets de nos pensées seront ouuers. C'est l'heure où les monarques & princes rendront compte des exactions temeraires qu'ilz ont faictes sur leurs subiectz, & des pauures brebis qu'ilz ont escorchées au lieu d'en prendre la toison, & du sang qu'ilz ont follement respan du. C'est l'heure, où les marchans & tous autres qui ont trafiqué au theatre de ce monde, qui ont corrompu, sophistiqué, depraué, vendu à faulx poix & mesure, rendront loyal compte de la plus petite faulte qu'ilz y ayent commise. C'est l'henre où

où les auariceux, rapineurs, vsuriers, qui ont deterré l'un, ruiné l'autre, payeront eux mêmes les rigoureux interrestz de ce qu'ilz ont mal acquis. C'est l'heure où les magistrats & autres iuges mercenaires, qui ont corrompu, violé, ou desguisé iustice, seront comtables de leurs corruptions & iniquitez. C'est l'heure où les veufues, orphelins & autres personnes affligées, formeront leurs complainctes deuant Dieu, & l'iniustice qu'on leur a faicte. C'est l'heure où tous les pasteurs, & prelatz rendront compte de leur troupeau, & de la doctrine bonne ou mauuaise, qu'ils leur ont administrée. C'est l'heure où les meschans diront se repentans en eux mêmes, troublés d'horrible craincte : Voicy ceux
 lesquels autres fois nous auions eu en derision, en infamie, en reproche, les estimans comme infusez, & leur vie estre sans honneur. Voici comme ilz sont comptez entre les filz de Dieu, & leur partage est entre les saints. C'est (dict S. Hierosme) l'heure où beauconp de begues & muets seront plus heureux que les faconds & eloquens, & beaucoup de pasteurs & bouuiers seront preferez aux philosophes, beaucoup de pauures mendiens aux riches princes, & monarques, beaucoup de simples grossiers aux acorts & subtilz. Ce qu'estant profondement consideré par S. Augustin, disoit
 que les fols & insensez rauissoient les cieux, & les sages avec leur sagesse estoient abismez és enfers. Tenons nous doncques sur noz gardes (Chrestiens) & mettons peine de n'estre point comprins soubz l'arrest & sentence de la plus grande misere de toutes les miseres du monde, & au regard de laquelle toutes les calamitez humaines par nous des-
 crites,

Sapient. 3.

*La plus grã.
 de misere de
 toutes les mi-
 seres.*

154 LE THEATRE DV MON. LIV.III.
scrites, ne seront que voluptez & delices. La sen-
tence de laquelle ie pretens parler, c'est celle qui
est recensée en saint Mattheu chapitre vingt &
cinq, où il est dict: Allez maudits au feu d'enfer, où
il n'ya que pleurs, & grinsment de dens, qui est
preparé au Diable & à ses Anges deuant la consti-
tution du monde, où ilz seront tourmentez par
tous les siecles des siecles: ou ils demanderont la
mort, & ne la trouueront; ils desireront mourir, &
la mort fuira d'eux.

Fin des Miseres Iramaines.



DISCOVRS DE L'EXCEL-
LENCE ET DIGNITE
DE L'HOMME.

*Faiët en Latin par Pierre Boyſſeau, ſurnomme Launay,
natif de Breſtaigne : puis traduit par
luy meſme en François.*

APRÈS que noſtre Dieu par vne prouiden-
ce admirable eut créé l'excellent pour-
pris de ce monde viſible (qui n'eſt autre
choſe que vne bontique en laquelle relui-
ſent & ſont manifeſtez les rayons de ſa
ſapience) ſoudain il cōmença à y introduire l'hom-
me, faiët à ſa ſemblance & image, afin qu'il fuſt Roy
& Empereur de tout ce qui eſtoit contenu en ceſt
vniuers, & que contemplant l'excellence d'un tel
ouurage, il eut en admiratiō & reuerence l'archite-
cte & autheur de celuy enſemble qu'il cogneut de
quelle liberalité il auoit vſé enuers luy. Encores
pour mieux monſtrer la generoſité & nobleſſe de
l'homme, & cōme il luy eſtoit plus plaiſant & cher
que toutes les autres choſes créées, & quaſi recog-
noiſſant en luy ſa propre figure, & illuſtre marque;
voulut biē garder vn autre ordre en ſa creation,
qu'en celle des beſtes brutes, & autres choſes ina-
nimées. Et qu'il ſoit vray, quand il voulut créer la
lumiere, il diſt ſeulement: La lumiere ſoit faiëte; &
elle apparut incontinent. Et quand ce y vint à la cre-
ation des tenebres par ſon commandement elles
obſcurcirent l'air, & furent ſepariées d'auec le
iour. Puis il diſt; Que la terre produiſe creature
viuante

*L'excellence
de l'hom-
me eſt cog-
neue en ſa
creation.
L'homme
Empereur
du monde.*

Genef.

viuante selon son espice. Ce qui fut fait, & la terre commença à produire toutes sortes d'herbes verdoyantes. Mais quand ce vint à la creation de l'homme, il vfa d'un autre plus grande deliberation monstrant qu'il mettoit la main à son chef d'œuvre. Et lors il dist; Faisons l'homme à nostre image & semblance, & qu'il ait domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, & sur toutes les bestes, & reptiles qui se mouuent sur la terre. Monstrant par cela, que ceste petite massa de chair qu'il auoit assemblée, & liée ensemble, surpassoit en excellence & dignité toutes les autres creatures. Encores y a il ie ne sçay quoy digne de grande consideration en la creation de l'homme, & qui se tourne à son grand auantaige & honneur. Car lors que Dieu crea toutes les autres choses qui sont contenues és quatre elemens comme poissons, plantes, oiseaux, reptiles, & generally tous autres animaux, il crea les corps & les ames ensemble. Ce qu'il ne fist à l'homme; car pour le mieux exalter, & combler d'honneur, il forma le corps a part, pour y mettre l'ame par son inspiration, ce qui ne fut fait sans cause: mais pour nous enseigner par ceste creation que l'ame qu'il a inspirée au corps de l'homme, n'est point prise de la terre, ou de la substance d'aucuns elemens, comme quelques furieux & insensés philosophes ont pensé, croyans les vns que c'estoit sang, par ce que quand tout le sang est sorti par vne playe ouuerté, ou bien par la chaleur des fieures, & il est tout consommé, la vie nous default. Les autres, que ce fust feu, par ce que l'ame estant au corps il est eschauffé: & quand elle est hors, il est refroidi. Les autres vent, parce que prenans nostre

*L'ordre que
Dieu garda
en la creation
de l'homme.*

Genes. 1.

*Diuerſes
opinions des
philosophes
de l'ame.*

estre alaine, il semble que nous viuons. Les autres vne exercitation de sens, comme Asclepiade. Les autres vne harmonie des quatre elemens, comme Diarque. Les autres vn esprit subtil, diffus par tout le corps, comme Hippocrate. Les autres vne chaleur ou complexion chaude, comme Galien. Les autres vn esprit, comme Zenocrate. Les autres, vne perfection du corps. Les autres, avec plus grand blaspheme, qu'il n'y auoit aucune ame, & que noz corps auoyent leurs mouuemens de leur nature, comme Crates Theban. Les autres, que nous sommes nourriz naturellement dans le ventre de noz meres, ainsi que les plantes, comme Cratippus. Les autres, comme Epicure, qu'elle n'estoit pas du tout incorporelle, mais qu'elle mouroit, ainsi que le corps: avec vne infinité de telles fripperies & menfonges, forgées à la boutique de Sathan, qui leur auoit fillé les yeux en leur ignorance presumption par vn vmbre fuyarde, & faulxe apparence des choses assaisonées, & arroufées de quelque douceur de paroles & absurditez de sentences; voulans par ce moyen faire des braues côtreroles des haultz mysteres de Dieu, comme si lors qu'il crea l'homme & le monde, illes eust conuoquez & appelez pour estre ses spectateurs & conseilliers. Mais nous, qui sommes Chrestiens, & nourriz à trop meilleure escole, reiectans toutes ces opinions friuoles & menfongeres, croyons qu'apres que nostre Dieu eut créé l'homme de la terre, il inspira en la face d'iceluy l'esprit de vie, & l'homme fut fait Ame viuant: & ne faut pas entendre ceste inspiration auoir esté quelque soufflement, fluxion, ou coulement d'une aleine, qui sortist ou procedast de la bouche

bouche de Dieu; car il est simple, sans aucune composition ou mixtion: mais bien l'Ame, estre Esprit orné de raison, & d'intelle&t, comme Moyse escrit en son liure de la Creation du monde. Voyla donc la creation de nostre Ame, laquelle est celeste & diuine, & n'a rien de conuenance avec ce corps terrestre, comme ilz ont pensé; mais il luy sert seulement d'habitation ou tabernacle, auquel il faut, qu'elle demeure & face sa residence, iusques au temps qu'il plaira au Seigneur la rappeler, comme vn Prince ou Empereur fait celuy qu'il a mis en sa garnison; & est la cause pourquoy nostre Dieu nous a voulu creer de deux substances, l'vne terrestre, & l'autre celeste: à celle fin que si nous venons à nous enfler ou esleuer par orgueil, la vilité de la creation de nostre corps, qui n'est que terre, cendre & pourriture, nous reprime & retienne. Et quand l'homme voudra murmurer contre son Dieu, contemplant sa misere au regard des animaux, incontinent apres aduisant la dignite de son ame, il soit esleué & quasi ravy d'vn desir ardent de penetrer iusques au ciel, pour recognoistre son createur. Qui est in somme ce qui ie pretends escrire pour le temps present de l'excellence & creation del'ame & de ses facultez; sçachant que plusieurs autheurs, comme Lactance Firmian, & Gregoire Nicene, ont esté fort diligens en la description de telles choses. Ioin&t aussi qu'il y a quelques autheurs modernes & autres, qui se sont exercez en semblables subiectz, comme Iannotius, Bartholomeus Facius, & en nostre vulgaire celuy qui a escrit contre tous les nouueaux Academiciens, & sur tous autres Theodorite Buesque

que de Syrie en ses liures De la nature de l'homme, translatez doctement de Grec en François, & illustrez par Rolant Pierre, œuvres certes dignes de perpetuelle louenge. Quant a moy, il ne suffira pour nous degouter quelque peu des miseres de l'homme, lesquelles (peut estre) i'ay traitté d'un stile trop tragique, si ie descris succinctement quelque dignité & excellence de l'homme, afin d'adoucir & moderer la fureur de nostre stile, & faire cognoistre à ceux qui nous penseroient trop tetricques ou seueres censeurs des œuvres de Dieu, quel est nostre iugement de la generosité de l'homme, le seul esprit duquel vaut mieux que tout ce qui peut estre d'excellent en toutes autres creatures, voire que le ciel, la terre, & tout ce qui est contenu en icelle. Oultre que ceste felicité de la vie eternelle, de laquelle nous sommes asseurez par foy, est depris si excellent, & de valeur tant inestimable, que toutes les langues des hommes ne la scauroient comprendre. ny leurs pensées concepuoir. Mais quel tesmoignage de la dignité de l'homme lequel son createur a tant prisé, que de son eternité est deuallé & descendu au monde, & a prins le vestement de la chair & s'est fait homme! Encores sa bonté a esté si grande envers l'homme, & l'a tant aimé (combien qu'il ait souillé la sainte image, laquelle reluisit en luy, qu'il luy offre sa main) & le fait heritier de son royaume celeste, comme son propre & legitime enfant a soubzmis en la subiection tout ce qu'il a créé soubz la concauité des haultz ciens, l'a eleu pour son temple & habitacles luy a reuelé ses plus grands & occultes secrets. Et finablement a tout créé pour l'amour de cest excellent

cellent & diuin animal. De quoy le Prophete Dauid esmerueillé, s'escrie : Qu'est ce ô Seigneur que de l'homme, que tu as ainsi magnifié, ou du fils de l'homme que tant tu le reputes & estimes ? Si les anciens se sont esmerueillez d'un tel chef d'œuvre de Dieu, comme est le monde, comme il est si beau, si admirable, & comme il a peu demeurer si long temps en son entier, & tant durer sans que rien ne soit demoly : S'ils se sont esmerueillez de la force de la terre, & comme son ventre n'est corrompu & pourry, pour auoir porté & engendré tant de choses : S'ilz se sont d'auantage esmerueillez, comme les fontaines ont tousiours ietté leurs eaux, & n'ont point cessé ou defaillly depuis qu'elles ont esté faictes : & comme la mer a receu toutes les eaux de tant, & si grands fleuues, sans qu'elle ait oultre-passé ses bornes & limites : Et s'ilz se sont esmerueillez comme le Soleil qui nous semble de figure tant petite, & neantmoins est plus grand sans comparaison que la terre : Si l'ordonnance & excellence de toutes ces choses les a tant espouuentez & rauiz en si grande admiration ; que peuuent ilz imaginer d'iceluy, pour l'usage & seruice duquel elles ont esté creës : en quelle obseruation & reuerence doyuent ilz auoir celuy, que nostre Dieu a tant prisé qui l'a esleué comme chef & Empereur de toutes les creatures visibles : Et dès sa naissance, l'a commis en la garde des anges, lesquelz comme fideles ministres luy assistent, le conseillent, accompagnent & defendent, tant des incursions des malings espritz, que des autres aguets de la chair & du monde : L'a en outre doué de ceste diuinité excellente que de sçauoir cognoistre les choses presentes : se souuenir des

S. Jean
Chrysostome.

Genes. 22.
Exod. 4.
Tob. 3.
Heb. 3.

des passées ; preuoir par coniecture les futures ; cognoistre la nature des choses ; scauoir discerner le vice d'auec la vertu ; l'honneste d'auec le deshoneste ; & après auoir cogneu l'essence, nature & ressort de tout ce qui est contenu en l'vniuers, il s'esleue par vne armonie, saute & penetre iusques aux cieux, & les cognoist & en donne resolution, demonstre par viue raison, que la nature qui pend contre bas, n'est autre chose, que vne belle face & figure de Dieu, ou quelque liure ou mitouer, plain de diuinité. Et combien que son habitation soit en terre ; si est ce neautmoins qu'il se mesle avec les elemens par sa soudaineté, il descend es profonditez de la mer par la subtilité de son entendement, toutes choses luy luyssent : & encores que les cieux soyent d'une hauteur incredible ; si est ce qu'il les contemple comme s'ilz estoient pres de luy. Nulle obscurité d'air ne confond l'intention de son entendement, l'espeisseur & massiueté de la terre ne peut empescher son affection, nulle profondeur d'eau ne peut empescher son aspect. A raison de quoy Homere ce grand poëte Grec, appelloit les hommes alphetas, qui est autant à dire comme indagateurs & chercheurs : car c'est le propre de l'homme seul de rechercher la cause de toutes choses : & par telle diligence, la consommation de tous les arts en l'espace de mille ans a esté trouuée & consommée, comme Varon escript. Les autres l'ont nommé *Phos*, c'est à dire, lumiere, à cause de l'incredible desir que l'homme a naturellement de cognoistre toutes choses. Ce qui a faict, que plusieurs Philosophes anciens ont pensé que la lumiere fust la vraye essence

*Mercurus
Trismegiste*

de nostre ame, à raison qu'il n'y a rien qui plus refuse l'ignorance, & qui l'ait en plus grand horreur que l'homme, lequel est si esmerueillable, que il a en soy l'esprit qui est celeste, la vertu des estoilles, l'influence des planettes, les qualitez & proprietiez des quatre elemens : auquel finalement toutes creatures de Dieu celestes, Angeliques & terrestres, seruient & obeissent. Dequoy esmerueillez quelques sages d'Egypte, osèrent appeler l'homme Dieu terrestre, animant diuin & celeste, messager des Dieux, Seigneur de choses inferieurs, familier des superieurs, & finalement miracle de nature. Et qui plus est, pour plus grand comble de la noblesse de l'homme, quelquefois son Dieu descend en luy faisant choses miraculeuses, lesquelles de luy il ne scauroit faire comme nous auons leu aux histoires ce Clazomne & d'Aristée, lesquels sortoyent souuent hors de leurs corps, & alloient ça & là : puis estant retournez, racomptoyent choses incroyables, lesquelles par apres toutesfois on experimentoit estre veritables. Comme vn Cornelius prestre sacré, estant à Padoue, durant la guerre de Cesar & Pompée, fut tellement rauy, qu'il comptoit mieux tout l'ordre de la bataille que ceux qui y estoient presens. Apollonius semblablement estant en Ephese, voyoit & disoit ce qui aduint à Nero dans Rome. Socrates s'est trouué rauy communiquant avec son esprit, sans voir ny cognoistre ce qui se faisoit pres de luy. Platon semblablement entroit tous les iours en extase, certaine heure du iour, auquel à la fin il mourut. Les poëtes esprins de leur fureur escriuent des choses plus celestes & diuines que humaines;

*Louange de
l'homme par
les sages
d'Egypte.*

*Cotereau sur
Colimelle.*

nes; & apres que ceste fureur les a delaissez, & que leur esprit est abandonné de ceste diuinité, ilz n'entendent plus ce qu'ilz ont escrit, ny les autres aussi. Ce qui se peut experimenter en vn seul Homere ce grand poëte Grec, qui seruira d'exemple pour tous, lequel combien que dès son enfance fust aueugle, ce neantmoins a descrit des choses si profondes & admirables, qu'aucuns ont osé escrire de luy, que si toute la sagesse des poëtes estoit fondue en vne grande fornaisie, elle ne pourroit egaler, ie ne sçay quoy d'admirable qui reluist en ses œuures; ne luy mesme s'il estoit resuscité des morts, ne pourroit refaire ce qu'il a faict. Ce qui nous donne à congnoistre que l'homme est le vray chef d'œuure de Dieu; lequel si nous le voulons considerer de bien pres, nous trouuerons qu'il est pourtraict & tiré d'un pinceau autre que humain. Ce que la plus part des anciens philosophes, tant subtilz qu'ils ayent esté, ont ignoré, ou bien se sont trouuez tant variables en ce qui cōcerne sa creation, qu'on ne peut prendre resolution de leurs escrits. Mais les pensans bien auoir espluchez, ils n'ont faict que voltiger en speculations friuoles, tromperies, & nous paistre d'une infinité de menfonges, soubz le pretexte de leurs parolles fardées, & ornement de langage: lesquels toutesfois sont contrains de s'esmerueiller de la sagesse de l'ouurier, s'ils veulent estre iuges equitables, & ietter leur veüe sur la structure & composition admirable du corps humain. Car qui est celuy tant grossier, stupide, ou transporté de sens commun, qui ne sente reluyre quelque caractere, & rayon de diuinité en la teste de l'homme: sans nous amuser à discourir l'ex-

*Louenge
d'Homere.*

*Erreur des
Philosophes
en ce que
concerne la
creation de
l'homme.*

*Description
de la beauté
du chef de
l'homme.*

*Louange de
l'excellence
des yeux.*

cellent ornement des autres membres par le menu. Quelle excellence & beauté y a il en la teste de cest animal, qui est la tour & rempart de raison & de sapience: de laquelle, comme d'une fontaine, issent diuerses operations de sens, & comme il puisse faire qu'ilz produisent & rapportent à vne mesme source tant de commoditez diuerses: Mais qui ne s'esmerueillera de la memoire: laquelle (ainsi qu'escriit Platon) est le greffier qui tousiours demeure au dedans de la tour, laquelle garde & retient les choses qui passent soudainement: l'office de laquelle est de conseruer en ses thresors & receuoir choses innombrables, voire differentes, sans toutesfois les confondre: ains les conferme en leur pureté & netreté, pour s'en seruir puis apres, lors que par vn souuenir elle racompte ce que de long temps elle a conceu & amassé: & alors s'aperçoit vne cognoissance des choses infinies toutes dissimilables, lesquelles se produisent en tel ordre, qu'elles ne se donnent trouble ou empeschement mutuel. Mais quel miracle y a il en la subtilité inexplicable de noz yeux: lesquelz ont esté mis & colloquez au plus hault de la tour, pour estre speculateurs des choses haultes & celestes. Et du costé duquel il falloit voir, ilz sont couuers de petites taves luyfantes, les rotonditez desquelz representent deux pierres precieuses, afin que d'un sens profond ilz penetrasent les images des choses mises au deuant, reluisantes comme vn miroir: Et sont lubriques & mobiles, afin qu'ilz se puissent tourner ça & là, & ne estre contrainctz de regarder ce qui leur desplairoit: & sont ornez & enrichis de paupieres qui sont comme bouleuartz, & propugnacles

pour

pour les defendre de mal ou encombre : au dessus
 dequelz sont les sourcilz faitz en arches & voul- *Louange des*
 tes, pour empescher que la sueur ou autres super- *sourcilz.*
 fluités ne leur fassent offence. Mais quel spectacle
 digne d'admiration trouuerons nous en la fabrique
 du nez ? N'est ce pas vn petit mur eslené pour la *Louange du*
 defense des yeux ? & combien qu'il soit petit, il *nez.*
 luy a estably trois offices : L'vn de pousser & reti-
 rer son vent & alaine : L'autre, d'odorier & sentir : *Lactance*
 L'autre, afin que par les trous & cauernes d'celuy, *Firmian en*
 les superfluités du cerneau fussent purgées & eua- *son liure de*
 cuées, & decoulasent comme d'vn canal ou goutti- *la louange*
 ere. Mais par quelque merueilleuse ordonnance *de Dieu.*
 sont les leures entretraillées, lesquelles au para-
 uant sembloient liées & conioinctes l'vne à l'au-
 tre : au dedens desquelles la langue est enclose la-
 quelle par ces mouuements conuertist la voix en
 paroles, interprete & donne à entendre l'intention
 de l'esprit. Mais qui ne s'esmerueillera de ce petit
 morceau de chair qui n'a pas trois doigts de lar- *Louange de*
 geur, & qui est presque le plus petit membre de *la langue.*
 l'homme, & toutesfois il loue Dieu, & donne à en-
 tendre les beautés & perfections de ce que Dieu
 a crée ? Il dispute du ciel, de la terre, & de ce qui
 est contenu és quatre elemens : neantmoins elle ne
 peult seule accomplir l'office du passer, si elle n'est
 aidée des dens : ce que nous est manifesté par les
 enfans, lesquelz plustost ne commencent à par- *Louange &*
 ler, qu'ilz n'ayent les dens : & les vieillards apres *vsage des*
 qu'ilz les ont perduz, begayent & ne peuuent *dens.*
 former leur parolle : en sorte qu'il semble qu'ilz *Louange du*
 soyent retournés en enfance. Oultre (comme dict *memoré*
 Lattance) il a crée le menton, & decoré l'vne tant *de la barbe.*

*Louenge des
aureilles.*

honeste forme, & l'a enrichy de barbe, laquelle est comme vn truchement pour nous faire cognoistre la maturité des corps, la difference du sexe, & ornement de la virilité & force. Quant aux aureilles elles ne sont point oyssiues, elles sont colloquées, en lieu hault & eminent, afin de receuoir le son, qui naturellement est porté en hault: elles sont ouuertes & non estouppées, afin que la voix fust portée par les sinueuses concauites, retenue & arrestée: mesmes il a voulu qu'il y eust des ordures & immundicitez, afin que si les petits animaux vouloyent offenser l'ouye (qui est l'un des plus excellens de noz sens) ilz fussent prins là dedans, comme en de la glus. Encore n'est ce rien de la merueilleuse fabrique de toutes ces parties, si nous voulons considerer en general tous les lineamens de la face de laquelle dependent deux merueilles. La premiere, qu'entre tous les hommes presque infinitz, tous sont si differens par tant petite espace de la face humaine, que deux seulement entre tant de millions d'hommes ne peuuent estre semblables, qu'incontinent ilz ne soyent distinguez par certaines marques & notes. La seconde, que nature a fait au corps humain en tant petite partie que la face, vne beauté si grande, qu'aucunefois, nous desirons mourir de nostre bongré, & nous sacrifierions volontiers nous mesmes, pour cause de la beauté d'aucunes personnes, & sommes agitez iusques à deuenir insensés par les stimules & aiguillons de ceste belle face. En resmoignage de quoy ie pourrois amener vne infinité de personages illustres, tant anciens que modernes, qui semblent auoir despoille le Ciel de ses plus riches

*Louenge de
la beauté
tant des ho-
mes que des
femmes.*

tre-

tresors, pour decorer tout le pourpris de la terre, & s'immortalizer eux & leurs escriz soubz la seule inuocation de ceste beauté, comme si c'estoit leur astre, de l'influxion duquel tonte leur gloire & honneur dependist. Car les rayons qui sortent de ceste beauté resplendissante, plus viuement dardent que foudre, penetrent iusques à la plus viue partie de l'ame, & font sentir leur force excessiue à ceux qui la contemplēt, qui est cause que les pauures passionnés metrent leurs propres desirs en seruitude, & rendent leur pauure ame martirée, obeissante, & chambriere, & quasi la transformeroient s'il estoit possible en celle de la beauté qu'ils admirent & aiment. Encore y a il vn autre miracle en la face, laquelle combien qu'elle ne soit plus grande de demy pied, toutesfois en la moindre mutation d'icelle nous apparoiſſent les differences des hommes ioyeux & tristes, du hardy & du craintif, du courroucé & du pitoyable, de l'amant & de celuy qui hait de l'esperant & de celuy qui est hors d'esper, du sain & du malade, du vif & du mort, & autres infinies affections, tant de l'ame que du corps. C'est pourquoy ce grand Philosophe Trimegiste apres s'estre profondement plongé en la contemplation de la fabrique humaine, s'exclamoit disant : On est le peintre tant bien distribuant ses couleurs, qui ait sceu peindre ces beaux yeux, qui sont les fenestres de tout le corps & miroirs de l'ame ; qui a esté du les leures & la bouche, & lié ensemble de nerfz ; qui a meslé les veines comme russeaux diuisez par tout le corps, par lesquelles l'humeur & le sang courrant en diuerſes parties arrouseroit tous les membres de ces iusts & liqueurs ; Qui a fait les os si solides &

*La beauté a
incité plusieurs
à escrire.*

*Hieron.
Cardan.*

*Doctement
traduiēt par
monsieur du
Preau mien
amy, duquel
i'ensuy la
traduction
cōme fidele.*

massifz, qui les a noués & enclauéz l'un dedans l'autre, lesquelz comme gardes & arrestz, retiennent a pensée, si elle vouloit sortir hors mesure & de son ordre, & resister à raison & temperance. Qui a couuert la chair d'une peau si tendre, séparé les doigtz & leurs ioinctures les vnes des autres ; quia estendu ceste largeur de piedz pour estre comme le fondement de tout le corps ; Qui a ouuert les pores & les conduictz ; qui a ainsi pressé la ratte, imprimé au cœur ceste figure pyramidale ; Qui a tissé les filetz & racines du foye, engrané les tuyaux des poulmons, qui a donné au ventre vne si grande estendue & si ample capacité ; Qui a fait que les membres honorables fussent mis en euidence, & les sales cachez & mis hors du regard ; Contemple (dict il) quantes œuvres diuines sont de monstrées en vne seule matiere. Quelle beauté en chascune d'icelle, comme elles sont également compassées & differentes les vnes des autres en leurs offices & actions ! Qui penses tu qui les a ainsi faites & formées ; qui en est le pere & la mere, sinon Dieu inuisible ; Il me semble que nous auons assez suffisamment philosophé sur la cōtemplation de nature humaine : il reste maintenant, pour le comble & perfection de l'honneur de l'homme, monstrer qu'il ne se peut excogiter art ou science où les hommes n'ayent excellé chacun en son degré plus ou moins, selon les influences & faueurs qui leur estoient départies du ciel. Je laisse à part les arts liberaulx, & generally toutes disciplines pour euitier prolixité ; l'origine, & inuention desquelles est deuë à l'homme comme à son souuerain auteur. Je veux chercher quelques choses particulieres, en chascune des-

*L'auteur
loue l'homme
par armes.*

desquelles ie seray apparoitre que c'est que de la dignité & subtilité de l'homme. Combien nous doit sembler admirable la magnanimité & generosité d'Alexandre, lequel en ses ieunes ans lamentoit & plouroit amerement, ayant entendu que son pere Philippe auoit obtenu victoire de plusieurs batailles : & apres qu'il fut interrogué par ses gouverneurs d'où luy procedoyent ces larmes, desquelles sa face estoit toute baigée & couuerte : de la peur (dit il) que i'ay que mon pere surmonte tant de peuples, qu'il ne me reste rien en quoy exercer ceste excessiue ardeur que i'ay de combattre, & de participer à sa gloire. Quel tesmoignage de grandeur, quel oracle de generosité en ce ieune enfant, au quel la fortune après succeda selon son desir : car n'estant encore paruenue à l'aage de trête ans, il auoit surmonté tant de peuples, qu'il ne trouuoit plus de resistance en la terre, & fut contrainct d'aller iusques aux extremités de l'Afrique par les deserts exercer ces forces contre les bestes brutes, pour en estre victorieux, ainsi que des hommes. Les historiens escriuent de luy, que se voyant monarque de tout le monde, il se recorda qu'il auoit entendu d'un philosophe nommé Democrite, qu'il y auoit plusieurs mondes : qui fut cause qu'il employa force pionniers & artisans pour cauer & fouyr la terre, afin que s'il se trouuoit encore quelques autres peuples, ilz fussent reduits soubz son Empire. Je pourrois amener en ieu vn Iules Cesar & Pompée, dont l'un outre les victoires des guerres ciuiles, a combattu cinquante fois en bataille rangée, & fait mourir vnze cens quatre vingtz douze mille hommes. L'autre, outre neuf cens quarante

*Merveilleux
se generosité
d'Alexandre.*

*Alexandre
fist cauer la
terre pour
combattre les
Antipodes.*

*Louenge de
Cesar & de
Pompée.*

*Louenge de
Sergius pres-
que incroyable.*

*Excellence
de l'homme
en la pain-
ture.*

*Merueilleux
artifice de
l'homme en
la fabrique
d'un cheual
d'arain.*

quarante nauires, lesquelles il auoit ostez aux cour-
saires de mer, il conquist & eut victoire de huit
cens soixante seize villes, depuis les Alpes iusques
à l'Espagne iulterieure. Tairons nous icy la gloire
de Marcus Sergius : lequel après auoir perdu la
main droicte, & receu vingt & trois playes par di-
uerfes fois, a combatu quatre fois de la seule main
gauche. De laquelle ne se pouuant plus ayder, il
se feist vne main de fer, & l'aynt entée, a comba-
tu deuant le siege de deuant Cremone, à defen-
du Plaisance, & prins douze places en la Gaule.
Laissons les armes, descendons aux artz, qui sem-
blent vn peu plus vilz & abiectz, comme peinture;
architecture, statuaire, & pourtraicteure. Quelle di-
nité en Zeuxis peintre excellent. lequel contre-
fist pour son art vne vigne pleine de raisins, tant
subtilement elabourée, que les oiseaux qui voloy-
ent par l'air, se ruoyent dessus, esperans y prendre
pasture. Et Apelles par l'espace de dix ans, em-
ploya toute la vigueur de son esprit à pourtraire
vne image de Venus, laquelle estoit douée d'une si
excellente beauté, & auoit les traictz si delicatz,
que les ieunes gens qui s'amusoient à la contem-
pler, en deuenoyent amoureux comme de quelque
viue image : de sorte que par edict public il luy fut
enioin de la tenir cachée, de peur d'induire la
ieunesse à corruption. Qui ne sera espouuente de
ce que Pausanias historien Grec, recite auoir esté
fabriqué en Heraclee prouince de Peloponese par
vn certain artisan. lequel composa vn cheual d'a-
rain, ayant la quenē coupée & difforme, au reste par
toutes les autres parties du corps parfait, auquel
neantmoins les autres cheuaux s'efforçoient
ioindre

ioindre & coupler d'une telle ardeur, & affection, qu'ilz se rompoient la corne du pied montans & remontans par plusieurs fois sur luy, d'autant qu'ilz glissoient pour l'arain dequoy il estoit composé. Et pour quelques coups qu'on leur peust donner, on ne les pouvoit chasser : mais ilz hannissoient comme s'ilz eussent trouué vne iument en chaleur. Mais quel secret, quel charme, quelle vertu occulte auoit il mis là dedans, qui pouvoit contraindre & forcer la chose animée à obeir & aimer vn tronc de metal desnüé de sentiment ? Plutarque exaltant l'excellence de l'homme escrit qu'Archimedes traina d'une seule main & d'une seule corde au trauers du marché de Syracuse vn grand nauire chargé de marchandise, comme si c'eust esté vne iumet qu'on meine par le licol, & tout par la science de Mathematique. Ce que Baptiste Leon, le vn des plus grands Architectes de nostre temps, assure pouoir faire, si quelque grand seigneur vouloit fournir aux frais. Quel miracle en nature se peut trouuer plus grand que ceste machine de vitre que fist contruire Sabor Roy des Persiens : laquelle estoit si grande, qu'il estoit assis au centre d'icelle, comme en la sphere & rondeur de la terre, voyant soubz ses pieds les astres & estoilles qui se couchoyent & leuoyent : en sorte que combien qu'il fust mortel, il sembloit estre sur toute la hauteur & expectation d'immortalité. Quelle chose plus grande & diuine peut tomber au sens des hommes, specialement à vn Roy, qui possede tout le monde, qu'apres la possession des terres & mers, il semble posseder les astres, le ciel, & le domiciel de Dieu : Mais quelle deité ou esprit celi que pouvoit estre caché en la

*Merueille de
l'homme.*

Cardanus.

Italie

Statue admirable.

Divinité de l'esprit de certains hommes.

Mirours merueilleux.

statue de Memmon : laquelle aproche de miracle : car toutes les fois qu'elle estoit illustrée du soieil leuant, elle rendoit vn grand son & murmure, & toutesfois l'homme en estoit l'autheur & inuenteur, comme Strabon & Cornelius Tacitus racontent. Qui ne sera rauy en admiration, s'il a quelquefois leu ce que les Historiens escriuent de la colombe de bois d'Architas : laquelle estant composée par certaines figures & proportions de Mathematiques, voloit en l'air par periodes & interualles, comme les autres oyseaux. A l'imitation de laquelle, Albert forgea vne teste d'airain qui formoit les paroles articulées, comme s'il y eust eu vne ame viuante absconse dedans. Comme en semblable Galien aucteur digne de foy escrit, qu'Archimede fabriqua vn mirouer, qui brussa en pleine mer les nauires de ses ennemis : ce qui ne semblera estrange ou esloigné de verité à ceux qui ont veu vn Espagnol, qui estoit de nostre temps si à droict en la composition & fabrique des mirouers, qu'il en faisoit qui representoyent deux images : l'vne viue, l'autre morte ensemble. Chose si estrange à contempler, que plusieurs Philosophes modernes, n'en ayans peu trouuer la raison, ne faisoient autre chose qu'admirer & l'ouurier & l'œuvre. Il y en a eu d'autres, desquelz Ptolomée faict mention qui en ont composé d'vn artifice si merueilleux, que lors qu'on se regardoit dedans, ilz monstroyent autant de faces qu'il estoit d'heures au iour. Quelle plus grande subtilité peut estre en la main d'vn homme, que de l'Iliade de Homere (qui contiennent ie ne sçay quant milieres de vers en vne carte) qui estoit comprinse d'ans l'escorce d'vne noix,

noix, comme Pline tesmoigne : Vn autre forgea vn nauire accompli de toutes ses parties si industri-
eusement, qu'une mouche à miel la cachoit de ses
aïsses. Nous auons suffisamment monstré (ce me
semble) les choses plus notables que l'antiquité a
eu plus en admiration en certaines personnes illu-
stres, lesquelles font preuue & entiere foy de quel-
le diuinité & excellence d'esprit l'homme est doué.
Maintenant il nous reste en peu de paroles faire
mention des nostres, & de ceux qui ont regné de
noz siècles, afin que ne laissant leur gloire ense-
uelie en tenebres d'oubliance, nous ne donnions
tout l'aduantage & preeminence aux autres. En-
tre tous les trophées de generosité de noz maie-
urs, & ancestres, ie ne trouue rien qui se puisse esga-
ler à l'admirable inuention, vtilité & dignité de
l'imprimerie, la quelle surmonte tout ce que l'anti-
quité a peu conceuoir & imaginer d'excellent, at-
tendu qu'elle conserue, & garde toutes les con-
ceptions de noz ames. C'est la tresorierie qui im-
mortalize les monumens de nos espritz, & enterni-
ze de siècle en siècle; & quasi enfante, & produit
en lumiere les fruictz de noz labeurs. Et combien
qu'on puisse adiouter quelque chose à tous autres
arts & inuentions humaines, ceste cy seule a fait
son entrée avec tel heur & perfection en ce mon-
de, qu'on n'y peut adiouter ou diminuer quelque
chose, qui ne la rendé defectueuse & difforme. Ses
effectz sont si miraculeux & executez avec telle ce-
lerité & diligence, qu'un homme seul en vn iour na-
turel formera plus de caracteres, que le plus
prompt escriuain ne pourra escrire de la plume en
l'espace de deux ans. Mais qui ne s'estonera de la

*Louange de
l'inuention
des hommes
de nostre
temps.*

barbarie & misere des anciens : lesquelz (ainsi que Strabo De situ orbis escrit) premierement escriuoyent en cendre, puis apres en escorces d'arbres, puis apres en pierres, puis apres es fueilles de laurier, puis en lames de plomb, suyuantment en parchemin, finalement en papier. Et ainsi qu'ilz estoient variables en leurs manieres, descrire, ainsi vsoyent ilz de diuers iustrumens : car sur les pierres ilz escriuoyent avec le fer, sur les fueilles avec pinceaux, sur la cendre avec le doigt : sur les escorces avec couteaux : sur le parchemin, avec cannes : sur le papier, avec plumes. Et leur encre premierement estoit liqueur de poisson que nous appellons Seiche, apres on la feist de ius de meures, apres de suye de cheminée, apres du vermillon, apres de galles, gomme, & coupperose. Ce que i'ay voulu descrire vn peu prolixement, afin de faire cognoistre de quel labeur & barbarie nous a releuez cest Allemand, duquel fait mention Polydore, lequel l'an mil quatre cens cinquante & trois inuenta la façon d'imprimer.

*L'encre des
anciens.*

Je pourrois donner le second degré de louange à ceux qui ont inuenté l'usage des canons & machines de guerre, n'estoit (comme i'ay monstré en mon second liure Des miseres de l'homme) qu'elle apporte plus de ruine & detriment, que de decoration & ornement à nostre genre humain. Encore est ce chose plus miraculeuse que Brassauiolus a escrit, qu'un Ferrarois a troué l'inuention de nostre temps de faire poudre à canon, qui ne rend point de bruit en sortant hors de la bouche du canon.

Laissons doncques ces tonnerres & fouldres de Iupiter, inuentées par les diables, pour ruiner le
genre

genre humain, & retournons à l'artifice & viuacité d'esprit des hommes de nostre temps, au nombre desquelz nous prouuons mettre vn artisan d'Italie qui fist present au Prince d'Vrbain, d'un anneau pour mettre au doigt, auquel estoit vne pierre precieuse, où il y auoit vn horologe complet, lequel outre la ligne qui distinguoit les heures, admonestoit d'un coup, par chacun espace d'heures, celui qui le portoit.

Qui ne s'esmerueillera de ce que Hierosme Cardan, homme digne de foy, & consummé en toute doctrine & erudition, tesmoigne auoir veu pendant qu'il composoit ses liures, qu'un homme publiquement à Milan lauoit sa face & ses mains de plomb fondu, l'ayant premierent lauée de quelque autre eau. Quel miracle est cela de se rendre impassible, & resister & exposer sa chair, qui est si tendre & delicate, contre la fureur d'un metal qui est si chaud? Que reste il plus à l'homme pour se rendre immortel puis qu'il a trouuée l'invention d'exposer ses membres nuz à la violence du feu?

Et si cecy nous semble admirable, comme a il peu resister à la chaleur, encores n'est il pas moins estrange de ce qu'Alexandre & plus de cinquante autres Historiens escriuent, que de leur temps en Sicile y auoit vn homme que chacun nommoit le Poisson Colas, lequel dès son enfance frequenta & habita en la mer, & s'y habitua avec telle obstination, qu'il deuint aquatique, & ne bougeoit la plus part de sa vie de l'eau, & estoit quelquefois l'espace de cinq ou six heures caché entre deux eaux, sans qu'on le veist comme vn poisson: puis ne bougeoit de huit ou dix iours dans l'eau, & entroit aux vaisse-

Cardan.

*L'homme se
laue la face
de metal
fondu.*

*Alexander
ab Alexan-
dro.*

*L'homme
aquatique.*

vaisseaux qu'il trouuoit en mer, & viuoit & mangeoit avec les mariniers, puis se reiettoit en la mer, & quelquefois retournoit en terre, & vescu vieux menant ceste vie aquatique: & confessoit luy mesme qu'incontinent qu'il estoit hors de l'au, il souffroit vne fort grande passion d'estomach: Pontanus l'a aussi escrit.

*Art de voler
comme des
oiseaux in-
uente par
l'homme.*

Que reste donc plus à l'homme que l'air, quil ne penetre par tous les elemens, & qu'il ne rende familier d'iceux: encore se trouue il vn Leonard Vinci, lequel a cherché l'art de voler, & a presque forty heureusement son effect, sans mettre en compte ces histrions que nous auons veu de nostre temps voler sur la corde en l'air, avec telle dextérité & peril, que les yeux mesmes des Princes & grands Seigneurs qui les regardoyent, ne les pouuans souffrir, en estoient espouuentez. Ce n'est donc sans cause que Mercure Trimegiste descriuant la dignité de l'homme & de la diuine celerité d'esprit, duquel il est doué; diroit à son filz Tatius: Que penses tu estre? quel thresor penses tu que tes membres contiennent & gardent? commande à ton ame passer la mer Oceane, & elle y sera auant que tu luy ayes commandé, sans toutesfois sortir de son lieu: commande luy voler au ciel, & elle y volera incontinent, sans ayde d'esles quelzconques, & si n'y aura rien qui puisse nuyre ny empescher à son cours ny l'ardeur du Soleil, ny l'ampitude ou estendue de l'air, ny les cours & reuolutions des cieux, ny de tous les autres astres, qu'elle ne penetre tout, & ne passe outre, & paruienne iusques au supreme corps. D'auantaige si tu as vouloir de surpasser tous les globes & rondeurs celestes, & chercher tout

ce qui est là sus, il te sera pareillement loisible. Voy doncques combien grande est la soudaineté de ton ame, estime toy immortel, & pouuoir comprendre toutes sciences, & tous artz : esleue toy plus haut que toute hauteur, & te deprime plus bas que tous les abysses & profonditez, recueille tous les sens de tes faictz, ensemble du feu, de l'eau, de toute secheresse & humidité; sois par toutes les parties du monde, au ciel, en la terre, & en la mer; habite hors le vaisseau de ce corps.

C'est donc vn grand miracle de nature que l'homme, lequel combien qu'il soit composé d'une nature mortelle, l'autre toutesfois est celeste, & rememorant les dons de grâce de diuinité, il mesprise celle qui est terrestre, suspire apres le ciel, & le regrette, pource que sa meilleure partie sent auoir de là sa propre affinité & naturelle alliance. Mais si l'ame ou la raison (qui est vne faculté & puissance d'icelle, qui ne la peut abandonner non plus que la clarté faict le soleil) se pouuoit voir au descouvert, quel miracle ou estrange spectacle de ses desseings & merueilleux effectz; mais elle est empesche par le corps, & par les sens, que Mercure appelle tyrans & boureaux d'icelle, qui luy donnent beaucoup de destourbier & empeschement qu'elle ne puisse monstrier sa diuine excellence, si non lors que par contemplation nous nous séparons & sequestrons d'auec eux. Et alors qu'elle est toute despouillée de ce fardeau du corps, & quasi purifiée, elle reçoit les impressions celestes, voltige par les elements, communique avec les Anges, & penetre iusques au trosne de Dieu; & inflammée de fureur diuine, elle produit des choses miraculeuses,

*Merueilleux.
se beauré de
l'ame si elle
se pouuoit
voir au
descouvert.*

& quasi incroyables, comme nous lisons de Moysse apres qu'il se fust separé des hommes, & se fut confiné, quelque temps aux desertz d'Ethiopie, sa face se monstroir si diaphane & lucide, que les enfans d'Israel ne le pouuoient regarder. S. Paul rauy au tiers ciel : Socrates semblablement quelquefois comme transfiguré contemploit ententiement par l'espace d'une heure, le soleil en sa rouë immobile, & extatique, ressemblant plus mort que vif.

*Alexandre
courroucé
sembloit e-
stre en feu,
& produire
flammes.*

Alexandre le grand se voyant en extreme peril de sa vie en quelque bataille qu'il auoit aux Indes estant abandonné de tout secours, sa colere s'alluma si bien qu'il suoit le sang tout pur par tout son corps, & sembloit aux barbares tout encerné de flammes de feu, qui leur engendra si grand terreur qu'il furent contrains de l'abandonner. Voyla donc comme nostre ame quelquefois a tant pouoir sur ce pouure corps (qui n'est que le sepulchre où elle est enterree) qu'elle se deslie & surmonte la crassitude de noz sens, & reuoit son premier domicile qui est le ciel ; de telle sorte que le corps demeure immobile & desnüé de sentiment. Comme S. Augustin raconte d'un prestre de Calampanse, lequel toutefois & quantes qu'il vouloit entrer en contemplation, il s'y plongeoit si profondement qu'il tomboit à terre comme mort, ou transi, sans respiration ny sentiment aucun, & pour luy appliquer le cautere tout ardent aux parties les plus sensibles, il ne sentoit aucune douleur ; puis estant retourné à luy, il faisoit des discours si estranges, que tous les assistans estoient esmerueillez. Herodote escrit le semblable d'un grand philosophe

phie qui se nommoit Atheus, du quel il assure l'ame par plusieurs fois auoir abandonné, son corps, & apres auoir peregriné par diuerses contrées & regions, il racomptoit par ordre ce qu'il auoit veu, ce qu'on experimenteroit estre veritable, comme s'il eust esté present.

La mort de Julian l'Empereur luy fut predite par vn enfant reuenu d'extase, lequel apres auoir regardé en vn mirouer, l'aduertit de son defaister, comment ses ennemis venoyent, & ceux qui le deuoyent tuer sans qu'il en eust aucune cognoissance, ne qu'il en eust iamais ouy parler. Quelque philosophe fist le semblable à Pompée, lequel luy monstra en vn mirouer, l'exercice de tous ses ennemis prests à marcher en bataille. Ce sont les effects de la puissance de l'ame, laquelle estant quelquefois desliée du lien terrestre, est rauie en contemplation des secrets celestes, & faict des choses incroyables, miraculeuses, & monstrueuses, & qui semblent quasi combattre avec la nature, qui est la cause que plus souuent le vulgaire refere beaucoup de chose à l'inuention des espritz malings, qui toutesfois se doiuent attribuer à l'homme, comme son propre heritage.

Il est tout certain, que Leonard Pistoriensis *Diette mer-*
dompta si bien sa chair rebelle, & la redigia en tel- *ueilleuse de*
le seruitude, que petit à petit il demeura iusques à *l'homme*
ne manger qu'une fois la sepmaine. Mais c'est peu *Rondelet en*
au regard de ce que les autres historions escriuent *son histoire*
qu'il s'est trouué vn homme du temps de Bocasse *des poissons*
aux basse Allemaignes, qui fut l'espace de trente *& plusieurs*
ans sans prendre aucun aliment par la bouche : ce *anciens.*
qui nous sembleroit incredible sans la confirma-

*Abstinence
incroyable.*

tion que nous en auons d'une infinité de tesmoings, qui l'ont les vns escrit, les autres veu de l'œil, Frere Nicolas de Saxe Suisse de nation, lequel a demeuré vingt & deux ans en vn desert, & a continué en telle abstinence iusques a la mort, sans donner aucun aliment ou nourriture à son corps. Ce que Damascene prouue par plusieurs raisons pouuoir estre possible & selon nature, veu que plusieurs animaux sont aux entrailles de la terre, & demeurent cachez par plusieurs moys & années sans aucun aliment. Et encore dict on auourd'huy, que les Scythes se contiennent douze iours sans manger, estans soulagez de la vertu de quelque herbe, qu'ilz tiennent enclose en leur bouche.

*Mitridates
ne peut mourir
par poison.*

Que voulons nous plus cercher d'auantage d'admirable en c'est animal, reserué la diuinité ? car si nous voulions poursuyure par le menu, toutes les singularitez & excellences qui se manifestent en luy, & desquelles plusieurs historiens font mention, la voix nous defaudroit plustost que le subiect. Les vns par secret caché & mystere diuin, n'ont peu estre offensez par aucune espee de poison ou venin, comme vn Roy Mitridates, lequel apres qu'il fut vaincu par Pompée, eut plus cher mourir que de tomber vis entre les mains de son ennemy, & pour ce faire, commença à farcir son corps de plusieurs venins & poisons ; mais apres auoir tout experimenté, il ne s'en trouua aucun, qui fust assés puissant pour le suffoquer, car sa propre nature luy seruoit d'antidote & preseruatif, contre leur puissance : de sorte que ne pouuant mourir par tel moyen, il fust contrainct de se tuer luy mesme d'un coup de dague.

Galien

Galien le Prince des medecins, escrit qu'une fille d'un appelé Napellus, fut nourrie de venin en ses ieunes ans, auquel elle estoit si bien accoustumée, que la poison se conuertissoit en nourrissement, & ne luy apportoit aucun dommaige, encore que ceux qui couchoyent avec elle, estans seulement infectez de son aleine, receuoyent promptement mort. Auicenne escrit de son temps auoir veu un homme que toutes bestes venimeuses fuiroyent: & si de fortune quelque vne le mordoit, ou atouchoit, elle mouroit incontinent. Aucuns, que les Grecz ont nommé Ophiogenes, du seul attouchement guarissoient les piqueures des serpens, & mettans la main sur un corps, en tiroient le venin. Comme aussi font les Psiles & Marciens peuple d'Afrique, l'ambassadeur desquels nommé Exagon estant venu annoncer quelque chose aux Romains, fut mis nud en un tonneau plein de serpens, viperes, aspriez, & autres bestes venimeuses, pour experimenter si leur dire estoit veritable. Mais incontinent qu'il se fut precipité dedans, au lieu de l'offencer, commencerent à le cherir, flater & lecher. Brief, il se trouue des choses si fantastiques & estranges en l'homme, que plusieurs anciens apres auoir consideré l'essence de toutes choses, & ne trouuans rien qui se peult egaler à sa merueilleuse prouidence, & exquisite industrie de l'homme, se sont voulu faire appeller Dieux, & reuerer & honorer comme quelque deité.

Aucuns ont esté si constans, qu'ilz ne rirent iamais, comme Marcus Crassus; à ceste cause il fut nommé Agelasse, pour ce qu'on ne le veit iamais rire. Aucuns n'ont iamais routé, comme Pomponius.

Les Psiles & Marciens se vantoyent de ne pouuoir estre offencés des serpens, ce que les Romains firent experimenter en l'ambassadeur, d'iceux.

Aucuns n'ont iamais craché, comme Antonius Second.

Aucuns n'ont iamais senty douleur en leurs corps, comme Pontanus escrit de luy mesme, lequel quelquefois se laissoit cheoir expres du haut de soy, & neantmoins ne sensoit rien. Aucuns ont en vne telle viuacité de veuë qu'elle s'estendoit à bien cinquante ou soixante lieues loing, comme Solin & Pline escriuent, d'un qui estoit nommé Strabon, lequel du temps de la guerre Punique veoit de l'un des promontoires de Sicile partir les nauires du port de Carthage en Afrique, encore qu'il y eust plus de cent mille de distance.

*Merueille
de la veue
d'un Empe-
reur.*

Tibere Empereur s'esueillant vne certaine heure de nuict, veoit toutes choses comme le iour. Il y a certains hommes, comme Pline tesmoigne, en la contrée des Cardulins qui courent aussi tost que chiens, & vont d'une telle impetuosité qu'il est impossible de les prendre si non par vicillesse ou maladie.

Quinte Curse & plusieurs autres escriuent qu'Alexandre le grand estoit composé de telle harmonie & temperament d'humeurs, que son aleine sentoit naturellement comme basme, mesme que la sueur qu'il suoit estoit si douce & suave, que lors que ses porres estoient ouuerts, on pensoit qu'il fust tout parfumé de senteurs, & (qui est plus estrange & difficile à croire) son corps mort rendoit telle odeur, qu'on l'eust iugé rempli de drogues aromatiques.

Caius Cesar estoit tant à droit à chenal, qu'il se faisoit lier les mains derriere, & estoit chose monstrueuse à veoir, & quasi incroyable à ouir que ser-

ran t

rant les genoulx sans bride & selle, il manioit le cheual aussi dextrement que s'il eust esté bride : & estoit du temps qu'il fauorisoit à Marius contre Scylla. M. Paulus Venetien recite que les Tartares ont tant de pouuoir sur les espritz, & sont tant excellens à chercher les secretz de nature, qu'ilz font venir les tenebres quand ilz veulent, & qu'une fois estant circonuenus des larrons par tel art, à peine il eschappa. Haitonus homme de singuliere doctrine, & d'autorité grande, & tesmoin de cecy en son histoire des Sarmates, que l'armée des Tartares presque desfaicte, fut restituée par l'enchantement d'un port-enseigne, qui fist venir les tenebres tres-obscures sur le camp de ses ennemis.

J'ay leu en plusieurs auteurs anciens & modernes que les Ethiopiens par les vertus, & proprietés occultes de quelques herbes cueillies en saisons opportunes, seichent les fleues & estangs, & ouurent toutes choses fermées.

Que dirons nous d'anantage de l'excellence de l'homme? Il s'en est trouué de si admirables en Musique, qu'ilz changeoyent les affections de ceux qui les escoutoyent leurs gestes, & mouuemens les rendoyent ioyeux, tristes, tranquilles audacieux, selon qu'ilz vouloyent adoucir ou aigrit leur son. Terpandre & Metymnée, Empedocle. Orphée, & Amphion ont esté si excellens en cest art, qu'ils ont guarý de leurs téps plusieurs frenetiques, enragez, & demoniacles par leur harmonie. Pythagoras par la perfection de cest art raiuit si bien le sens d'un ieune enfant lascif & impudic, qu'en peu de iours il le rendit chaste, & luy fist oublier toutes les passions amoureuses qui le tourmentoy-

ent incessamment. Tous les historiens Greez, & Latins qui ont traité les gestes d'Alexandre, font mention de son harpeur Timothée, lequel ainsi qu'il estoit en vn banquet iouant, vn assaut de guerre luy fist abandonner la table & prendre les armes, & ses espritz demourans vaincus, furent contrainctz d'obeir a l'harmonie, qui sortoit de l'instrument. Agamemnon, allant à la guerre de Troye, & n'estant trop asseuré de la chasteté de sa femme Clitemnestre, la laissa en la garde d'un excellent harpeur, lequel lors qu'il la veoit entrer en ses reueries amoureuses, mitigeoit son ardeur par la douceur de l'instrument: de sorte qu'Aegiste n'en peut iouyr sans que premierement il eust fait mourir celuy, qui par son art en estoit si loyal protecteur & gardien. Nous pourrions mettre au reng de ceux icy ce grand Roy David, qui par la vertu de sa harpe adoucissoit la fureur de Saul, lors que l'esprit maling le tourmentoit: comme il est amplement tesmoigné au deuxiesme liure des Roys.

Mais afin que nous sortions du labyrinthe des louanges de l'homme, & que nous mettions le dernier seau à sa dignité & excellence, il n'y a partie sur luy, de laquelle on ne tire quelque fruit aux vsages de medecine, comme Galien & les autres ont escrit. La salie de l'homme à ieun sert contre la morsure de toutes bestes venimeuses, & mesmes les fait mourir, aide aux Ophthalmistes. Les ordures qui sortent de noz oreilles appliquées à noz narines, seruent de dormitoires, & prouoquent le dormir. L'urine de l'homme est bonne aux hydropiques, & à plusieurs autres vsages de medecine. Le suif de

Il n'y a partie de l'homme de laquelle on ne tire quelque fruit aux vsages de medecine.

Aedoardus.

de l'homme, que les medecins appellent axonge humaine, est excellent pour adoucir toutes sortes de goutes. Le sang de l'homme beu tout chaud guarit la passion de l'amour, comme les auteurs escriuent de Faustine femme de Marc Aurelle. La chair embalmée, que nous appellons Mumie, est fort souveraine en plusieurs vsages de medicine. Plusieurs anciens Græcs medecins & Arabes se sont seruis de la moelle de nos os, des ceruelles des hommes, de leurs entrailles, mesmes iusques à pulueriser les os, & mettre en cendre pour les boire & s'en seruir avec merueilleux effects aux vsages de medicine. Orpheus & Archilaus guarissoient l'equinancie avec le sang humain, mesmes iusques à s'estre aidé des rongneures de noz ongles, pour guarir les fieures, comme Plinie nous enseigne, *Plinie.* sans pardonner à membre du corps humain pour en tirer santé & guarison. Il n'est pas la sueur de l'homme en laquelle on n'ait experimenté quelque merueille, comme Galien escrit, mesme que l'aleine des hommes bien temperez, soulage grandement les lepreux. Comme en semblable sont les excremens de l'homme (ce qui ne se peut prononcer sans honte) qui, comme dict Xenocrates, estoient frequens aux vsages de l'ancienne medicine: trouuans tant de remedes salutaires & excellens en cest animal, que l'antiquité ne pardonnoit à aucun membre, tant abiect fust il, pour en tirer profit.

Puis doncques que l'homme est si digne & si excellent, si admirable, & celeste, delaissons deormais à le comparer aux animaux, lesquels encores que Dieu les ait pourueuz de tout ce qui leur est
de

de besoing pour contenir leur vie en seureté, donnant la peau aux vns, du poil aux autres, tant pour soustenir la violence du froid, que les autres, inclemences du ciel : & aux autres des munimens & defences pour repousser les violences & impetuosités exterieures ; aux autres la legereté, afin du fuir : aux autres astuces & finesesses, afin de se cacher es taigneries de la terre : aux autres les ailles & plumes pour se pendre en l'air, afin d'euitier la fureur de l'homme : toutes lesquelles choses neantmoins sont de peu de valeur au regard de l'homme. Car encores qu'il soit créé nud & couuert d'une peau tant deliée, qu'incontinent il est blessé, cela n'a fait sans grande prouidence. Car sçachant qu'il auoit à exercer sa fantasie & autres sens interieurs beaucoup plus diligemment que les bestes pour seruir apres à l'intellekt, il a esté besoing qu'il eust singulierement ces organes & instruments, par lesquels il fait telles operations de matiere plus delicate & plus legere, & mesme le sang plus subtil & plus chaud : attendu que l'esprit suit en ses complexions la temperature du corps. Et s'il eust esté composé de grosses peaux & humeurs espois, aussi eust il eu l'entendement lourd & grossier. Mais il est créé de chair subtile, deliée, & viue à raison de l'esprit, qui est vif & subtil, pour mieux descouvrir & cognoistre parfaictement les choses.

L'ouurier est doncques admirable qui n'a point attribué à l'homme certaines commoditez, qu'il a fait aux animaux, sçachant que la sapience luy pouoit rendre ce que la condition de nature luy auoit denié : car encore qu'il vienne nud sur terre, & sans aucunes armes (ce qui n'auient aux bestes, qui ont

*Responce
aux obiecti-
ons des misé-
ricordieuses
humaines*

ont cornes, ongles, griffes, poil & estailles) il est pour son grand profit & aduantage armé d'entendement, & vestu de raison : non par dehors, ains par dedans, a mis sa munition & defense, non au corps, mais en l'esprit : de sorte que ny la grandeur, ny la force des bestes, ny la fermeté de leurs cornes, ny la grande masse de chair & d'os dequoy ilz sont composez, ne peuuent empescher, qu'ils ne soyent domptez, opprimez, & assubiectiz sous la puissance & autorité de l'homme, car il n'y a animal tant robuste, furieux, ou hardy, qui ne tremble soudain qu'il a aduisé l'homme, & n'en eust il oncq veu : & telle grace leur succede par la vertu du signacle & caractere de Dieu, qui est imprimé en eux que les anciens Cabalistes appelloyent Pahat en langue Hébraïque, duquel Adam nostre premier pere fortifié viuoit, & conuersoit avec les bestes, leur imposoit leurs noms, & auoit acquis tel empire & autorité sur icelles, qu'elles le recognoissoyent comme leur maistre & souuerain Seigneur. Mais de puis qu'il se mescogneur, ce diuin caractere fut en luy effacé & aboly, non pas du tout, mais en la plus grande partie. Des traces & vestiges duquel nous voyons encores quelques rayons & scintilles reluire en quelques hommes vertueux, lesquels encores qu'ils soyent aux deserts, & qu'ils couchent & logent aux cauernes des bestes brutes, ils ne les redoutent en rien, mais vivent sans crainte avec elles, comme avec leurs amis & confederez, comme nous lisons aux histoires saintes d'un Samson, David, Daniel à l'endroit des lions, un Helizee avec les ours, un saint Paul avec les viperes.

*Les causes
des miseres
humaines.*

Il nous reste maintenant vn peu de parolles à respondre aux allegations, que nous auons faictes en noz liures des miseres humaines, tant de la vilité de la nature (de laquelle l'homme a esté crée) que de la condition, qui est si tendre & fresse, qu'en plusieurs choses les animaux le surpassent. Serions nous bien si effrontez d'oser confesser, que Dieu eust plus faict de grace aux autres animaux, qu'à l'homme ? il est tout certain que non : car combien qu'il l'ait crée de matiere vile & abiecte, comme du limon de la terre, cela ne deroge en rien à sa gloire. Car il est tout notoire, qu'il ne l'a faict de matiere corruptible par default de meilleure : car par la creation du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, il a bien monstré, qu'il l'eust peu creer de matiere plus exquise : mais il l'a voulu creer de terre, pour abatre son orgueil & arrogance, qui a esté la cause & ruine de toute sa posterité : & qu'il ne fault pas seulement qu'ils s'amuse à la terre comme les bestes, qui n'attendent autre felicité qu'en ce monde miserable : mais il est requis, qu'il lieue les yeux en hault, qu'il entende que là est son pere, sa maison & habitation, sa demourance, son heritage, & beatitude eternelle. Au reste, quant aux miseres, desquelles il est chargé & subiect, Dieu ne le crea pas premierement subiect à telle miseres : car il l'eleva au plus hault degré de toutes les dignitez de la terre. Et s'il a tant de miseres, que nous auons racontées, elles luy ont esté enioinctes depuis qu'il se mescoigneut, & qu'il eust sorti hors de l'obeissance & vocation, à laquelle il estoit appelé. Et s'il eust sçeu entretenir & garder cest excellent thresor, son Dieu l'eust entretenu en perpetuelle

elle felicité. Et neantmoins que Dieu l'ait assubie-
 éti à beaucoup de miseres, ce n'est point pour ha-
 ine qu'il luy portast: car il n'a pas mesme pardone
 à son propre fils, pour la grande amitié qu'il a por-
 té à l'homme: mais c'est pour son grand profit qu'il
 l'a crée tel, le voulant admonester par ce moyen
 de son peché, & arracher du cœur d'iceluy ceste
 pestilente racine d'orgueil, que le diable y a
 plantée pour l'humilier, & le tenir sous sa cra-
 inte. Voila la causâ pourquoy l'homme est sub-
 iect à tant de miseres, & est rendu mortel & cor-
 ruptible. Et si l'homme donc se voyant tant che-
 rif & miserable, est tant orgueilleux & outrecuidé,
 que seroit ce de luy s'il estoit immortel & incorrup-
 tible? Et pourtant Dieu a bien monsté en luy sa
 grande sagesse, quand il l'a assubiecty à corruption:
 & si a toutesfois en ce vaisseau de terre corrupti-
 ble & mortel gardé vne si belle harmonie, & conue-
 nance, qu'il n'est possible d'en imaginer ou conce-
 uoir plus belle & plus propre. A fin doncques qu'
 en peu de parolles nous tirions vne generale con-
 clusion de nostre œuvre, si nous voulons conside-
 rer l'homme en l'estat auquel. Dieu l'auoit premie-
 rement crée, c'est le chef d'œures de Dieu en la
 creation de l'vniuers, afin qu'il fust glorifié en luy
 comme en la plus noble de toutes ses creatures.
 Que si nous le considerons en l'estat de la generale
 corruption espendue sur toute la posterité d'Adam,
 nous le verrons souillé, chauffoure, monstreux, hi-
 deux, difforme, subiect à mille incommoditez, four-
 banny de beatitude, rendu impuissant, ignorant,
 variable, hypocrite. Brief, au lieu d'estre seigne-
 ur de toutes creatures, rendu esclau de peché,
 auquel

*Theodorite
 Euesque de
 Syrie en ses
 liures de la
 nature de
 l'homme tra-
 duiets fide-
 lement de
 Grec en
 vulgaire
 par Roland
 Picrre, ad-
 uocat à
 Meaux.*

Conclusion.

auquel il est nay & conceu. Mais si nous le voulons apres considerer comme refaict tout de neuf, par la semence immortelle de la parole de Dieu, on le verra restitué non seulement en tous ses premiers honneurs & biens, mais beaucoup plus grands; car là où le peché est desbordé pour luy nuire, la grace de Dieu plus abondamment s'est espandue & derriuee pour le secourir, le faisant nouuelle creature, comme saint Ambroise dit au liure De la vocation des Gentils, chap. 3. & S. Augustin au liure De correction & de grace, chap. 10. Et quant à nostre regard, faisons comme Platon, cognoissans les biens, que nostre Dieu nous a faicts: rendons luy grace de ce que nous sommes naiz hommes, non bestes: & si nous trouuons quelques espines en ceste vie caduque, que nous ne puissions digerer à nostre aise, & que nous sentons quelques batailles en nostre ame, qui est enterree en ce corps comme en son sepulchre, mettons peine de nous preparer d'aller en la sainte cité de Hierusalem, où nous serons exempts de faim, froid, chaud, & soif. Et generalemēt de toutes infirmitiez & larmes, ausquelles ce pauvre corps (qui n'est que le chariot, auquel nostre ame est trainée) est subiect, pendant qu'il est en la charre du monde: & lors estans impassibles, immortels, en eternal repos comblez de toute gloire, nous iouirons de nostre premier degré de dignité, duquel le diable ennemy & ialoux nous auoit chassiez & banniz.

F I N.

3166

Boaistuan, P.